

***Bibliothèque
et Archives
nationales***

Québec



Le présent fichier est une publication en ligne reçue en dépôt légal, convertie en format PDF et archivée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec. L'information contenue dans le fichier peut donc être périmée et certains liens externes peuvent être inactifs.

Version visionnée sur le site Internet d'origine le 25 avril 2014.

Section du dépôt légal

Jean Fortin

KID NITROF EN QUÊTE DU DIAMANT ÉTERNEL



Jean Fortin

Tél. : 450-638-2342

Kid Nitrof en quête du diamant éternel

Fortin, Jean

(Voyages)

ISBN : 978-2-9813706-0-0

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2013

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Jean.fortin10@bell.net

Imprimé au Canada

Page couverture : frontière austro-tchécoslovaque, photos prises par

l'auteur sur le territoire tchécoslovaque, 1969

frontière entre Allemagne de L'Ouest et l'Est, photo

prise par l'auteur en 1970.

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage en est un qui vous permettra de faire un parcours historique, politique et de suivre un itinéraire parsemé de photos que l'on ne retrouve pas en général sur internet ou dans quelque livre portant sur les voyages.

En lisant ce livre, vous constaterez que de temps en temps, une expression apparaît : « Il vaut mieux s'élever que de se faire enlever. » Celle-ci cache une énigme que la fin du livre dénouera. Si l'auteur se dissimule derrière un pseudonyme, c'est pour mieux colorer les voyages qu'il a effectués quarante ans plus tôt à une époque marquée par ce que l'on appelait la guerre froide.

L'auteur tient à remercier sa sœur Suzanne Fortin pour le précieux support technique qu'elle a offert pour la rédaction de ce livre. Ce livre est aussi écrit en mémoire de sa mère Clémence Lemieux Fortin morte en 2011.

Chapitre 1 - Un parcours sinueux

Kid Nitrof, pseudonyme attribué par autrui, servira à ce personnage de moyen tout approprié pour pénétrer les cercles fermés du monde. Ces derniers s'agrandissent au point de s'autodétruire. Dans le fond, ce personnage n'est que l'alter ego de l'auteur de ce livre; il emploie un mode binaire, expression fort connue de nos jours, surtout depuis l'invention des ordinateurs. Il présuppose l'existence de deux personnages, permettant à l'un d'eux de transgresser toute limite imposée, quelle qu'elle soit. Il y a transgression, transparence et translucidité. Cela implique que rien ne peut être effacé. L'un des deux personnages porte le même masque.

Né en 1946 de père médecin et de mère ménagère, Kid Nitrof vécut une grande partie de sa jeunesse dans la ville de Sherbrooke. Sa naissance en fut une que l'on peut qualifier de difficile. On lui donna de l'oxygène. Sa tête était labourée et ce fut suffisant pour inciter les médecins et les infirmières de l'hôpital à ne pas le mettre en contact avec sa mère pendant une période de trois jours.

Durant les premières années de sa vie, il affectionnait suivre son père là où celui-ci allait pour visiter des malades. À cette époque, les médecins de famille, non rétribués par l'État, se rendaient dans les familles qui lui avaient signalé une maladie. De temps en temps, son père se rendait dans le village de Saint-François-Xavier pour des visites médicales. Pendant la guerre, le petit aéroport qui jouxtait la ville avait pour mission de former des pilotes de guerre. Il fallait franchir une barrière pour pénétrer dans les lieux. Il s'y trouvait plusieurs monoplans. D'ailleurs, combien nombreuses furent les fois où un pilote l'invita à faire une balade en avion. C'était en toute sécurité. Il jouissait de la vue, du haut de l'avion, des maisons à l'aspect miniature, des vaches et autres animaux à peine gros comme un point et de voitures petites et roulant lentement : un monde lilliputien. Ces petites randonnées en avion marquèrent chez Kid Nitrof un goût pour l'aviation et furent l'une des raisons qui l'amènèrent à voyager pendant plusieurs années.

Kid Nitro se souvient que son père portait un imperméable beige et un chapeau feutre; il avait apporté un brancard devant un magasin d'alimentation de Windsor Mills, village situé à proximité de Sherbrooke où, avec plusieurs autres personnes, il transportait ce brancard.

Il sut plus tard que l'on allait quérir dans une forêt près de ce village des cadavres, à la suite de l'écrasement d'un avion. Parmi les cadavres, il y avait ceux de pêcheurs qui se rendaient à une pourvoirie de pêche. Le plus surprenant était que le pilote avait piloté de nombreuses fois au-dessus de l'Allemagne pendant la guerre 1939-1945 lors de missions de bombardement. Il fut médaillé de guerre. Malheureusement, le sort qui lui fut réservé en temps de paix était tout le contraire, pour ainsi dire mauvais.

En 1948, il dut subir une opération : se faire enlever les amygdales. On le coucha de force sur la table d'opération. Il se débattait au point que deux personnes devaient le maintenir en place. Il aperçut des langes déposés l'un après l'autre sur son visage. Pendant tout ce temps, il croyait l'espace clos : bon ingrédient pour devenir agoraphobe.

Il fréquenta l'école primaire à Sherbrooke à une époque où transpirait la religion omniprésente. N'étant pas très convaincu des bienfaits de la religion catholique, cela va sans dire, il marquait peu d'intérêt pour la pratique religieuse. Toutefois, il se résigna à agir comme servant de messe. Les trois fois qu'il le fit furent non concluantes. Il commit plusieurs bévues. Ainsi, sa première expérience comme servant de messe fut à ce point désastreuse qu'on lui retira cette fonction au beau milieu de la messe. N'ayant aucune expérience en ce domaine, il prit panique, monta vers l'autel et transporta l'immense Bible de l'autre côté de l'autel. Lorsque le prêtre officiant changea de position pour lire quelques extraits de la Bible, les bras écartés et étendus, il constata probablement à sa grande stupeur qu'il manquait quelque chose d'important : la Bible. Il la prit lui-même et la déposa là où elle devait être, non sans être un peu irrité.

Quelqu'un, un élève de l'école qu'il fréquentait, fit signe à Kid Nitrof de s'enlever. C'était un peu humiliant, surtout qu'il s'agissait de la messe des notables de 9 h 30. Il n'y avait eu aucune préparation.

À l'époque, en échange du service de servant de messe, l'on donnait quelques cents au servant de messe. Évidemment, Kid Nitrof ne fut point compensé cette fois-là. Il sortit de cette expérience avec un goût amer. Il avait transgressé un cercle fermé, un espace restreint qu'il voulait à tout prix élargir. C'était presque un automatisme qui lui dictait sa conduite. Il avait déjà transgressé la règle de la foi et des pratiques religieuses constantes et affirmées. Il tenta deux fois de servir la messe mais, cette fois-ci, des messes que l'on surnommait messes basses. Encore là, il commit une bétise. Lorsque ce fut le temps de verser les burettes d'eau sur les mains du prêtre officiant, il versa la burette entière, croyant ainsi que c'était la bonne manière d'agir. Hélas, à son grand étonnement, le prêtre lui fit cette réflexion assez intempestive : « Tu n'es pas obligé de verser toute l'eau. » Cette fois-ci, il fut compensé par un maigre salaire, presque de la nature d'une obole. Il courut vite se procurer des statues que l'on qualifiait de lumineuses. À l'intérieur d'un endroit obscur, elles devenaient lumineuses. La dernière fois qu'il servit la messe, il n'y eut aucun incident sinon celui de se faire admonester par le prêtre qui donnait la communion parce que la patène qu'il tenait en main était trop basse. Elle était au niveau de la ceinture. C'est ainsi qu'il se fit demander : « Fais-tu de l'anémie? Lève ça un peu. »

C'était la dernière fois qu'il s'impliqua dans la mouvance religieuse étouffante et suffocante de l'époque. Les petites statues lumineuses au moyen desquelles il se récompensait lui rappelaient les quelques fois qu'il fut amené par son père dans la ville de Trois-Rivières et au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine. Il était émerveillé par les bateaux traversiers que l'on devait prendre à l'époque. À l'époque, aucun pont ne reliait les deux rives du fleuve Saint-Laurent à cet endroit. La visite du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine était uniquement effectuée pour l'achat de petites pipes en plastique, de jumelles miniatures et de statues de Jésus de Prague.

Tout au long de son cours primaire, Kid dérogea à toute convention, à toute règle conçue ou édictée pour des fins religieuses. Ainsi, dans les classes, on organisait des concours de prières et autres activités de dévotion. Pour ce faire, on attachait une corde de part et d'autre de la classe; de plus, on y insérait des petits avions de papier portant chacun le nom d'un élève. On pigeait, dans une boîte de carton, un petit papier plié en deux qui contenait ce qu'il fallait faire : soit réciter un chapelet, soit s'abstenir de manger du bonbon ou soit aller à la messe le matin, etc. Kid fit avancer son avion le plus loin possible mais de façon raisonnable, ne serait-ce que pour masquer son subterfuge, ne rien faire. Il fallait sauver les apparences. Si l'on allait à la messe le premier vendredi du mois comme la tradition le voulait à l'époque, l'on pouvait quitter l'école de bonne heure le vendredi après-midi. Kid transgressa encore cette règle établie. Il disait être allé à la messe mais c'était dépourvu de toute vérité. Il transgressa la règle en masquant les apparences. Il pouvait quitter l'école de bonne heure. Malgré cela, il obtenait de bonnes notes en catéchisme. Comme son père lui dira plus tard : « Tu es plus fort en théorie qu'en pratique. » Belle façon de sauver les apparences.

L'école secondaire ou plutôt les quatre premières années du cours classique furent ardues. Fallait-il parler de crise d'adolescence ou de mauvaise adaptation? Le linceul religieux couvrait toute la société et surtout l'éducation. Pour apprendre le latin, c'était certes l'endroit approprié. Kid fit une partie de ses études classiques au séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke. L'enseignement du français était sérieux, sévère et bien efficace. Pas question de mettre un verbe au conditionnel après un « si » dans le cas où la phrase principale contenait un verbe au conditionnel présent. Il fallait faire suivre le « si » conditionnel par un verbe à l'imparfait. De nos jours, combien de gens, autant à la télévision ou à la radio, font cette erreur non pardonnable de mettre un verbe au conditionnel présent après un « si »? Quant à la rédaction française, pour chaque faute d'orthographe ou de grammaire, un point était enlevé. Quant au style, un magnifique volume, « *La stylistique française* » d'Émile Legrand, apprenait aux élèves à modeler leurs phrases ou leurs textes de manière à ce qu'ils ne soient pas recto tono.

Il n'était pas possible de lire les aventures d'Arsène Lupin, pourtant bien écrites. Maurice Leblanc, Guy de Maupassant et Gustave Flaubert sont trois grands écrivains du pays cachois en Normandie. Qu'y avait-il de si odieux dans ces aventures? Pourtant, les étudiants américains lisaient ces romans qui étaient proposés dans le cours de français par leur maison d'enseignement. En passant, la plupart des romans d'Arsène Lupin furent traduits et, à ce jour, sont encore disponibles sur le marché. Pourtant, Kid se souvient d'une nouvelle de Sherlock Holmes qu'il lisait dans le cadre du cours d'anglais : « The Red-Headed League ». En français, cela se traduit ainsi : « La ligue des rouquins ». Personne ne soupçonnait que le héros des aventures de Sir Arthur Conan Doyle était narcomane pour ne pas dire héroïnomane ce qui déplaisait au fameux docteur Watson, son compagnon d'aventures. Sir Arthur Conan Doyle, résidant en Écosse, était de religion catholique et fréquenta un collège Jésuite. Il affectionnait les masques et déguisements pour dissimuler totalement son héros. Une des raisons fournies pour expliquer cet engouement était de témoigner par écrit de la difficulté à l'époque victorienne d'être catholique en Grande-Bretagne. Le masque servait à l'effacement de toute attache catholique. L'Église catholique, en ces temps victoriens, se butait à l'attitude acrimonieuse des religions protestantes. Celles-ci ne toléraient point une religion papiste donc étrangère au Royaume-Uni. Il fallait à tout prix se dissimuler et agir en citoyens de seconde zone. C'était aussi l'époque des grands mouvements de révoltes ouvrières, mouvements franchement opposés au papisme, institution jugée très conservatrice et, par-dessus tout, étrangère.

Plus tard, Kid eut l'occasion de voir une émission de télévision animée par le défunt Peter Ustinov, acteur anglais. Celui-ci dirigeait un forum de conversation dont le sujet était « Jacques l'Éventreur ». La question posée était : qui avait tué Mary Ann Kelly et une certaine dame Chapman? Quatre suspects firent l'objet d'une analyse assez approfondie et détaillée. Kid trouva l'explication suivante plus consistante et plus près de la vérité. Le médecin en chef de la reine Victoria aurait fait manger du raisin contenant des drogues aux deux femmes mentionnées ci-dessus. Pour quelle raison? Un prince de la cour royale britannique fut envoyé dans l'East End de Londres chez un

artiste qui fabriquait et vendait des objets d'art. Le but était qu'il s'émancipe car il était très renfermé. À certaines occasions, il visita quelques pubs où il fit la rencontre de Mary Ann Kelly, une prostituée catholique. Les faits veulent, encore que ce soit à titre hypothétique, que les deux tombent amoureux l'un de l'autre. De ce lien d'amour naquit une petite fille. Les prostituées, dont Madame Chapman, qui fréquentaient ce bar étaient devenues au courant de cette grossesse. Le médecin en chef de la reine, ayant eu vent de cela, ourdit un complot pour liquider toutes ces prostituées qui en savaient trop. On créa donc le personnage de Jacques l'Éventreur qui terrorisait cette partie de Londres et tuait des prostituées. Elles étaient enlevées, transportées dans une calèche ou un fiacre et forcées de manger des grosses cerises contenant des drogues avant d'être charcutées. L'histoire veut que la petite fille née de cette liaison avec le prince ait été cachée en France sur les instructions du fabricant d'objets d'art. Le complot et les meurtres qui s'ensuivirent visaient à camoufler un scandale qui aurait pu naître et aurait affecté la couronne britannique. La grande majorité des Britanniques protestants ne pouvaient supporter la cohabitation avec les catholiques, suppôts du papisme. Si cette liaison et cet enfantement avaient été connus du public, cela aurait certes contribué à détruire la monarchie britannique. Déjà les ouvriers anglais faisaient beaucoup de grèves sauvages pour améliorer leur sort. L'Église catholique était vue comme réactionnaire et réfractaire à tout changement à l'ordre « établi ». Elle était qualifiée de papiste.

Revenons maintenant à Arsène Lupin, aux romans écrits par Maurice Leblanc. Deux aspects tranchent lorsqu'on compare le style d'écriture de Maurice Leblanc et celui d'Arthur Conan Doyle. Le premier concerne l'utilisation du masque et des déguisements. Comme il est écrit plus haut, le recours à ceux-ci remplit totalement sa fonction dans les aventures de Sherlock Holmes : il efface celui qui les porte. Par contre, dans les aventures d'Arsène Lupin il en va tout autrement. « Le masque sera le cheval de Troie » pour pénétrer le cercle très fermé des gens du monde. Lupin aime afficher un masque translucide, véritable voile transparent qui révèle plus qu'il ne cache.¹ Nous avons cherché à cerner le sens de ce mot et avons d'abord adhéré à la

¹ Anissa Bellefqih, *La lecture des aventures d'Arsène Lupin, du jeu au « je »*, L'Harmattan, 2010, p.18

définition donnée par Mircea Eliade dans l'*Enciclopedia Universale dell arte* : « Le masque dans l'acception la plus spécifique du terme est un visage (persona en latin), fabriqué à partir de différentes matières, tantôt pour dissimuler la personnalité (« faux visage »), tantôt pour l'exprimer et la conserver ».²

L'autre aspect concerne le patron sur lequel deux auteurs se sont modelés pour créer le personnage principal de leurs romans. En ce qui a trait à Sir Arthur Conan Doyle, c'est un de ses professeurs doté d'un sens de déduction et d'une intuition hors du commun. En fait, son professeur était Sherlock Holmes. L'auteur devenait-il le docteur Watson, l'ineffable compagnon de Sherlock Holmes ?

Quant à Maurice Leblanc, on ne lui reconnaît pas un tel modèle. D'aucuns prétendent que l'anarchiste Alexandre Jacob ou Marius Jacob l'aurait guidé dans la rédaction de ses romans. Peut-être était-il un contemporain de Maurice Leblanc. Il était cambrioleur de profession et quelquefois défenseur de la veuve et de l'orphelin. Il se distingua dans une de ses opérations par l'utilisation du parapluie pour éviter des bris alertant ainsi des passants ou peut-être des occupants de l'immeuble cambriolé. Il creusait un petit trou dans les planchers à l'étage supérieur du lieu où il devait commettre son forfait. Il y introduisait un grand parapluie. Puis, il ouvrait le parapluie pour capter les débris causés par la création d'un espace suffisant pour la descente de ses compères et de lui-même en vue de rafler les bijoux se trouvant au premier étage. Il y a bien eu un dénommé Raffle en Angleterre dont les aventures ressemblaient à celles de Maurice Leblanc.³

Ni l'un ni l'autre ne servit de modèle à Maurice Leblanc. Marius Jacob se fit arrêter presque au début de sa carrière et fut condamné à 25 ans de bagne. Jamais, Arsène Lupin ne fut pris dans les mailles de la justice ne serait-ce que des fois pour s'en moquer mais aussi et, dans une large mesure, il tentait par tous les moyens de préserver les intérêts de la France.

² Idem à référence 1

³ Jacques Dérourard, *Le monde d'Arsène Lupin*, Encrage 2003, p. 51

Kid Nitrof manifestait beaucoup d'intérêt pour Sherlock Holmes et Arsène Lupin. Ces deux personnages étaient adeptes du jiu-jitsu. Sans prétendre en être une émule, Kid pratiquait aussi un art martial, l'aïkibudo, cousin du jiu-jitsu.

À l'été 1963, Kid eut la possibilité de travailler pendant six semaines à Wabush dans le nord du Québec. On l'avait embauché comme manœuvre sur les conseils d'un ami de la ville. Un avion de la défunte compagnie Québecair effectuait le vol entre Montréal et Wabush. Y compris les différents arrêts en cours de route, le vol dura pas moins de trois heures. À l'arrivée, Kid s'aperçut que la piste d'atterrissage n'était que du gravier. Wabush, ce n'était ni plus ni moins qu'une réplique du Far West. Les mœurs étaient un peu rudes. Il y avait très peu de femmes. Il y avait quelques familles qui logeaient dans des maisons fabriquées par la compagnie de minerai de fer qui montait les infrastructures pour l'exploitation du minerai de fer.

À part les conifères presque nains qui entouraient la ville, il n'y avait aucune végétation digne de ce nom. Des maisons de chambre logeaient une partie du personnel qui travaillait à Wabush. Les chambres logeaient chacune deux chambreurs. D'autres bâtiments ressemblaient davantage à des dortoirs. Chaque unité comprenait deux lits superposés. Il y avait un centre communautaire qui servait à plusieurs fins : centre pour le bingo, endroit pour les services religieux et cinéma. À proximité, se trouvait une cafétéria qui n'avait rien de luxueux. Il fallait se lever à 5 h 30 le matin pour aller à cette cafétéria prendre le petit déjeuner et, par après, monter dans l'un des autobus scolaires pour se rendre au chantier.

Le retour était prévu pour le dîner et l'aller et retour pour la fin de l'après-midi. C'était toute une expérience que de laisser cet autobus. Aussitôt arrivés devant la cafétéria, les employés, tous assez robustes, se poussaient et criaient, couraient vers la cafétéria. La sortie de l'autobus se faisait par des bousculades. En tout cas, une fois Kid sentit ses pieds lever du sol, une expérience de lévitation quoi. Kid connut une seconde fois une telle expérience lors de son premier voyage en Europe en 1965 où il

visita la France, l'Italie, la Suisse et Amsterdam. Justement, à Rome, tout près, à Castel Gondolfo, il se rendit pour au moins apercevoir le pape Paul VI. La foule était nombreuse. La salle était remplie à pleine capacité. Il était pris entre quatre personnes mais près de la porte. Un zouave pontifical l'empoigna sous l'aisselle droite et le souleva pour le sortir à l'extérieur. Une autre belle expérience de lévitation!

Wabush, du moins en ce qui concerne la cafétéria et le va-et-vient vers celle-ci, était un peu l'état de la nature. C'était le règne de la cohue et de l'anarchie. Kid devait chercher un endroit convenable pour s'asseoir et manger. La nourriture était relativement bonne mais un peu froide. Combien souvent le dessus des bancs était-il collant puisqu'on y avait versé du sirop d'érable; il ne fallait pas s'asseoir et rester en place. La cafétéria tranchait par le manque de discipline de ses usagers. Il était difficile de transporter un plateau sans trébucher parce que quelqu'un pouvait se lever subitement. Kid fut souvent témoin de scènes où trébucher causait des ennuis. Ainsi, il y eut cette fois où quelqu'un trébucha, plateau en main, parce que quelqu'un s'était levé abruptement sans regarder et mesurer la conséquence de ses gestes. Le plateau qui contenait un bol de soupe se renversa et la soupe chaude se déversa sur la tête d'un employé chauve. Celui-ci s'écria dans un français laborieux (il était anglophone) : « C'est chaud ça ! » Lorsque Kid mangeait dans cette cafétéria, comble aux heures de repas, ses voisins de table ne manquaient pas de témérité et de conduite grossière pour étirer les bras devant lui pour prendre du sel ou du beurre.

Les employés avaient un comportement que l'on pourrait comparer à ceux des habitants de l'île du docteur Moreau, film américain dans lequel jouait l'acteur américain, Burt Lancaster. La ville de Wabush était un véritable cercle fermé. On ne pouvait y venir ou en sortir que par avion. Notons qu'elle disposait d'un hôtel confortable pour accommoder les visiteurs. Même fermée, cette ville s'ouvrait les week-ends aux femmes de mœurs légères s'adonnant à leurs activités de prostituées. Cela ressemblait au Far West. Après six semaines, Kid Nitrof quitta cette enceinte, pour ne pas dire cette enveloppe de poussière ponctuée de grosses mouches noires.

L'année 1964 fut pour lui une année décisive. Il décida de terminer son cours classique au Collège Jean-de-Brébeuf de Montréal. Il y avait quatre options d'offertes. Il prit celle qui s'appelait « les humanités modernes »; ce fut une grande démarcation avec le passé. Il n'avait plus à suivre des cours de latin et de grec. Les matières suivantes remplaçaient les deux langues : la physique et la chimie. C'était aussi la première fois que des professeurs laïcs en majorité lui enseignaient. La moitié de ceux-ci étaient d'origine belge. Ce fut le cas pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie, de la littérature française et de l'anglais. En mathématiques, il eut un professeur d'origine française. Quant au professeur de français, M. Pierre Van Rutten, une rumeur circulait à l'effet qu'il était espion dans les états-majors allemands pendant la dernière grande guerre. On le disait militaire belge.

C'était la première fois que le Collège Brébeuf offrait plusieurs parcours optionnels. Ceux qui avaient fait le cours scientifique pouvaient entreprendre les quatre dernières années du cours classique parce que nul préalable en langues classiques n'était exigé. À l'horizon, dans le futur, on voyait poindre l'instauration d'un nouveau système d'éducation, le CEGEP, collège d'enseignement général et professionnel. Le cours classique devait disparaître. Les bons pères Jésuites voulaient faire la preuve qu'il n'était pas nécessaire d'enlever le système du cours classique. On n'avait qu'à y introduire plus d'options et ainsi à en modifier le contenu.

Les deux dernières années de philosophie étaient truffées d'options. Désormais, pour ceux que cela intéressait, il y avait les sciences politiques étudiées sous tous leurs angles, l'économie et l'histoire des idées politiques. Une situation particulière différenciait le cours classique du Collège Jean-de-Brébeuf. Il n'y avait pas ce que l'on surnommait les examens du Bac. Les examens faits par le collège Brébeuf étaient reconnus par l'Université de Montréal. Dans tous les établissements tenus par des Jésuites, depuis longtemps, c'était la règle. C'est bien au collège Brébeuf que Kid se fit appeler Nitrof étant donné que souvent, il parlait de la Russie. Il n'avait toutefois aucun penchant pour le système soviétique. En plus des parcours optionnels, le collège Jean-de-Brébeuf accepta des étudiantes à partir de l'année de philosophie 1. Kid se souvient

que, dans le cours d'arts ou de peinture, une élève du collège voisin, collège de filles, était venue poser nue pour les fins de session.

Le corps professoral, dans les années de philosophie, était partagé entre laïcs et religieux presque à parité. Les professeurs d'origine belge eurent une certaine influence sur Kid. Celui-ci voulait se destiner à une carrière dans le service extérieur du Canada. On lui avait conseillé de se diriger vers l'étude des sciences politiques. Comme il voulait étudier à l'étranger, il décida d'aller étudier à l'Université catholique de Louvain (Leuven). Il y fut accepté. Non seulement voulait-il connaître l'Europe davantage, ayant déjà visité l'Europe, mais il ne voulait pas faire des études de sciences politiques axées sur le parti libéral et l'indépendance. Ainsi il voulait délaisser les arcanes de la politique québécoise. Ce qui le motiva davantage, ce fut la tenue de l'exposition universelle en 1967.

En ce qui concerne cette année-là, il se trouva un emploi pour huit semaines comme accompagnateur de groupes de voyage à New York et à Atlantic City. Chaque semaine, il devait s'occuper de groupes différents qui visitaient pour une partie de la semaine la ville de New York et le reste du temps se récréaient à Atlantic City. Tous les trajets se faisaient par autobus. La débrouillardise était de règle, le mot d'ordre. Évidemment, il fallait pouvoir communiquer aisément en anglais. L'agence de voyages qui l'avait embauché lui fit lire un texte qui enseignait à tout accompagnateur de voyage à inciter ses clients à applaudir quand l'un des voyageurs ou des voyageuses arrivait en retard, par exemple au départ d'un autobus.

Jamais Kid Nitrof n'eut recours à ce moyen. À New York, au terminus d'autobus, Port Authority, il faisait pression pour que ses clients obtiennent une place de choix à bord de l'autobus qui devait les mener à Atlantic City. Une fois, il se fit dire par un préposé du terminus : « Next time bring your crew earlier ». Comprendre : « La prochaine fois amenez votre groupe plus tôt ». Avant de se déplacer vers Atlantic City, les voyageurs demeuraient à New York à l'hôtel Paramount dans la 46^e rue. C'était aussi l'hôtel où logeait l'équipage belge de la défunte compagnie Sabena. Comme

restaurant, il n'y avait qu'un casse-croûte au rez-de-chaussée. Au sous-sol, il y avait des spectacles dits « burlesques ». Le soir, au début de la nuit, plusieurs femmes qui y travaillaient, qui se donnaient en spectacle, prenaient un autobus pour se déplacer vers une autre ville. Elles amenaient leurs enfants. Elles ne se donnaient pas seulement en spectacle mais jouissaient des fruits de la prostitution selon des affirmations de clients voyageurs. L'hôtel où logeaient les voyageurs était à quelques pas du Times Square, éblouissant de lumières et d'annonces saugrenues. C'était l'endroit de prédilection des oiseaux de nuit de toute nature qui s'agglutinaient dans leurs restaurants, endroits taillés sur mesure, au gré des penchants.

Kid Nitrof était le parfait exemple du personnage qui s'effaçait en toutes circonstances, pas parce qu'il était espiègle mais bien parce que son travail le lui imposait. Il avait presque le don d'ubiquité. Il se trouvait à toutes les semaines des clients, assez nombreux d'ailleurs, qui désiraient aller à Coney Island, un parc d'amusements, le pendant new-yorkais de la Ronde. On s'y rendait en prenant le métro près de la 42^e rue. Il fallait trouver la rampe d'embarquement. La station de métro regorgeait de petits commerces, tous les uns collés contre les autres. Pour accéder à la rampe d'embarquement, il fallait contourner un présentoir de cartes postales. La durée du trajet était d'environ une heure. Souvent, quand le métro tournait à gauche ou à droite, dans la poursuite de son trajet, c'était la grande noirceur, les lumières s'éteignaient. Ce n'était pas sécurisant. Au risque de ne pas respecter la rectitude politique, il y eut des fois où l'on apercevait des attroupements de Noirs portant lunettes de soleil, bérets noirs, marqués par des tatouages. Ils ressemblaient aux Black Panthers tels qu'ils étaient décrits dans les journaux de l'époque. À cause des problèmes de luminosité décrits plus haut, on avait l'impression qu'ils surgissaient inopinément de partout. De temps en temps, un policier se trouvait à l'extrémité de tous les wagons. On ne peut pas dire que le métro tranchait par sa propreté. D'ailleurs, à cette époque, la ville de New York péchait par manque de propreté.

Cette ville était tapissée de graffitis. Elle était assise sur un tapis de détritus de pelures de bananes et de canettes d'aluminium. Elle dégageait une odeur peu

appréciable surtout par temps de chaleur étouffante. Ce décor peu reluisant reflétait ce qui tranchait dans les faubourgs de villes pauvres. Il y avait peu de compatibilité entre les personnes d'origine italienne et celles d'origine portoricaine. Kid Nitrof eut l'occasion d'assister à une rixe entre deux personnes issues de ces deux groupes. Cela ne dura pas longtemps après l'arrivée d'une voiture de policiers armés de grandes matraques. Arrivé à Coney Island, destination finale du métro de New York, Kid Nitrof se dirigea vers les montagnes russes appelées le cyclone. Plusieurs fois, les voyageurs voulaient voir ce manège. Kid se demandait quel était le point d'attraction de ce manège. Avait-il une renommée mondiale? La réponse vint lorsqu'il se rappela les fameux cinéramas projetés au théâtre Impérial à Montréal. Dans le premier de ces films, « This is cinerama », on se voyait assis dans les chariots du cyclone. Parvenus au fameux manège, combien de fois un ou une cliente ne lui demandait-il pas s'il était assez brave pour prendre ce manège. Il acquiesça aux demandes et monta dans le manège. Il se souvient que, lorsque les chariots montaient vers le sommet de la première pente, une trompette jouait le début de la Marseillaise. Les préposés du manège étaient vêtus d'une chemise jaune sur laquelle était inscrit « Coney Island ». Chacun était bien mis et avait les cheveux courts. Il y avait des petits casiers en bois où l'on pouvait ranger des sacs à main et autres effets personnels. Kid Nitrof empoigna de la main gauche la barrière de sécurité du devant et de la main droite la barre de sécurité du dossier arrière. C'était la seule façon de se maintenir en place lorsque les chariots descendaient la première pente fort abrupte; elle était abrupte au point que l'on décollait du siège et qu'on flottait entre celui-ci et la barre de sécurité. En empoignant fort la barre du dossier, Kid Nitrof évita ce genre de flottement. Ce fut ainsi chaque fois qu'il montait à bord du manège. Il le prit seize fois. Une fois pour démontrer à ses clients voyageurs que l'on pouvait monter à bord de ce manège en toute sécurité. Une seconde fois, pour accompagner, exhorté pour cela, une voyageuse ou un voyageur qui désirait en faire l'expérience. À une occasion, une cliente assise derrière lui, dans la descente de la première pente abrupte, se mit à crier et empoigna le bras droit de Kid Nitrof qui agrippait le dossier du chariot. Cela obligea Kid à regarder en arrière pour toute la durée de la descente des chariots. Il y avait aussi un autre manège qui attirait

les clients voyageurs : une grande roue munie de boîtes qui se balançaient à une certaine hauteur.

Si ce n'était pas à Coney Island, les voyageurs aimaient bien aller au Quartier Latin, restaurant où l'on offrait différents spectacles. Comme il fallait satisfaire toute la clientèle, en revenant de Coney Island après une heure de trajet en métro, certains voyageurs se rendaient, pour la fin de la soirée dans une boîte de nuit, « Hawaii Kai », où l'on pouvait assister à des spectacles hawaïens et où l'on pouvait déguster des boissons hawaïennes. Ou bien on finissait la soirée à cet endroit ou bien on se rendait à Roseland, magnifique hall de danse sociale. La piste de danse était immense. Elle était occupée de gens pour la plupart professeurs de danse. Toute danse sociale connue y était exécutée. Autour de la piste, des tables et des chaises en velours de couleur rouge meublaient la salle. Sur la scène, deux orchestres style Big Band alternaient. Chaque orchestre comprenait 25 musiciens ou plus. On y jouait tous les airs populaires de musique de danse sociale. La plupart des voyageurs du groupe que Kid accompagnait et qui désiraient aller danser étaient des femmes. Coutume oblige, Kid Nitrof devait avoir recours à une péréquation de danseur. Ainsi, il devait partager ses pas de danse avec toute et chacune des voyageuses qui désirait mettre les pieds sur le plancher de danse.

Quant aux sites touristiques, on visitait le Rockefeller Center, on visionnait le film « Bare Foot in the Park » au Radio City Music Hall. Kid eut la chance, si l'on peut dire, de voir le film huit fois. Il y avait aussi la visite de l'Empire State Building. Aussi, pour ceux à qui cela plaisait, il y avait le tour de Manhattan en bateau, visite commentée en anglais, que Kid se dépêchait d'interpréter en français. Du bateau, on pouvait apercevoir la statue de la Liberté, l'hôpital Bellevue et l'Université de Columbia.

Après New York, voici Atlantic City qui accueillait le groupe de voyageurs. Pas la ville des bâtiments modernes et des casinos, celle des années cinquante et soixante, bref un simple endroit de villégiature. On s'y rendait par autobus et, après, un taxi conduisait les voyageurs à l'hôtel New Traymore Hotel, un hôtel certainement construit

avant la deuxième guerre mondiale. Il n'y avait rien de nouveau ni de neuf. L'hôtel affichait un côté très vétuste. La plupart de ses résidents avaient un âge avancé. L'entretien était moyen. Il laissait à désirer.

Au rez-de-chaussée, il y avait une salle à manger. Kid Nitrof se demandait pourquoi il y avait toujours une file aux heures de repas. On lui avait répondu que c'était pour donner l'impression aux voyageurs que la salle était comble et que sa cuisine était très recherchée. Des voyageurs se plaignaient que dans leur chambre, il y avait du poison à rats sous le calorifère. C'était le cas au premier et au deuxième étage de l'hôtel. Il y avait des cuisines sur ces deux étages. Pas étonnant que les rats s'y localisaient. Il fallait constamment que Kid intervienne auprès de la direction de l'hôtel pour que les voyageurs puissent séjourner à des étages supérieurs. Par journée de pluie intensive, les toits et plafonds coulaient dans certaines chambres et on y plaçait des seaux. À une occasion, un voyageur eut maille à partir avec la police. Il fallut intervenir pour le sortir des griffes de la police.

Il y avait, comme divertissements, le traditionnel tour de ville. On attirait l'attention des voyageurs sur le club de nuit qui fut le point de départ de la carrière du duo Lewis-Martin (Jerry Lewis, Dean Martin). Le soir, à quelques occasions, Kid Nitrof accompagnait les voyageurs à ce club si renommé. Il y avait bien la tournée des clubs la nuit durant dont l'un était un Bunny Club en vogue à cette époque. Kid Nitrof avait 20 ans à l'époque donc était mineur. Toutefois, on n'exigea jamais qu'il présente une quelconque carte à l'entrée des boîtes de nuit. Presque tous les jours du séjour à Atlantic City, Kid partageait son temps entre la plage coiffée de parasols et la piscine de l'hôtel. À une seule occasion, le voyage de touristes qu'il accompagnait était composé exclusivement de femmes. À l'hôtel même, il y avait une boîte de nuit où des refrains sud-américains faisaient danser l'assistance.

Le message de la péréquation (obligation de danser à temps égal) du danseur était percutant. Toutes les voyageuses frappaient de concert leur verre de boisson

avec un bâtonnet de plastique parce que Kid dérogeait à cette règle : il fallait danser avec chacune et toutes.

Certains clients lui avaient demandé où, à New York, on pouvait se procurer des films pornos. Il leur indiquait d'aller sur la 42^e rue. Kid avait déjà débroussaillé les commerces qui s'y trouvaient et fréquenté quelques salles de cinéma qui projetaient de tels films; ils étaient de mauvaise qualité comme si marqués par l'amateurisme. De plus, vu la présence de rats dans la salle, il valait mieux poser les pieds sur le dossier du siège avant. Il fallait bien orienter les touristes voulant se procurer les bobines de ces films. Il faut bien admettre qu'en 1967, la vidéo n'existait pas.

Souvent Kid accompagnait des voyageurs qui désiraient arpenter le fameux trottoir de bois qui joignait les deux extrémités de la zone touristique d'Atlantic City, bref de la plage. Ils s'assoient dans un genre de vélopousse poussé par une bicyclette. Il y avait une section derrière le trottoir de bois surtout là où se concentraient des motels, hôtels et maisons de chambres. Bornaient ce trottoir de bois des magasins de souvenirs touristiques, des restaurants où l'on vendait des hamburgers et des hot dogs, des bonbons glacés. Le soir, la multitude de lumières de couleurs différentes ajoutaient à l'animation des lieux. À quelques endroits, peu tout de même, il se trouvait des quais qui avançaient loin dans la mer. En l'occurrence, non loin de l'hôtel où les voyageurs résidaient, il s'en trouvait un très grand qui comportait plusieurs sites fort attrayants. Il y avait d'abord un site d'amusements, certes plus petit que la Ronde mais dont les manèges étaient fort divertissants. En poursuivant plus loin, on voyait un plancher de danse qui s'offrait et, devant, une scène sur laquelle s'exécutaient des musiciens jouant des airs de danse devant une foule attentive au son de l'orchestre. Plus près, un centre de spectacles de tout genre accueillait les touristes. Une autre occasion fut offerte à Kid Nitro de se soumettre aux caprices des voyageuses. Assis entre deux voyageuses qui l'agrippaient alternativement pour se l'approprier : « C'est mon guide », il se balançait de gauche à droite. À l'extrémité, il y avait un large bain ceint par une estrade d'où l'on pouvait voir des plongeurs s'adonner avec fantaisie à leur art. Le clou du spectacle était celui du cavalier monté sur un cheval et qui plongeait de très haut.

À propos de la piste de danse mentionnée plus haut, il y eut une fois où l'orchestre qui animait la salle était dirigé par un trompettiste qui était l'héritier spirituel de l'orchestre de Jimmy Dorsey, membre fort actif du club de l'époque des Big Band. Le batteur de l'orchestre avait sur des instruments de percussion le nom de G.K. Un chanteur et musicien très connu, Louis Armstrong, chantait et jouait de la trompette. Il y avait quelques personnes qui exécutaient tant bien que mal des pas de danse. Entre l'exécution de deux airs de musique, Nitrof demanda à Louis Armstrong si l'on pouvait danser. Il lui répondit : « That's the place, Kid. » Kid Nitrof compléta donc son nom. Le mot « kid » devait se greffer au nom Nitrof. Aussi était suave et mélodique l'air que joua un vieux saxophoniste contemporain de Jimmy Dorsey : « So rare ».

Quelques jours plus tard, dans un casse-croûte, au sous-sol de l'hôtel New Traymore Hotel, Kid fit la rencontre du chef d'orchestre qui animait cette salle de danse. Il mangea avec lui. Sur les entrefaites, le batteur de l'orchestre vint les joindre. Le chef d'orchestre présenta ce dernier comme Gene Krupa, le fameux batteur et percussionniste de l'époque des Big Band. Il avait notamment joué dans l'orchestre de Benny Goodman pour qui un orchestre était comme un piano avec des notes noires et blanches, donc comprenant des musiciens de race noire et de race blanche.

Il y avait trois moyens de transport à Atlantic City : le taxi, le trolleybus et surtout le jitney, de la dimension d'un mini autobus scolaire. Il y avait des randonnées conçues pour les touristes, en haute mer en yacht immense ou en voilier. Constamment des petits avions volaient au-dessus de la plage, tirant des banderoles publicitaires.

Vers la fin du voyage, soit le vendredi soir, pour le souper Kid et ses voyageurs se rendirent à l'extrémité du trottoir de bois, à un restaurant où la cuisine de poissons et de fruits de mer était la spécialité. Au sortir du restaurant, il y avait, à côté, un bassin d'eau occupé par des vaches marines. Une machine dans laquelle on introduisait de l'argent laissait tomber dans les mains de la nourriture prisée par ces mammifères. Il fallait être près du bassin et voir des vaches marines plonger sous l'eau comme pour se

donner un élan afin de s'asseoir sur le bord du bassin et attraper dans leur gueule la nourriture convoitée.

Le lendemain, c'était le grand départ pour Montréal. Kid restait à Atlantic City et partait de bonne heure pour New York afin de quérir un nouveau groupe de voyageurs et, de là, répéter le même circuit.

De retour à Montréal, encore quelques visites à l'Exposition universelle de Montréal; son centre d'intérêt était le pavillon de la Tchécoslovaquie, aussi le spectacle de Lanterna Magika à la Ronde, beau produit culturel de ce pays. En résumé, il s'agissait d'un mariage entre le jeu sur scène et le jeu au cinéma, jeu parfait et à point.

Une dernière année de collège attendait Kid Nitrof. Durant cette année, son désir d'aller étudier en Europe se concrétisait davantage. Pensons qu'à cette époque, de nombreux étudiants québécois se sentaient aspirés par le désir d'aller voir ce qui se passait ailleurs qu'au Canada, surtout en Europe. Un organisme de voyages, Tourbec, faisait ses premiers pas dans ce monde du voyage. Kid Nitrof opta pour faire une licence en sciences politiques et sociales à l'Université Catholique de Louvain. Il participa au vol organisé par Tourbec pour Paris. Vers la fin de septembre, à l'aéroport international de Dorval, une foule de voyageurs s'enregistraient pour le vol nolisé vers Paris. Il y avait une multitude de bagages. Les préposés d'Air France étaient comme pris d'assaut, ne sachant plus quoi faire. La solution : envoyer un avion rempli seulement de bagages, puis un autre avion rempli de passagers. Si Paris était une destination connue des voyageurs, il n'en demeurait pas moins que Paris ne servait pour la plupart d'entre eux que de centre d'aiguillage pour diverses destinations. Ce pouvait être la Hollande, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, etc. Imaginez la logistique appliquée pour l'envoi de bagages vers ces multiples destinations. Kid récupéra ses bagages car il devait se rendre en peu de temps à l'aéroport le Bourget. Là, il prit l'avion qui vola jusqu'à l'aéroport de Bruxelles Zaventem.

Un cousin qui habitait dans la commune de Beersel, près de Bruxelles, vint le cueillir. L'année scolaire n'était pas près de commencer. Il profita de l'hospitalité de son cousin pendant les premiers jours de son séjour en Belgique. On l'invita à dîner à la Grande Place. Puis, il fallut aller chercher ses autres bagages qui avaient suivi un trajet différent de ceux des autres voyageurs vers Paris. Les bagages venaient de Montréal via la ligne maintenant défunte Sabena.

Autre tâche à effectuer : se trouver un endroit où pensionner. Le seul endroit qui lui convenait était une résidence un peu distante de Louvain. On l'appelait le château. Il s'agissait d'un ancien séminaire ressemblant à un petit château avec une annexe derrière. On y parvenait en franchissant une grande entrée en roche concassée. De fait, l'entrée et la sortie entouraient un bosquet et des champs où paissaient des moutons. Évidemment, le tout était clôturé. Kid devait se procurer une bicyclette pour aller à ses cours donnés au Collège des Faucons. C'était loin et dangereux. Le temps humide de la Belgique et le froid ambiant glaçaient le pavé. Souvent et au même endroit, la bicyclette glissa, entraînant sa chute au beau milieu de la rue. Cela lui faisait penser aux albums de Quick et Flupke, imprimés en Belgique, ainsi qu'à ceux de Joe et Zette. Chaque fois qu'il prenait une fouille, les bonnes dames belges qui avaient l'habitude de passer le balai sur le petit trottoir devant leur demeure et d'y jeter un seau d'eau le semonçaient pour une étourderie qui n'en était pas une.

La solution à ce problème fut l'achat d'une mobylette : un père eudiste canadien qu'il avait eu l'occasion de rencontrer l'amena chez un vendeur de ces véhicules. L'achat fut honnête et cette mobylette lui permit de ne plus prendre de fouilles et d'épargner du temps de transport entre le Collège des Faucons et sa résidence à Kessel-Lo. Louvain était une petite ville très connue à l'époque des Provinces Unies. De la gare s'allongeait l'Avenue des Alliés et, de loin, on pouvait apercevoir l'Hôtel de Ville, avec ses fameuses tours dominant la ville découpée en petites rues, à demi-larges comme celles de la ville de Québec et sinueuses; des boisseaux de fleurs ornaient le pourtour de l'Hôtel de Ville.

La première fois que Kid se rendit à Louvain, sur le chemin qui y menait, il vit, inscrite sur le mur d'une maison, la mention suivante : « Walen buiten » c'est-à-dire « Dehors les Wallons ». Autant réaliser que l'on se situait en territoire flamand. L'affichage commercial était en flamand ou, mieux, en néerlandais. Toutefois, plus souvent qu'autrement, le nom des villes belges était affiché en deux langues. Louvain ou Leuven, était ceinturée par un boulevard. En aval de l'Hôtel de Ville se situaient deux hôpitaux universitaires et une magnifique place rectangulaire bornée d'édifices construits en style flamand. Il s'agissait de la Place du Vieux Marché. Plus loin, plus bas après le béguinage, se situait la brasserie « Stella Artois ». Tous les ouvriers qui y travaillaient portaient un manteau bleu.

Un peu à l'extérieur du boulevard ceinturant Louvain, un château s'élevait au milieu de champs et d'une petite forêt. C'était un magnifique château adjacent à des terrains de jeu extérieurs. Le château de Heverlee faisait partie de la commune de Louvain.

Chaque fois que Kid enfourchait sa mobylette pour aller suivre ses cours, il ne pouvait qu'admirer les nombreux arbres bordant le chemin d'entrée et de sortie de la résidence; les multiples branches de ces arbres couvraient ce chemin. Le tout donnait l'allure de l'intérieur d'une cathédrale. Comme il est dit plus haut, la résidence était en retrait du chemin public grâce aux arbres et aux champs occupés par des moutons.

Les cours de sciences politiques et humaines se donnaient au Collège des Faucons. Il s'agissait d'un vieil immeuble ceinturé d'une muraille de béton. Un homme régissait cette enceinte : l'appariteur, habillé d'un manteau vert comme plusieurs Belges, cigare à la bouche et grosses lunettes sur le nez. Il était vraiment le maître des lieux avec ses allures de dominateur et sa voix haute. Il prenait à cœur l'emploi qu'il occupait. Ce qui frappait Kid, c'était l'attitude de tout travailleur, peu importe la nature de son emploi. Que l'on soit concierge, cuisinier, etc., on prenait à cœur ce que l'on faisait comme si un titre de noblesse y était attaché. Le Collège des Faucons était situé non loin de la bibliothèque centrale de l'Université de Louvain.

Louvain comptait plusieurs petits restaurants. La plupart des étudiants fréquentaient les restaurants universitaires. Il y en avait trois. On les appelait Alma. Il y avait l'Alma I situé près du centre international sur Édouard Van Even, l'Alma 2 près d'un parc central et enfin l'Alma 3 se trouvait près de l'Avenue des Alliés. Chacun de ces restaurants comprenait un casse-croûte où il était possible de commander des plats préparés sur mesure comme du steak, du spaghetti, différentes soupes et plusieurs desserts variés. Disons que c'était un menu à la carte. C'était là aussi que l'on achetait ce qui se mangeait le matin : des pistolets, petits pains ronds, et de la gelée aux framboises, sans oublier, bien entendu, le café. Bref, c'était le petit déjeuner style continental.

Aussi, dans chaque Alma, il y avait une cafétéria où l'on prenait ce qui y était offert. Beaucoup de frites enrobées de mayonnaise belge. Trop même. Des fruits en conserve comme dessert, des côtelettes, des steaks un peu frais, une soupe. Kid n'avait jamais vu de toute sa vie les mets suivants : un steak haché gelé non cuit habillé d'une gelatine et coiffé d'une tranche d'œuf, entouré de légumes avec un peu de mayonnaise.

Plus souvent qu'autrement, Kid prenait ses repas à l'Alma¹ et plus souvent qu'autrement le souper au casse-croûte. En Belgique, on divise la prise de repas entre petit déjeuner, dîner et souper. Au casse-croûte il fallait commander en flamand. Le dîner était le gros repas chez les Belges. Le soir, on y mangeait un peu de charcuterie et des tartines.

De temps à autre, Kid se payait un bon repas au restaurant Firmin situé Place du Vieux Marché. Il en profitait pour prendre du bon vin rouge. Les Belges affectionnaient plutôt la bière (Tuborg, Stella Artois). Chez Firmin, on servait le café avec deux carrés de chocolat belge. Chaque fois que le serveur sortait de la cuisine avec un café, un chien le suivait puis s'assoyait près du consommateur de café puis attendait qu'on lui donne les deux carrés de chocolat : un chien, amateur de chocolat, qui répétait ce

scénario chaque fois que quelqu'un commandait un café. Jamais, on ne refusait au chien le chocolat qu'il désirait.

Il y avait un excellent restaurant italien à fréquenter à Louvain. Une fois que Kid y mangeait, on lui servit un gros plat de spaghetti qu'il ne put manger complètement. Comme une bonne mama italienne, la propriétaire du restaurant semonça Kid pour ne pas avoir tout mangé comme si ce fait équivalait à une insulte. Le plus drôle, c'est la réaction que cette bonne dame eut lorsque des étudiants flamands mangeant une portion identique de spaghetti demandèrent des frites. Elle fut déconcertée à l'idée qu'on mange des frites dans un restaurant italien.

Pour se divertir, Kid avait la chance d'aller patiner sur la piste de patinage Poséidon à Bruxelles ou à l'aréna d'Anvers. Il y avait bien les cinémas, dont le plus important se trouvait sur l'Avenue des Alliés près des Galeries Anspach, un magasin à rayons. Louvain comptait deux magasins à rayons : les Galeries Anspach et les Galeries Eno.

Vu qu'au Kot (façon de désigner une résidence d'étudiants à Louvain) où habitait Kid, il n'y avait pas de télévision, on avait recours au cinéma que l'on pouvait fréquenter deux ou trois fois par semaine. L'entrée coûtait 1,00 \$ U.S. et les films étaient les plus récents sur le marché. Si, au Québec, pour trouver une place au cinéma on pouvait le faire à sa guise, à Louvain, comme dans d'autres villes, il fallait être conduit par une ouvreuse moyennant pourboire. La première fois que Kid alla au cinéma, il fut accompagné par une ouvreuse; il n'arrivait pas à s'asseoir, car l'ouvreuse le tenait très fortement par le bras gauche en répétant en flamand : « Dienst, mijn heer » (« Service, Monsieur »). Elle était forte. Il prit un centime et le lui donna. Il put enfin s'asseoir en paix.

L'époque où Kid Nitrof était à l'Université de Louvain était une époque marquée par ce qu'on appelait les événements linguistiques, soit le contentieux francophone-flamand. Il n'était pas rare de se faire parler en flamand à la gare de Louvain et dans

les restaurants universitaires. Plusieurs étudiants flamands s'adressaient aux étudiants francophones en anglais. Certaines secrétaires de professeur agissaient de même.

Au cercle international situé près de la bibliothèque des sciences humaines, endroit où s'agglutinaient presque tous les étudiants étrangers, on pouvait commander de la bière au Bar de l'Espresso. On servait en flamand. Parlant de bière, non loin de Louvain sur une colline s'étendait un immense monastère que Kid visita, qui se spécialisait dans la fabrication de la bière.

Il y avait plusieurs manifestations à Louvain. D'aucuns pourront prétendre que c'était presque la capitale des manifestations. Lorsqu'elles avaient lieu, on anticipait la venue des policiers antiémeutes, la venue des « cerises bleues », soit les gyrophares bleus. Les voitures étaient aussi de couleur bleue. Il fallait apprendre à éviter les lieux où se déroulaient ces manifestations surtout pour ne pas se confondre avec les manifestants. C'était surtout le cas, lorsque les manifestants se postaient devant le cinéma situé sur l'Avenue des Alliés. On attendait la fin de la projection d'un film puis, la casse ou bien commençait ou bien s'intensifiait. La plupart des manifestants tiraient des cailloux et perturbaient de plusieurs façons la circulation automobile. La police qui chargeait les manifestants ne différenciait pas entre les manifestants et les spectateurs qui sortaient du cinéma. Kid Nitrof eut une fois l'occasion de faire partie contre son gré d'une telle manifestation. Il était accompagné d'un étudiant canadien. Les deux marchèrent jusqu'à un coin de rue. Ils empruntèrent là une rue montante qui aboutissait à la Bibliothèque centrale de l'Université de Louvain. En tournant le coin, un manifestant lança un caillou en direction d'une jeep de policier. La jeep identifia deux personnes et se mit en branle pour intercepter Kid et son compagnon. Les deux coururent presque jambes au cou. Ils se réfugièrent dans la voiture du compagnon et s'assirent presque au fond de la voiture. La jeep fit un détour et retourna d'où elle était partie.

La deuxième année de ses études à l'Université de Louvain, Kid Nitrof habitait rue de Namur presque dans le centre de la ville de Louvain. À quelques maisons de là

habitait le premier ministre de la Belgique, aussi professeur à l'Université. Vu ce qu'on dénomma les événements linguistiques, contentieux flamand et francophone, une manifestation commença devant la résidence du premier ministre lorsque le gouvernement belge décida, en 1970, de donner moins de subventions à la section francophone qu'à la section néerlandophone de l'Université. Déjà, l'on pouvait voir poindre à l'horizon la création d'une université francophone, appelée plus tard Louvain la Neuve, en territoire francophone. L'Université de Louvain, la traditionnelle, se scinderait au profit des Flamands.

Mais il y eut plusieurs manifestations. Les étudiants francophones, une véritable foule dense, se postèrent devant la résidence du premier ministre et, tout en lançant des œufs sur le garage de couleur blanche, se mirent à scander « Gaston, on veut des sous » et cela à répétition. La rue de Namur joignait le boulevard de ceinture à l'Avenue des Alliés. Là où Kid résidait était au beau milieu sur la rue de Namur. Les policiers avec leur camion d'arrosage se placèrent aux deux extrémités de la rue, tentant de refouler les manifestants francophones et flamands. Les boyaux ne cessèrent de fonctionner tous les jours pendant trois jours. Kid avait une passe spéciale pour franchir les lignes de policiers afin de se rendre à ses cours ou à sa résidence. Il apercevait de loin le garage du premier ministre tapissé de jaune d'œufs : de la peinture moderne!

Il y avait aussi la cafétéria près du cercle international. Heureusement, cette manifestation connut sa fin au bout de trois jours. Le Cercle International mentionné auparavant était le foyer de rencontre par excellence des étudiants étrangers et belges. Les gens s'y réunissaient le soir pour se divertir comme s'ils étaient dans un bistro. Le samedi soir, ce cercle se transformait en discothèque. Autour du Vieux Marché, se trouvaient plusieurs discothèques et caves à bière. Mais le cercle abondait en Sud-Américains. La chanson « La bamba », sauf erreur, rapprochait ces derniers unis dans un cercle. C'était le moment des baisers volés.

Kid Nitrof dut s'habituer à serrer la main de ses confrères et consœurs de l'Université à chaque occasion de rencontre. Sur le plan des relations hommes-femmes, mes confrères qui avaient une amie et vice-versa se qualifiaient de fiancé. Une simple relation et quelques baisers sur la bouche et on était coiffé de ce titre de fiancé. Peut-être la Belgique était-elle paternaliste. Aussitôt que la relation amicale se prolongeait un tantinet, le père de la consœur faisait enquête pour mieux jauger un futur candidat au mariage ou un gendre potentiel. Le sexe à tout azimut ne semblait pas exister. Aux abords de Louvain et plus spécialement aux abords des routes reliant les villes de Belgique, il n'était pas rare d'apercevoir des maisons conçues avec une large vitrine entourée d'un néon de couleur verte ou rose faisant face au chemin. L'on pouvait apercevoir à l'intérieur une femme regardant à l'extérieur et parfois tricotant. Bref, c'étaient des bordels. Il y en avait beaucoup parsemés sur le territoire belge.

Le Cercle International était aussi le point de départ de plusieurs petits voyages organisés : une fin de semaine ou un week-end au Luxembourg, un long week-end en Grande-Bretagne, lors de la Toussaint, une traversée par bateau sur la mer du Nord entre Ostende (Belgique) et Douvres (Grande-Bretagne). L'hôtel où Kid et les autres étudiants séjournaient n'était par très chauffé s'il l'était. Déjà, à cette époque de l'année, le temps refroidissait. De plus, inutile d'ajouter que l'humidité régnait. Il y avait vent et bruine, brouillard. En peu de temps, la visite de Londres, accompagnée et animée par deux guides, fut très instructive et comprenait la visite des sites historiques les plus fréquentés.

À Londres, on sentait la venue de l'ère Woodstock. Des airs du groupe des Beatles (« Hey Jude » entre autres) et du chanteur Joe Cocker pénétraient les murs des halls de danse et des clubs variés. Kid Nitrof, un soir accompagné d'autres étudiants, passa la soirée dans un pub anglais où on célébra la victoire d'un club de soccer, sport très prisé en Grande-Bretagne. Une foule y régnait et elle était en liesse. L'un des joueurs lui versa sur la tête un verre de bière, sans malice. Un court séjour à Londres, mais combien enrichissant. Puis, il y a eu une courte visite à Kent et à

Windsor, au château de Windsor. Un des guides parlait du prince Charles comme étant un gnochon dans ses études.

Le retour en Belgique fut mouvementé. La mer du Nord était houleuse, même très houleuse. Même si le froid régnait sur le pont, c'était préférable d'y rester; à l'intérieur où il y avait bancs et restaurants, il y avait aussi un carrousel de gens qui vomissaient. On aurait dit un cercle. L'un poussait son voisin d'en avant tout en se couvrant la bouche. C'était de même pour tous ceux qui franchissaient le seuil de la chambre des toilettes pour hommes. Ah! Le mal de mer! S'ils avaient su qu'il était bon de prendre deux Gravol avant de monter à bord. Un médecin de Singapour avait conseillé cela à Kid Nitrof lorsqu'il se trouva en Asie, notamment à Singapour.

Pendant ses études, des pays limitrophes à la Belgique, Kid Nitrof en visita plusieurs fois. Il fit de la voile près des digues en Zélande, au sud du Rhin en Hollande, et cela plus d'une fois. Il visita la même région pour y admirer les champs de tulipes avec ses compatriotes canadiens; il visita avec eux la ville de Rotterdam, ville qu'il avait visitée auparavant.

Des amis flamands lui avaient dit que les Hollandais étaient pingres. Ainsi, Kid se fit raconter que lorsqu'un autobus de touristes hollandais arrivait devant un restaurant, le chauffeur en descendait muni d'une chaudière qu'il remplissait d'eau et qu'il rapportait à l'autobus pour permettre aux voyageurs de boire de l'eau sans être contraints de descendre de l'autobus et d'acheter une consommation dans le restaurant. À une autre occasion, une Flamande d'Anvers, ville où il allait patiner avec d'autres Canadiens, lui fit part du fait que des membres de sa parenté en provenance de la Hollande étaient venus la visiter à Anvers. Ils lui demandèrent d'acheter des jouets qu'ils donneraient à leurs enfants à Noël : c'est ce qu'on appelle vivre aux dépens des autres. Être pingre comme cela, rien n'étonna Kid Nitrof, lui-même ayant effectué un premier voyage à Amsterdam en 1965. Il avait payé pour une valeur de 10 cents pour téléphoner à une cousine résidant près de l'aéroport international d'Amsterdam. Il fut semoncé par un agent de voyages pour avoir dépensé 10 cents en

argent hollandais. Ce fut son premier voyage effectué à Amsterdam. Il en fit un autre en 1970, quelques jours seulement. Le premier voyage de 1965 en France, Italie, Suisse et Hollande fut l'occasion pour lui de démontrer son goût de monter dans une tour partout où l'on pouvait le faire, entre autres dans la tour de Pise et dans la tour Eiffel. Des voyageurs le narguaient à ce sujet. Au sommet, on peut tout apercevoir, avoir une vue d'ensemble. Il vaut mieux s'élever que de se faire enlever! Les environs deviennent familiers.

Pendant son séjour en Belgique, deux pôles l'attiraient : Paris et Cologne. Certes, il explora son pays hôte en visitant plusieurs de ses villes : Bruxelles, Namur, Bruges, Gand, Malignes et Anvers. Bruxelles fut le point d'ancrage de ses multiples visites en Belgique. Quant aux villes de Bruges et de Gand, elles firent l'objet d'une visite plus longue. De l'avis de Kid, Bruges et Louvain sont des piliers de la Belgique médiévale. Vous pensez : la dentelle de Bruges, ses ponceaux, ses canaux. Ce qui intéressait Kid Nitrof à Bruxelles, c'était déambuler sur l'avenue Adolphe Max laan là où se trouvait la Bourse de Bruxelles. De cette allée, l'on pouvait emprunter une petite rue sinueuse au milieu de laquelle se tenait le Manakin Pis, pas très volumineux, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Puis, à l'extrémité du petit chemin, apparaissait la Grande Place se déployant avec son architecture flamande, toute cette grande place occupée en retrait par des restaurants où la bière, la saucisse et les frites étaient des plus appréciées. Kid Nitrof devait souvent se rendre sur l'avenue Louise pour y effectuer des recherches dans un institut de sciences politiques ou pour faire des démarches auprès d'une agence de voyages estudiantine. Cette agence se spécialisait uniquement dans l'organisation de voyages pour tous les étudiants et jeunes travailleurs pendant les fêtes de Noël. À d'autres époques de l'année, il devait bien y avoir de tels voyages organisés. Quel que fut le but de la visite, le point d'arrêt de Kid Nitrof à Bruxelles était la Gare du Midi. Quand on en sortait, on pouvait apercevoir sur une grande pancarte le visage de Tintin. On descendait une rue qui joignait la Gare du Midi à l'avenue Adolphe Max Laan.

Il y avait aussi des tramways que l'on empruntait pour se rendre soit à l'avenue Louise soit à l'Atonium. Le soir, plusieurs étudiants canadiens se rendaient à la patinoire Le Poséidon. La Belgique avait une bonne table pour ses convives. La première année où il étudiait à Louvain, Kid Nitrof se rendit en visite à quelques reprises chez ses cousins ayant une maison dans la commune de Beersel. Il alla quelques fois au cinéma avec eux et rarement au marché aux puces.

Chose sûre et certaine, quand il prenait le train à Louvain pour aller à Bruxelles ou vers d'autres destinations, il devait se débrouiller un peu en flamand. Par chance, il n'avait aucune difficulté à aborder un policier. Les policiers portaient un haut képi ou, surtout à Bruxelles, étaient vêtus d'un imperméable jaune et d'un petit casque métallique blanc.

Durant son séjour, Kid Nitrof profita de certains week-ends pour faire une petite excursion à Paris. Bruxelles Midi, Mons, Saint-Quentin, Champéry, Gare du Nord, voilà Paris qu'il avait visité en 1965. Chaque fois pendant deux jours, il en profita pour se rendre aux endroits qui l'attiraient le plus. Ainsi, le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel, Montmartre et ses petits cafés, le premier étage de la Tour Eiffel. Il logeait dans un petit hôtel soi-disant bon marché. Il prenait ses repas dans des restaurants « tout le monde ».

À deux reprises, il se rendit une journée seulement à Cologne. Louvain n'était qu'à une heure de train de la frontière allemande Aachen (Aix-la-Chapelle) située tout près de Cologne : endroit de choix pour l'achat de matériel photographique et d'appareils radios, les meilleurs étant souvent de fabrication allemande.

L'Université catholique de Louvain était une université traditionnaliste. Pour les étudiants de licence en sciences politiques et sociales, il était obligatoire que chaque candidat suive un cours de religion et passe un examen sur la matière enseignée. Il y avait bien des exceptions : les étudiants musulmans, les étudiants protestants, les étudiants Juifs, etc. Un Canadien français venant ou non du Québec était considéré

comme catholique pratiquant même si la réalité était tout autre. Les examens de fin de semestre étaient tous oraux. Le seul écrit consistait en une thèse ou mémoire dirigé par un assistant du professeur principal. Mais la défense de cet écrit se déroulait devant le professeur principal et le doyen de la faculté. Les examens oraux avaient lieu dans le bureau du professeur dont la matière faisait l'objet de l'examen. Ou bien, l'examen se déroulait dans une salle devant ledit professeur, celui-ci s'asseyant de l'autre côté d'une table sur laquelle reposait une nappe verte ornée d'un cendrier de couleur noire. Il se pouvait que le candidat échoue, auquel cas on lui disait que son examen était reporté au mois de septembre. En passant, l'examen de religion était écrit. L'octroi de la licence se faisait en public devant quelques membres de la faculté. On déclinait les noms des candidats en fonction du degré de réussite obtenu, grande distinction, distinction, succès ou remise au mois de septembre. Certains étudiants et étudiantes reportés (dont l'examen avait été reporté) avaient la larme à l'œil. Certains se demandaient comment annoncer leur échec.

Le diplôme était un grand document signé par tous les professeurs qui avaient donné des cours à un candidat. Le nom du candidat était écrit sur le document sous forme de calligraphie ainsi que les matières étudiées. Cela ressemblait à certains vieux contrats du Québec.

Les matières étaient enseignées de manière magistrale dans de petites ou grandes salles bondées d'étudiants. La prise de notes était la très grande base du curriculum. On consultait certains livres mais, contrairement à ce qui se faisait en Amérique du Nord, le cours dispensé reposait sur les notes prises par les étudiants. Il y avait bien des étudiants dévoués qui compilaient les meilleures notes prises et les imprimaient pour les vendre à leurs confrères et consœurs.

Dans le cursus des sciences politiques, il y avait certaines options dont le cours d'histoire américaine et d'histoire des relations diplomatiques des États-Unis. Les deux cours étaient donnés par un professeur en ces matières de l'Université d'Indianapolis. Son enseignement se basait sur des livres qu'il avait écrits. Il fallait les consulter pour

réussir les examens donnés sur ces matières. Quelle différence avec la méthode didactique des professeurs européens! Les cours du professeur de l'Université d'Indianapolis se donnaient en anglais seulement. Les étudiants étaient aussi francophones que néerlandophones. Ces derniers communiquaient en anglais avec les étudiants francophones. Une façon d'éviter de parler la langue de Molière pour des motifs de nationalisme.

La première année où Kid fréquenta l'Université catholique de Louvain, c'était en 1968. L'hiver approchait, ce qui se traduisait en Belgique par plus de pluie, plus souvent qu'autrement fine, de la bruine, rarement de la neige. C'était un froid comme il y en a au Canada à la mi-novembre. Bref, il y avait une humidité pénétrante et envahissante. La fête de Noël approchait. Des étudiants canadiens songeaient à effectuer un voyage en Union soviétique. Kid décida de se joindre à eux. C'était un voyage prévu pour une durée de deux semaines. Il avait toujours voulu visiter un pays que l'on peut qualifier de sanctuaire de l'isolement : un îlot de totalitarisme. Cela fascinait Kid comme cela pouvait le faire pour les autres Canadiens. C'était, à vrai dire, un pays mystérieux. Ce fut aussi pour Kid le début d'un périple de recherche, de quête de pays ayant le même régime. L'Union soviétique était le premier pays. Évidemment il fallait demander un visa que l'agence de voyages sise sur l'avenue Louise mentionnée auparavant s'occupa d'obtenir pour tous les étudiants touristes. Le visa de Kid consistait en un carton plié inséré dans son passeport. Il était de couleur bleue et même son nom était écrit en cyrillique, caractères d'écriture russe. Une fois, à Bruxelles, tous les touristes ont été fortement incités à assister à une séance d'information sur le voyage en question. Des explications furent données sur le déroulement de ce voyage et sur ses embûches. Des questions fusaient de toutes parts. Tous étaient rassurés. Après, il y eut un souper dans une salle attenante. Une bonne façon de se connaître avant d'entreprendre le voyage projeté en U.R.S.S. Tout était prévu pour le jour du départ du 26 décembre 1968.

Chapitre 2 - Le paysage de la guerre froide

Des étudiants canadiens s'offrirent pour aller conduire les touristes canadiens à l'aéroport international de Bruxelles Zaventem. Il y avait le dépôt des bagages. Finalement l'appel pour le vol Bruxelles-Moscou fut fait. L'avion qui devait amener les voyageurs à Moscou était une Caravelle comme c'était l'avion habituel de moyen courrier dans plusieurs compagnies aériennes d'Europe. On y entra par l'arrière, presque en dessous des gouvernails de profondeur et de direction. Le vol Bruxelles-Moscou avait une durée de trois heures. Il y eut une escale à Varsovie, le temps de sortir un peu. Puis, l'on revint à l'avion. Une vieille femme et un enfant montèrent à bord.

L'aérogare de Varsovie, contrairement à ce qu'elle est maintenant, soit l'aéroport Frédéric Chopin, était aussi grande qu'une petite maison d'aspect vétuste coiffée d'une tour de contrôle. Il faut dire qu'à cette époque les pays de l'Est européen étaient loin d'être une destination prisée par les touristes du monde. Le tourisme en était à ses premiers balbutiements. Puis, l'avion se déplaça vers l'extrémité d'une piste. Là, Kid aperçut un individu habillé d'un long manteau avec fusil à l'épaule. Voulait-on de cette façon dissuader quiconque de fuir la Pologne par quelque artifice? Prochain arrêt : l'aéroport de Moscou Sheremetyevo.

L'aéroport était à peu près de la dimension de l'aéroport international de Montréal. Les voyageurs empruntèrent un véhicule qui les transporta à la gare d'embarquement. Puis, il fallait passer aux douanes. Le douanier était coiffé d'un chapeau de poil dont le devant était orné d'une étoile rouge. L'adresse aux voyageurs était en russe. Après avoir saisi leurs bagages, les voyageurs se réunirent dans une salle où soudainement apparurent trois guides féminins, Julia, Natasha et Barbara, trois étudiantes en langue française. Évidemment, tout au long du voyage, elles devaient servir de guides et d'interprètes. Kid vit un pope orthodoxe habillé en noir et coiffé d'un haut chapeau noir et tenant dans la main droite une canne à pommeau d'or.

Les voyageurs montèrent dans un autobus qui devait les conduire à leur hôtel. Durant le trajet, Kid Nitrof fut étonné de voir l'aspect des immeubles à appartements. À première vue, il se dit qu'il devait y avoir beaucoup de chantiers de construction. Plus le temps passait, moins on avait l'impression que c'était le cas. Tous étaient construits et habités. Aucune fenêtre n'était habillée d'un rideau. On voyait à travers les fenêtres des globes pendus au plafond. De coquetterie, il n'y en avait pas. L'hôtel où les voyageurs descendirent était un hôtel de huitième classe, loin du luxe. La salle de réception était bien rudimentaire. Il n'était pas question d'y trouver des journaux ou revues émanant des pays de l'Ouest. L'ascenseur datait probablement de la période d'après guerre. Une vieille dame, voile sur la tête, opérait l'ascenseur avec une vieille manivelle. Les voyageurs occupaient une chambre à trois. Les chambres étaient propres, il y avait un appareil radio de couleur rose n'ayant qu'un seul bouton. Kid tournait le bouton mais rien ne sortait de la radio.

Le souper était servi dans une salle en bas. Le menu était acceptable. Pas de café, seulement du thé contenu dans un samovar que l'on buvait à même une tasse insérée dans une anse métallique contenant du thé qui goûtait plutôt l'eau que le thé. Ce fut comme cela le voyage durant. Les salles de bain étaient propres. Mais il y avait un petit filet d'eau partout sur le plancher. Aussi bien rouler un peu son pantalon. La raison que l'on me donna était que les Russes aimaient lancer de l'eau sur leur visage. L'hôtel que les touristes habitaient s'appelait l'Hôtel Tourist. Il y avait bien l'Hôtel Métropol près du théâtre Bolshoi, l'Hôtel Ukraine, ressemblant à l'Université de Moscou, soit un gâteau de mariage, un peu comme la Place d'Armes à Montréal, et le nouvel Hôtel Rossia situé de biais avec la cathédrale Basil le Bienheureux. L'Hôtel Rossia comptait près de 2 000 chambres, un immeuble gigantesque et très moderne. Dans les salles de toilette, au premier étage, il y avait toujours ce petit filet d'eau sur le plancher.

À l'hôtel Tourist, après le souper, quelques voyageurs canadiens décidèrent d'effectuer une petite marche dans les alentours. Aucune voiture, sinon celles de la « milice » qui roulaient sur un chemin à peine déneigé. En marchant, on apercevait tout

près un magasin de vêtements. Un peu de lumière dans la vitrine, les produits montrés : une paire de sous-vêtements. Il y avait peu de biens de consommation. Une voyageuse du groupe, Claudette Maillet, proche parente de l'écrivain Antonine Maillet, s'était vue contrainte de vendre ses bas à la liftière de l'ascenseur qui s'était arrêté entre deux étages. Partout, l'éclairage dans les rues était faible. Notons que cela était le cas dans tous les pays de l'Est, sauf à Budapest , en Hongrie.

La première nuit passa. Le matin, à 6 h 30, la radio jouait. Il semblait que le programme était un cours de ballet. Puis, on entendit en russe « Radio-Moscou ».

Le fameux bouton de la radio de couleur rose était celui qui réglait le volume. On ne pouvait ni ouvrir ni fermer l'appareil. Il était toujours ouvert. Kid chambrait avec un prêtre de Sudbury et avec un étudiant bruxellois plus intéressé à fumer des Bastos, des Belga et à boire de la vodka continuellement. Il ne faisait partie d'aucune visite guidée. Le matin, c'était le temps de prendre le petit déjeuner. Pour boisson, du thé de samovar. Pas de jus d'oranges. Il ne s'en consommait pas, à tout le moins à Moscou. Menu du petit déjeuner : des saucisses jaunes et brunes, du pain de seigle, du pain noir, du yogourt nature, peu délicieux, présenté dans un pot de la dimension d'un pot de mayonnaise. Pour donner du goût à ce yogourt, il fallait y ajouter un carré de sucre à écraser dans le pot. Pour accompagner le pain, il y avait du fromage en tranches un peu plus dur que celui que l'on trouve dans les magasins d'alimentation du Québec. C'était donc le régime auquel étaient soumis les voyageurs du groupe. Le midi, pour le dîner, et le soir, pour le souper, on mangeait plus souvent dans d'autres restaurants. Du bœuf Stroganoff, en voulez-vous? Il y en avait. La même chose pour la soupe aux légumes goûtant plus l'eau chaude que les légumes. Par chance, on pouvait manger en même temps du pain de seigle et du pain noir. Tout près de l'Hôtel Métropol, il y avait un grand restaurant où la cuisine était meilleure. Toujours du thé servi dans une tasse contenue dans une anse métallique. Kid ne se souvient pas d'avoir été bien servi en fait de dessert.

On ne peut dire que les biens de consommation abondaient dans les magasins d'allure vétuste.

La première visite que le groupe fit à Moscou eut lieu au Kremlin. Beaucoup d'objets d'art datant de différentes époques tsaristes. Il y avait les beaux carrosses utilisés par Catherine II. Partout, aux portes de chaque chambre visitée, il y avait deux soldats armés postés ou montant la garde. Au pied d'un escalier se dressait un buste d'Yvan le Terrible; des fleurs formaient la base du buste. Kid Nitrof comprit que les Russes affectionnaient les dirigeants qui sont forts. À Leningrad, sous la statue de Pierre Legrand, se trouvaient plusieurs couronnes de fleurs.

On pouvait apercevoir des armures des temps anciens et aussi des armes de toutes les époques. Il y avait plusieurs étages et plusieurs chambres. Évidemment, le Kremlin comprenait d'autres pièces que l'on ne pouvait visiter. Il y eut le dîner près du théâtre Bolshoi. Après le dîner, une longue visite de Moscou en autocar. On se rendit à l'Université Lomonosov sur les Monts Lénine. Il ne faut pas croire qu'il s'agissait d'une montagne mais d'une colline s'élevant dans Moscou et qui pouvait donner une vue d'ensemble de cette capitale. On pouvait voir de cette université un bâtiment jumeau de l'université, l'Hôtel Ukraine, presque une réplique, comme l'Université de Moscou, un véritable gâteau de mariage.

Les voyageurs pénétrèrent dans l'université. Les portes étaient hautes et massives. Les plafonds étaient hauts. Le hall était grand. Une porte latérale menait aux chambres des étudiants. Plus loin dans le grand hall, s'ouvrait une immense salle au plafond haut, dominée par des gradins pour permettre aux étudiants d'y suivre des cours. Le bureau du professeur se dressait devant ces gradins, épaulé par derrière d'un grand et large tableau noir. Un autre tableau semblable pouvait être tiré du haut pour masquer celui-ci. Pour les cours, l'utilisation de deux tableaux pouvait être de règle.

Les voyageurs voulurent visiter les chambres des étudiants. Une femme de taille forte, munie d'un trousseau de clés, se mit à rouspéter. Elle se demandait pourquoi l'on voulait visiter les chambres des étudiants. La guide Julia insista. L'autre femme s'inclina devant cette demande insistante. Il y avait un large corridor. À droite, de grandes fenêtres qui donnaient une vue superbe de la ville de Moscou. À gauche, des chambres. Elle déverrouilla une porte. À l'intérieur, deux étudiants se taillaient la barbe. Ils étaient bien logés. Un mur séparait leur lit, leur lavabo, leur bibliothèque, leur table de travail. Seule la porte était commune. Les étudiants étaient surpris et émerveillés de voir le groupe investir leur chambre. La visite dura le temps d'entrer et de sortir.

La dame au trousseau de clés dit : « C'est partout pareil, les chambres d'étudiants. » Une des guides avait secrètement avoué à un voyageur que plusieurs étudiantes devaient échanger des faveurs avec des professeurs. Le soir, au lieu de souper au magnifique Hôtel Tourist, les voyageurs se réunissaient à la salle à dîner de l'Hôtel Métropol jouxtant le théâtre Bolshoi.

Certains voyageurs avaient échangé des dollars contre des roubles dans les rues de Moscou. Évidemment, le taux de change dans la rue était plus avantageux qu'à la banque. Les voyageurs, lorsqu'ils payaient la note, trouvaient celle-ci peu élevée. Le bœuf Strogonoff était souvent servi. La soupe, assez consistante, du gâteau, pas de fruit pour dessert.

Chaque magasin, quels que soient les biens qu'il vendait, était numéroté. Souvent les restaurants étaient annoncés avec des néons verts. Par exemple, pour parler d'oranges, de temps en temps il s'en vendait mais en faible quantité. C'était annoncé dans *La Pravda* qui annonçait les numéros des magasins où se vendaient ces oranges. D'où des files d'acheteurs pour se procurer des biens rares. La guide Julia avait fait part à Kid Nitrof du peu de variété vestimentaire. Elle fit cette remarque à sa mère qui rétorqua que durant le règne de Staline, il n'y avait que deux modèles de robes. Les Russes étaient propres dans leur habillement. La diversité était peu

éloquente. Les habits d'homme péchaient par leur mauvaise coupe. Comme c'était l'hiver, les Russes portaient tous, enfants comme adultes, des manteaux de fourrure bien ceinturés et un casque de fourrure.

Les militaires que l'on pouvait voir ici et là tranchaient par leur uniforme, un manteau de fourrure bleu gris ceinturé autour du corps et ceinturé de l'épaule à la taille. Le casque en fourrure de même couleur portait une étoile rouge presque reluisante. Peu importait le temps, le drapeau soviétique flottait toujours sur le Kremlin; s'il n'y avait pas de vent, un ventilateur non perceptible soufflait sur le drapeau.

Les voyageurs furent conduits comme l'affirmait bien la guide Julia de l'agence Spoutnik, l'agence des bébés, à un musée dont l'extérieur était entièrement rouge. Dans le musée, deux types de peinture : des icônes en surabondance et des peintures comme il en existait dans tous les musées. Ces dernières étaient qualifiées de bourgeoises maintes fois par une guide âgée du musée. Non loin de l'Hôtel Tourist, se trouvait un terrain d'exposition où l'on pouvait voir différents modèles d'avions et de missiles soviétiques.

Kid avait demandé à la guide Julia la signification de l'étoile rouge. Elle ne pouvait pas répondre. Kid s'était déjà fait dire que l'étoile représentait les cinq continents : l'Amérique, l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. La couleur rouge désignait le sang que le prolétariat du monde aurait à verser pour réussir la révolution prolétarienne.

Les déplacements entre sites touristiques se faisaient en métro. Le métro de Moscou était un véritable chef-d'œuvre. Partout du marbre, des statues et des peintures à caractère révolutionnaire. Tout était propre. Entrer dans un wagon de métro était un exercice recourant à la force. Les Russes utilisaient leurs coudes et leurs bras pour pénétrer presque de force dans le métro. À ce sujet, la situation était autrement à Leningrad. Dans tout édifice public, il fallait déposer ses vêtements et bottes. Les préposés remettaient une pièce de métal portant un numéro, le tout sans

frais. Chaque citoyen avait le droit de déposer des vêtements sans contrepartie monétaire. Il n'était pas rare que les préposés au vestiaire prononcent le mot « Kent » en imitant avec leurs doigts le fait de fumer une cigarette. Bien entendu, ils voulaient dire la cigarette américaine.

Ce qui étonnait Kid Nitrof était la couleur des immeubles à appartements. Ils étaient de couleur jaune, un peu assombrie par l'usure du temps. Les briques semblaient souvent mal assorties. On avait l'impression que la construction était le fait d'amateurs en construction de bâtiments. Il y avait bien des citoyens de différentes catégories malgré le déni du régime au pouvoir à ce sujet.

Un soir, les voyageurs se rendirent au théâtre Bolshoi situé non loin de la Place Rouge. On y présentait un spectacle de ballet. Aussitôt assis, quelques-uns des membres du groupe durent se déplacer, car ils avaient pris la place réservée à quelque apparatchik ou membre de la nomenklatura. Ces sièges n'étaient ni plus ni moins que des places de choix.

Il y eut bien des temps libres entre les visites guidées. Les membres du groupe pouvaient visiter ce qu'il leur plaisait de visiter. Kid Nitrof profita de ces temps libres pour visiter à fond la Place Rouge. Il se rendit à la cathédrale Basile-le-bienheureux. Il y faisait froid. Un peu à droite du mausolée de Lénine, il y avait une entrée que l'on empruntait pour aller visiter les trois cathédrales situées côte à côte dans l'enceinte du Kremlin. Aussitôt entré dans l'enceinte, Kid Nitrof aperçut une immense cloche coulée avec le fer des canons des troupes de Napoléon Bonaparte. La base de cette cloche était brisée. Peut-être, malgré son immensité et sa lourdeur, avait-on essayé de la hisser.

À part un policier lourdaud habillé en noir et blanc, Kid était seul dans cette enceinte. Il voulut se rendre voir une statue de Lénine. Il entendit le son d'un sifflet. Il pointa les yeux plus loin et vit le policier en question. Kid se pointa du doigt. Le policier hocha la tête pour signifier oui. Le policier, du même souffle, avec sa main, l'exhorta à

suivre le trottoir à peine perceptible à cause de la couche de neige qui couvrait autant la cour que le trottoir qui l'entourait. Kid obéit à l'exhortation du policier et regarda ladite statue de Lénine.

Lorsque les cloches du Kremlin sonnèrent, il quitta cette enceinte pour traverser la Place Rouge et visita le magasin Gum, disons un magasin à rayons comprenant plusieurs étages. Aux étages supérieurs, pour se rendre d'un côté à un autre, il y avait comme des ponceaux. On ne peut dire que ce que l'on y vendait était du haut de gamme. Ce qui frappa Kid, c'était la paille sur le plancher près de l'entrée.

Il fallait bien retourner à l'Hôtel Tourist. Kid s'adressa à un policier qui, bon gré mal gré, lui indiqua le numéro d'un trolleybus. À Moscou, mises à part quelques voitures, les transports en commun, à l'exception du métro, consistaient en des trolleybus, des tramways modernes de couleur rouge.

Approcher un citoyen pour demander un renseignement n'était pas chose aisée. On sentait une barrière psychologique qui ressemblait à un recours à une voie d'évitement, une façon de s'esquiver, de s'enlever soi-même. Il fut une fois où cela ne sembla point être le cas. Un midi, dans un restaurant, la serveuse qui s'occupait du groupe parlait l'anglais avec l'accent américain. Comme dans presque tous les restaurants, comme serviette de table, il n'y avait que le quart d'une serviette de table utilisée au Canada. La serveuse répondait au groupe que ses parents étaient Américains. Elle avait un visage asiatique; on aurait dit une Japonaise. Elle avait grandi à Moscou.

Le jour même, après le souper au magnifique Hôtel Tourist, c'était le départ en train pour Leningrad. À la gare de Lituanie, les membres du groupe prenaient le train pour Leningrad. Il n'y avait aucun wagon pour places assises. Tous les wagons contenaient des couchettes, quatre par compartiment. Ces lits avaient un drap, un oreiller et une couverture noire. C'était de loin mieux que leur pendant dans les pays de l'Ouest. La raison pour cela semblait évidente. Chaque citoyen avait droit à un lit,

contrairement à ce qui se faisait dans l'Ouest de l'Europe où, selon ses moyens, on avait le choix entre un compartiment avec banc ou un compartiment avec six couchettes, aucun drap ni aucune couverture. Le trajet devait durer huit heures.

Dans chaque compartiment, une dame servait des sandwiches et du jus de pommes et de la vodka. Plusieurs voyageurs qui voulaient boire de la vodka devaient la mélanger avec le jus de pommes. Malheureusement, il n'y avait pas de jus d'oranges. Aucun voyageur n'en avait vu en Union soviétique. En passant, le plein emploi existait dans ce pays; une dame en charge de chaque wagon, une dame en charge des clefs sur chaque étage d'un hôtel au lieu que cette tâche soit dévolue aux personnes présentes au rez-de-chaussée. Bien que l'on puisse qualifier cette façon d'agir de multiplication d'emplois peu rentable, ce qui comptait pour l'Union soviétique, animée par une philosophie de travail, c'était que chaque citoyen puisse se considérer utile à l'État.

À l'arrivée à la gare de Finlande, il était 9 h du matin et il faisait nuit. Le groupe monta à bord d'un autocar qui dégageait une véritable odeur de pétrole soviétique. Le point de départ marqua la première visite de la superbe ville de Leningrad. Ce fut la visite au jour levant de la grande statue de Pierre Le Grand. Puis, à l'hôtel plus confortable que celui de Moscou, le groupe de voyageurs eut droit à un déjeuner et à un dîner meilleurs que ce qu'on pouvait manger dans des restaurants de Moscou. L'après-midi fut consacré à un tour de la ville entrelacée de ponts. On disait de Leningrad qu'elle était la Venise du Nord. À quelques reprises, certains des voyageurs et les guides se mirent à chanter « We shall overcome ». On passa devant le musée de l'athéisme et de la religion. Sans se tromper, il se situait sur la Perspective Nevski (avenue).

Un soir, avec des voyageurs américains (étudiants en médecine à l'Université de Louvain), Kid Nitrof se dirigea vers la Perspective Nevski où il y avait un bar assez moderne. Le nom du bar : Alexandre Zadko.

Les Américains, Kid et le préposé Alexandre avec sa jolie femme étaient les seuls occupants de ce club. Les Américains avaient apporté plusieurs 45 tours en vinyle des chansons des Beatles. Toute la soirée on but des boissons russes et on écouta des airs des Beatles. Chacun put danser avec la femme d'Alexandre. À la fin de la soirée, les Américains vendirent leurs disques au propriétaire. Évidemment, il s'agissait de marché noir. Plus, tard dans la nuit, le groupe retourna en taxi à l'hôtel avant que les ponts ne lèvent. Au retour à l'hôtel, une dame ouvrit la porte et, à l'étage des chambres du groupe, une dame couchée se leva pour donner les clefs des chambres aux Américains. Ceux qui partageaient la chambre de Kid y étaient déjà. Mais, pour ne pas les déranger, la préposée lui ouvrit la porte.

Grosse journée le lendemain, c'était la visite de l'Ermitage, immense palais de couleur verte et ivoire, le palais d'hiver, celui qui fut pris d'assaut lors de la révolution bolchévique. À l'entrée, il y a dépôt des manteaux et bottes; puis, il y a prêt de grosses pantoufles que l'on met sous les souliers. La seule façon de visiter ce palais, c'était de glisser les pieds comme on le ferait en ski de fonds. À chaque pièce, à l'entrée, une vieille dame faisait un tant soit peu le guet. Toutes les pièces où l'on pénétrait étaient décorées de magnifiques œuvres de peinture connues de diverse origine. Il y avait aussi de la céramique, de la porcelaine de toutes les époques et de partout.

Une autre visite attendait le groupe. Le soir, les voyageurs firent la connaissance de vieux bolchéviques qui livrèrent un cours succinct sur leur passé et sur les vertus du socialisme. Évidemment, le tout fut interprété par une guide. En passant, les trois guides étudiaient en langue étrangère à l'université. Un des membres du groupe des vieux bolchéviques montra à Kid, collée au mur, une photographie sur laquelle il était à côté de Lénine. Le lendemain, c'est au tour du palais de Pouchkine tranchant par sa couleur bleue. Ce château était situé dans la banlieue de Leningrad. Kid avait demandé à la guide Julia pourquoi le docteur Jivago était proscrit en Union soviétique. Elle lui répondit que c'était parce que Boris Pasternak méprisait la classe paysanne.

La veille du Jour de l'An, une fête fut organisée à l'hôtel. Y participèrent les voyageurs du groupe, des touristes polonais et de jeunes touristes finlandais. Ce fut une véritable kermesse. Les voyageurs du groupe n'étaient pas perturbateurs, sauf les étudiants américains en médecine. Il y avait des touristes finlandais, des jeunes garçons et filles tous blonds, prosternés comme si à l'église. Ils se démarquaient par leur attitude impassible. Il y avait un « juke box » contenant plusieurs disques 45 tours inconnus, sauf quant à deux disques, l'un de Paul Anka, l'autre de Neil Sedaka.

Le début de la fête fut tranquille. Un plat n'attendait pas l'autre. Il y avait deux longues tables reliées chacune au mur, l'une en face de l'autre. Du vin, il y en avait à profusion, des vins soviétiques. À un moment donné, deux voyageurs polonais entrèrent dans la cuisine. Ils éteignirent les lumières. Puis, ils les allumèrent en tirant à l'extérieur la cuisinière qui résistait au maximum. Contre son gré, elle apparut dans la salle à dîner un peu en retrait de la cuisine. Elle était petite mais grasse comme une bonbonne. Elle retrouva sa cuisine. Les voyageurs eurent droit à une reprise.

Puis, le plat de résistance arriva. On y trouvait des petits pois. Les voyageurs polonais déjà bien avinés, chaudasses, se mirent à catapulter des pois avec leur petite cuillère en direction des étudiants américains mentionnés ci-dessus. Ces derniers répliquèrent. Kid Nitrof voulut se joindre à ce combat un peu ludique. Mais la guide Julia, assise à côté de lui, tira sur la manche droite de son veston pour qu'il se rasseye. Kid obéit à l'injonction de Julia. Il se rassit.

En face de lui, se trouvait un jeune Russe qui levait son verre de vin devant Kid afin qu'il boive avec lui. À un moment donné, un véritable cirque débuta du côté de la table occupée par les touristes polonais. D'un bout de la table à l'autre, on balançait une femme de taille moyenne. En même temps, tous et chacun versaient du vin dans son soutien-gorge. Cela rappela à Kid son jour d'anniversaire à Louvain où des étudiants canadiens lui avaient donné la « bascule » pour marquer son anniversaire. Plus près, cinq étudiants africains riant aux éclats prirent l'un d'eux et essayèrent de lui donner la bascule comme si suivant un mode d'emploi. Chaque mouvement était

ponctué d'un arrêt, ce qui leur permettait de copier les mouvements des étudiants canadiens. Puis, place à la danse. Kid exécuta quelques pas avec la guide Julia.

Kid se rendit dans une petite salle attenante à la salle où se déroulait la fête. Les étudiants américains de religion juive demandèrent à la guide Natasha pourquoi l'Union soviétique ne laissait pas partir les Soviétiques juifs.

Puis, la discussion dégénéra sur la question de l'invasion de la Tchécoslovaquie et la question du mur de Berlin fut soulevée. La guide Natasha prétendait que ce mur visait à empêcher les néonazis de mobiliser l'Europe de l'Est contre l'Union soviétique. Elle s'époumona et alla chercher un aide de camp en la personne d'Igor, non pas un Igor recroquevillé comme dans les films de Frankenstein, mais un bel Igor qui intervint dans la discussion mais très peu.

La visite de Leningrad en fut une de découverte d'une autre Russie. Beaucoup de blonds. La population se composait de gens sveltes, bien habillés, mieux que ceux de Moscou. Ils étaient plus européenisés et pas rustres comme à Moscou.

Pendant tout le séjour à Leningrad, les touristes des groupes visitèrent l'Amirauté, la forteresse Pierre et Paul, là où pendant le régime tsariste des opposants furent incarcérés. Une magnifique cathédrale, Saint-Isaac, celle où du dôme pend un câble à l'extrémité duquel se trouve une grosse boule qui balance comme le pendule d'une horloge. Ce mouvement de balance était causé par la rotation de la terre. Le groupe se rendit au dôme de la cathédrale.

Kid se mit à photographier un pont parmi les nombreux ponts qui enjambaient la ville. Sur le coup, apparut une femme gardienne des lieux, vociférant en russe. Elle mit la main sur son appareil photo comme pour le lui arracher avec force. Kid résista. Julia, la guide, intervint et, de son côté, empoigna l'appareil photo et un va et vient de l'appareil se déroula. Les deux femmes se parlèrent presque de manière hargneuse. Puis, la gardienne des lieux lâcha prise. Kid reprit son appareil photo, un peu ébranlé à

l'idée qu'il aurait pu le perdre. Julia l'informa qu'il était interdit de photographier un pont parce qu'il s'agissait d'un objectif militaire.

La visite terminée, le groupe retourna à l'hôtel en prenant le magnifique métro de Leningrad, presque aussi beau que celui de Moscou : des stations en marbre, ornées de peintures à saveur réalisme socialiste, des bustes. Personne ne pouvait avoir accès à la rampe d'embarquement du métro. Il y avait des portes qui empêchaient quiconque de s'engager sur la rampe. Lorsque le métro arrivait, l'ouverture des portes du métro coïncidait avec celle des portes de la rampe et les deux systèmes de portes s'ouvraient ensemble. Voilà une façon bien pensée de prévenir les suicides. La longueur des jours et des nuits serait une cause de suicide. En hiver, il fait encore nuit à neuf heures le matin et de nouveau à quatre heures l'après-midi. En été, c'est le contraire. Lire à l'extérieur est possible très tard dans la soirée.

Après, le groupe se fit projeter, dans une salle de l'hôtel, un documentaire relatant la longue et cruelle prise d'assaut de Leningrad par les armées allemandes durant la deuxième grande guerre mondiale.

Le soir, le groupe se rendit dans une école primaire. Il y fut reçu par une classe de jeunes garçons et filles habillés d'une chemise bleue et portant un foulard rouge autour du cou. Il s'agissait de Komsomols, les jeunesses communistes de l'Union soviétique. Qui en faisait partie se frayait un meilleur chemin pour l'avenir.

Il y eut une journée libre donc sans visite organisée. Kid alla dans la salle de séjour où il y avait un téléviseur offrant un spectacle de variétés soviétiques. Il parcourut les différents magazines qui couvraient une table. Les magazines venant de l'Ouest se démarquaient des autres par l'absence de nombreuses pages : la censure, pour ainsi dire. Kid fit une promenade à pied en direction d'un hôtel de luxe, l'Hôtel Astoria. On pouvait apercevoir au loin la forteresse Pierre et Paul, l'Amirauté. Il s'aperçut que deux militaires assis dans une jeep de marque soviétique observaient ses moindres mouvements.

Le lendemain, après le souper, ce fut le départ en train à la gare de Finlande. Le jour suivant, arrivée à Moscou, petit déjeuner et départ pour l'aéroport international de Moscou. Avant que le groupe ne monte dans la Caravelle qui devait le mener à l'aéroport Zaventern de Bruxelles, un fonctionnaire vêtu d'un manteau et d'un casque de fourrure bleus vérifia l'intérieur de l'avion. Puis, ce fut au tour des membres du groupe de prendre place à bord de l'avion.

En quittant l'aéroport de Moscou, Kid Nitrof eut la sensation de respirer comme il le voulait. Finie la grisaille, passé le côté taciturne de ce pays et de son régime. Il y avait donc ce genre de bien-être que l'on peut ressentir en quittant les murs d'une prison. Le monde des pions de surveillance qui briment la liberté des citoyens s'éloignait de plus en plus. Penser à une salle de cinéma, à une église où les occupants ne peuvent communiquer qu'en soufflant à voix basse quelques mots; la rue, en Union soviétique, c'était cela.

Ce voyage fut un prélude à d'autres voyages dans les pays de l'Est. Pourquoi un tel intérêt? Kid Nitrof voulait enquêter, sur le terrain, sur les attitudes et façons de vivre dans des satellites de l'Union soviétique. Comment pouvait-on enlever à ses citoyens toute liberté de mouvement? Le premier pays de l'Est européen qu'il voulait visiter était la Tchécoslovaquie, le seul pays qui, par un jeu de circonstances, permit au parti communiste de se hisser au pouvoir qu'il partageait d'ailleurs lors même que l'armée soviétique n'occupait pas ce pays en 1948.

Un bref aperçu de la situation politique en Tchécoslovaquie en 1948 mérite une attention particulière. Un deuxième volet oblige à examiner, dans ses applications, la notion de frontière moderne, « Die Moderne Grenze », expression souvent utilisée pour décrire la frontière est-allemande.

Pourquoi cet intérêt pour la Tchécoslovaquie? Ce pays avait connu le printemps de Prague dont l'auteur était Alexandre Dubcek, appuyé entre autres par Otto Sik, un

économiste. L'on visait un socialisme à visage humain. Ce fut une expérience de courte durée car les troupes du Pacte de Varsovie, sous le parrainage de l'Union soviétique, occupèrent la Tchécoslovaquie et l'expérience de la démocratie s'écourta d'autant. Retour au régime d'antan, totalitaire. C'est au printemps 1969 que Kid Nitrof mit les pieds en Tchécoslovaquie lors des trois semaines de vacances du printemps : un voyage qui suivra une petite analyse des sujets mentionnés ci-dessus. Celle-ci est importante car elle agit comme le pivot de tout l'historique de la garde des frontières dans les pays dits communistes jusqu'à la chute du mur de Berlin.

À l'époque de l'Union soviétique, la garde frontalière militarisée était une partie intégrante de la Cheka/OGPU et, après, de la NKVD/MGB. Donc, en premier, les troupes frontalières de la NKVD.

Ces troupes avaient pour objectifs principaux, entre autres, de faire échec aux passages illégaux de la frontière soviétique, à l'infiltration ou au passage de la littérature subversive.



NKVD border guards watching the frontier Soviet border 1941,^{4, 5}

Dans le premier programme du mouvement bolchévique en Russie, il y avait un article qui visait l'abolition de tous les passeports. Deux mois après la prise du pouvoir par le parti bolchévique, le nouveau régime instaura un régime de contrôle de passeports et interdit l'exil de tout individu opposé au régime et voulant le renverser. La raison première était que l'émigration concernait ceux qui s'opposaient au régime socialiste et que cette émigration pourrait servir à gonfler les armées qui s'opposaient au régime. Le traité de Brest-Litovsk de 1918 obligea la Russie soviétique à laisser partir les citoyens non russes comme les Allemands ou ceux qui revendiquaient la citoyenneté allemande.⁶

Toutefois, le régime soviétique tenta de réduire cette émigration en la permettant seulement pendant un mois. En 1929, tout voyage à l'étranger nécessitait l'approbation de la NKVD avec le consentement additionnel du département spécial de la Cheka, née en 1920. En 1922, dans le traité de la création de l'U.R.S.S., autant l'Ukraine que la Russie édictèrent des lois concernant le voyage, qui mettaient fin à tout départ éventuel, faisant l'émigration légale nettement impossible. Toutefois, l'Union soviétique

⁴ http://en.wikipedia.org/wiki/Russian_border_guard#Soviet_period
http://en.wikipedia.org/wiki/Soviet_Border_Troops
 Soviet Border Troops-eNotes.com Reference

⁵ <http://www.google.ca/search?q=soviet+border+troops>

⁶ <http://www.enotes.com/topic/Eastern-Bloc-Emigration-And-defection>
 Eastern Bloc emigration and defection-eNotes.com Reference
http://en.wikipedia.org/wiki/Eastern_Bloc_emigration_and_defection

ne pouvait exercer de contrôle sur ses frontières jusqu'à ce qu'un système de gardes frontaliers soit mis en place par la création du GPU, à tel point qu'en 1928, même l'émigration illégale était impossible.

En 1929, il y eut plus de contrôles coercitifs de créés; il était prévu que tout bureaucrate soviétique qui occupait un quelconque poste dans son pays et qui devenait un transfuge dans le camp des ennemis de la classe ouvrière et de la paysannerie et qui refusait de revenir en Union soviétique serait exécuté dans les vingt-quatre heures de son arrestation s'il y retournait. En 1932, Staline imposa la passeporisation interne. Il fallait un passeport pour se déplacer à l'intérieur de l'Union soviétique.

Il y avait déjà les permis de la propiska (lieu de résidence), des restrictions de la liberté de mouvement interne (101 premiers kilomètres). Combinées au passeport interne créé par Staline, ces règles limitaient la mobilité même à l'intérieur de petites localités. Lorsque la constitution de l'Union soviétique fut promulguée en 1936, il n'y avait à toute fin pratique aucune émigration légale, excepté pour quelques réunifications de famille et quelques expulsions forcées. Un petit nombre de gens franchirent, de manière furtive, la frontière soviétique vers la Roumanie. Ceux qui désiraient émigrer étaient considérés comme des déserteurs ou des traîtres. On considérait que vouloir émigrer n'était pas naturel et équivalait à être enterré vivant. En 1933, pour empêcher les paysans ukrainiens de fuir, on envoya des troupes militaires dans les zones frontalières adjacentes à la Pologne et à la Roumanie.⁷

En 1932, plusieurs milliers de paysans ukrainiens traversèrent la rivière Dniester vers la Roumanie et y cherchèrent refuge. Toutefois, plusieurs furent tués par les gardes frontaliers de l'Union soviétique en traversant la rivière.⁸

⁷ <http://action-ukraine-report.blogspot.com/2009/11/aur943-nov-28-ukraine-3000-candles>
http://hssu.kmu.gov.ua/sbu/control/en/publish/article?art_id=89112&cat_id=89111
<http://www.telusplanet.net/public/mozuz/holodomor/holodomor20091128AUR943.html>

⁸ <http://en.wikipedia.org/wiki/Holodomor>

Ce qui suit provient d'un journal, « *Svoboda* », et plus tard nommé « *The Ukrainian Weekly* ». Le 1^{er} mars 1932, l'organe *Svoboda* rapportait que des paysans ukrainiens avaient tenté de fuir en Roumanie à partir de l'Ukraine. L'en-tête se lisait ainsi : « Les bolchéviques ont encore une fois tiré sur des paysans ukrainiens tentant de traverser la Dniester. » La police secrète tua 200 hommes, femmes et enfants qui fuyaient l'Ukraine et la tyrannie du gouvernement soviétique.

Les faits racontés en provenance de Bucarest expliquèrent qu'au moment où les paysans atteignirent le milieu de la rivière gelée, la police secrète se mit à tirer. Lors de la cessation des coups de feu, des corps restèrent abandonnés sur la glace. Des représentants du parlement roumain tentèrent d'obtenir des informations sur la mort, plus tôt, de vingt paysans ukrainiens qui tentèrent de parvenir de l'autre côté de la Dniester, cherchant à se réfugier à partir de l'Union Soviétique. Les représentants demandèrent au gouvernement de cesser de tirer sur les paysans qui tentaient de fuir l'état de famine en Ukraine et le régime communiste.

Quatre jours plus tard, le 5 mars, l'organe *Svoboda* relata encore des événements concernant des paysans ukrainiens tués en traversant la rivière Dniester. Un plus grand nombre de personnes qu'à l'origine furent tuées. On créa une commission en Roumanie. Sa mission : prendre soin des corps des personnes décédées et abandonnées sur la rivière glacée. Selon des nouvelles en provenance de Bucarest, parmi les membres de la commission se trouvait un soldat de l'armée soviétique. Quand il lui fut demandé pourquoi le gouvernement soviétique adoptait des mesures aussi brutales envers les paysans fuyards, il répliqua que cela était du seul ressort de la Russie. Tout citoyen russe savait qu'en émigrant sans permission spéciale ou en fuyant la Russie, il encourait la peine de mort.

Vers le milieu du mois de mars, à savoir le 14 mars, le journal *Svoboda* reçut des renseignements en provenance de Moscou à propos de l'ensemencement du printemps en Union soviétique. Selon cette information, la presse soviétique fit connaître que la

paysannerie accusait un retard dans l'ensemencement. L'Ukraine était à 40 % en retard pour l'accomplissement du travail planifié pour l'ensemencement printanier.

Des informations en provenance de Roumanie furent imprimées dans le journal *Svoboda* le 21 mars 1932. On y lisait que trente-deux paysans avaient tenté de fuir vers la Roumanie. Vu l'arrivée du printemps, la glace céda et 14 personnes se noyèrent, 18 ayant pu atteindre la Roumanie.

Le 23 mars, il fut rapporté que les forces de sécurité continuaient de tirer sur les paysans et commettaient des atrocités dans les villages ponctuant la frontière soviétique. Au nombre de ces incidents, on compte la mise à mort de paysans qui empêchaient les forces de sécurité de détruire les églises.

On apprit aussi que, malgré le fait que les fuyards étaient tués, la vague de paysans tentant de fuir ne cessa pas. De Bucarest parvint la nouvelle que plusieurs paysans tentèrent de fuir accompagnés de leur famille. Un groupe de paysans rassemblèrent leurs wagons tirés par des chevaux, les remplirent de tonneaux et approchèrent la rivière Dniester sous prétexte de remplir les tonneaux d'eau. Aussitôt que les wagons atteignirent le milieu de la rivière, les paysans accélérèrent pour atteindre au plus vite la frontière roumaine. Les forces de sécurité soviétiques se mirent à tirer. Un seul wagon réussit à atteindre la rive du côté roumain.

Un journal roumain révéla que les membres des familles paysannes s'étaient cachés à l'intérieur des tonneaux. On révéla aussi que plusieurs membres des forces de sécurité qui avaient refusé de tirer sur les paysans furent fusillés sur l'ordre des autorités soviétiques.

Le 24 mars 1932, on informa que des Ukrainiens qui tentèrent de fuir en Roumanie furent tués. La presse soviétique nia que les forces de sécurité soviétiques aient tué toutes les femmes essayant d'atteindre la Roumanie. La presse soviétique

ajouta que les rapports sur la mise à mort de ces femmes étaient une pure fabrication conçue par les ennemis de l'Union Soviétique.

Le 29 mars 1932, le journal *Svoboda* se prononça sur le coût de la nourriture en Russie. Il y était écrit qu'un œuf, disponible seulement dans des restaurants, coûtait près de 0,40 \$ US. En général, les citoyens de Moscou n'avaient pas vu un seul œuf depuis le début de janvier, et même si les œufs pouvaient parvenir à Moscou, il y avait un doute que la population pouvait s'en procurer.

Le 30 mars, le même journal rapporta qu'un reporter du *New York Times* avait voyagé dans la région frontalière de la Bessarabie baignée par la rivière Dniester. Ce reporter visita plusieurs hôpitaux où étaient soignés des paysans ukrainiens blessés par les tirs des forces de sécurité de la Russie.

De plus, ce reporter rendit visite à quelques-uns des survivants qui réussirent à fuir le paradis soviétique. Il avoua que tous relataient la même chose en ce qu'ils fuyaient à cause de la famine qui sévissait après que les bolchéviques eurent ruiné toutes les fermes des paysans en imposant à ceux-ci la collectivisation des terres. Ceux qui refusaient la collectivisation étaient arrêtés et envoyés en Sibérie. La plupart des faits relevés étaient identiques. Chaque réfugié était au courant du danger auquel il faisait face s'il fuyait, mais avait préféré se faire tirer une balle bolchévique plutôt que de vivre affamé, de geler et de craindre qu'un jour la police secrète envoie les réfugiés en Sibérie. Le reporter américain eut une conversation avec Mykola Bukovan qui avait décidé de fuir avec sa famille. Il traversa la rivière glacée dans un wagon rempli de tonneaux. Dans les tonneaux se cachaient sa femme et ses deux fils âgés respectivement de 7 et 13 ans. Les forces de sécurité soviétiques commencèrent à tirer. Mykola réussit à sauter de son wagon et à atteindre la Roumanie, ayant été visé de ce côté. Alors qu'il parvenait à la frontière roumaine, il entendit les cris et gémissements de sa femme et de son fils de 7 ans qui étaient blessés dans les tonneaux. Les troupes de sécurité commencèrent à laisser les corps des fuyards tués en guise d'avertissement aux Ukrainiens qui désiraient essayer de fuir.

Un groupe de réfugiés qui avaient réussi à atteindre la Roumanie saisirent la Société des Nations pour que l'on mette fin à ces atrocités. Les réfugiés fournirent des échantillons du pain que mangeaient les Ukrainiens pour vivre : ce pain était composé de maïs, d'un mélange de paille et de seigle. Dans certains cas, ce seigle pouvait causer de la gangrène.⁹

La frontière soviétique est divisée en districts frontaliers qui comportent des troupes frontalières vouées à la protection de la frontière. Le territoire adjacent à la frontière se nomme bande frontalière. La grandeur de cette bande varie en fonction de l'importance de la section de frontière, du pays avoisinant, des particularités géographiques et topographiques, de la densité de la population. La bande frontalière se divise en zones de restriction à l'intérieur desquelles diverses restrictions sont imposées à la population locale et aux visiteurs.

Le long des frontières longeant les pays de l'Ouest, les passeports que la population doit avoir permettent à celle-ci de se déplacer d'une zone à l'autre. Ceux qui vivent à l'extérieur de ces zones ne peuvent y avoir accès. Dans des zones de moindre restriction, les résidentes comme les non-résidents peuvent, sur permission, avoir accès à la frontière. À certaines frontières, des couvre-feux sont régulièrement imposés.

Des représentants officiels doivent se munir préalablement de permis spéciaux pour accéder aux zones frontalières. L'autorisation d'accès ne se fait pas sans une enquête serrée sur les personnes qui veulent y avoir accès. La visite de la zone frontalière se fait dans des conditions auxquelles il est impossible de déroger.

Les gardes frontaliers et les milices locales ont la charge de faire respecter toutes les conditions rattachées au fait de passer dans les zones de restriction ou d'y habiter tant en milieu urbain qu'à la campagne. La sévérité des conditions varie en

⁹ <http://www.ukrweekly.com/old/archive/1983/098323.shtml>

fonction de divers facteurs. Par exemple, la connaissance préalable d'un passage illégal possible de la frontière ou d'autres violations de la frontière, d'un incident frontalier possible, sont des facteurs qui commandent des restrictions sévères. En somme, la frontière soviétique ressemble à un escalier dont chaque marche correspond à une zone de plus en plus surveillée par des mécanismes de contrôle très rigoureux. Les forces de sécurité doivent exercer des fonctions de patrouille et de surveillance de tout acte clandestin. Dans les zones de restrictions, les forces de sécurité doivent installer des barrières munies d'avertisseurs lumineux ou sonores et mettre en place toute installation de protection que le passeur illégal ne pourrait percevoir ou entendre, ces avertisseurs n'étant perçus et entendus que dans les postes frontaliers.

Les forces de sécurité doivent recruter des agents parmi la population frontalière. De même doivent-ils agir sur le territoire des états voisins. Ils doivent recruter des agents des deux côtés de la frontière parmi les passeurs illégaux et les contrebandiers.

Partout le long de la frontière soviétique, dans les districts frontaliers, il y a des détachements frontaliers qui ont pour but d'exercer le contrôle sur les états-majors de commandement frontaliers qui se divisaient, eux, en postes frontaliers.

Jusqu'en 1941, la frontière soviétique se divisait en quatorze districts frontaliers qui comprenaient plus de soixante-dix détachements frontaliers. En 1956, il y avait dix-sept districts frontaliers qui comprenaient cent dix détachements frontaliers. L'une des principales tâches des forces de sécurité est de prévenir les passages illégaux de la frontière.

Les moyens à leur disposition sont : **1.** Le long de la frontière, une, deux ou trois pistes de 20 à 25 mètres, appelées pistes de détection de traces. Ces pistes sont minutieusement labourées de sorte que les empreintes de pieds de toute personne tentant de franchir la frontière seront facilement détectées. À côté de chaque piste se trouve un petit espace que les forces de sécurité doivent utiliser, ne pouvant marcher sur les pistes labourées. **2.** Dans les endroits qui se prêtent bien aux passages illégaux

de la frontière et où la surveillance s'avère difficile, les patrouilles ne pouvant y avoir accès facilement, il peut s'aligner plusieurs rangées de fil barbelé ou y avoir des treillis métalliques qui sont camouflés sous la surface de la zone. Ceux-ci sont appelés obstacles à peine visibles. Il peut se trouver des embûches, des pièges. Souvent, les obstacles sont reliés à un système d'alarme. L'alarme peut être émise ou diffusée de façon sonore ou lumineuse. Cela peut ne pas être connu du passeur illégal. Mais la communication se fait directement aux postes frontaliers. Au moindre contact de ces obstacles, un signal lumineux ou sonore parvient aux états-majors des unités de gardes frontaliers. Dans des endroits difficilement accessibles, comme dans des régions montagneuses, au contact de certains obstacles il peut s'ensuivre une décharge de mitrailleuse dans une direction fixée au préalable. De plus, certaines zones peuvent receler de petites mines anti-personnelles.

À certains endroits, on peut installer des projecteurs. Le long de la frontière se trouve une zone interdite. À certains endroits, elle a la largeur de quelques mètres. À d'autres, elle peut avoir plusieurs centaines de mètres de largeur. Sauf les gardes frontaliers, nul ne peut y avoir accès. D'ailleurs, il s'y trouve des écriteaux du genre « Halte, Zone interdite, Passage interdit, Mort ».

Tous les obstacles et systèmes d'alarme (appelés défenses d'ingénieur) se trouvent dans la zone interdite. Il s'y trouve des postes de gardes frontaliers. Le long de la frontière où se trouvent des postes de gardes frontaliers, il y a, dans différents endroits, des moyens pour communiquer par téléphone avec les postes frontaliers. L'ensemble des moyens ou quelques-uns d'entre eux ne sont utilisés que dans les endroits les plus vulnérables le long de la frontière.

Les défenses frontalières en matière de personnel consistent en :

1. des postes frontaliers, des patrouilles ou de simples gardes frontaliers comprenant une sentinelle et son assistant. Le travail, dans les postes frontières, peut se faire durant vingt-quatre heures ou se faire seulement

durant la journée. Cela concerne aussi les sentinelles. Le travail peut être exécuté seulement temporairement.

2. des postes frontaliers secrets opérés par deux ou trois gardes frontaliers. La localisation de ces postes varie à chaque relève. Quand les gardes quittent leur poste, le garde suppléant se rend directement à un nouvel emplacement, caché des gardes eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils y soient envoyés. Ces postes frontaliers fonctionnent tant le jour que la nuit.
3. des embuscades sont mises en place lorsque surviennent des passages illégaux de la frontière. Ces embuscades nécessitent la présence d'une escouade munie de mitrailleuses. Ces embuscades peuvent se trouver à plus d'un endroit sur le chemin potentiellement emprunté par les passeurs illégaux.
4. des patrouilles. Celles-ci sont de deux ordres. Certaines assurent la liaison entre divers types de postes frontaliers. Les patrouilles peuvent se déplacer à pied ou autrement. Les patrouilles peuvent être aussi importantes qu'une escouade.
5. des patrouilles majeures. Elles voient au bon ordre de la zone de restriction et édictent des ordres à suivre par la population. Ces patrouilles comprennent deux à six gardes frontaliers.
6. des postes d'observation qui n'ont d'utilité que durant le jour en des endroits pouvant faciliter l'observation. Ils ont une fonction d'observation et de comptes rendus. Les postes d'observation sont en contact étroit avec les postes frontaliers. Un poste d'observation consiste en deux ou trois gardes frontaliers munis de jumelles.

La population locale représente un atout indéniable dans la garde des frontières. De petits groupes vigilants, souvent rémunérés, agissent comme assistants des gardes frontaliers. Leur fonction essentielle est de prévenir les autorités de tout ce qui est suspect. On parle là de passeurs illégaux, de fuyards et de contrebandiers. Souvent les membres de ces petits groupes se voient assigner certains lieux particuliers à surveiller. Les forces de sécurité peuvent se servir de personnes ayant de la parenté

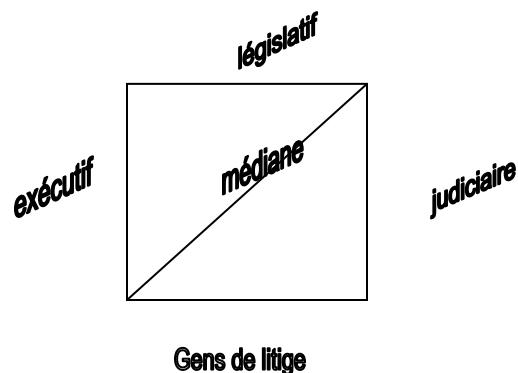
de l'autre côté de la frontière. Elles peuvent aussi compter sur des contrebandiers et des guides pour le passage illégal de la frontière; ces derniers sont connus des forces de sécurité mais ne sont pas appréhendés. Ils sont sous constante surveillance. Il arrive souvent que des personnes agissant en tant que guides pour le passage illégal de la frontière soient des agents secrets des forces de sécurité soviétique. C'est une excellente façon de procéder à l'arrestation d'un passeur illégal.

Souvent, pour mettre à jour des agents secrets étrangers opérant sur le territoire soviétique, des passeurs illégaux, lors même qu'ils peuvent être arrêtés, ne le sont pas pour des raisons de stratégie. On les surveille de près. Cela donne aux forces de sécurité soviétique l'occasion de connaître les personnes que les agents secrets contactent. Ces agents secrets sont appréhendés lorsqu'ils essaient de traverser la frontière après avoir finalisé leurs opérations en territoire soviétique.¹⁰

Le voyage en Tchécoslovaquie que Kid Nitrof fit en 1969 suivait de peu l'invasion de ce pays par les troupes du pacte de Varsovie, lequel mettait ainsi fin au printemps de Prague de 1968 qui devait instaurer un socialisme à visage humain.

Un petit retour historique s'impose pour comprendre la signification de cette tragédie. D'abord, il est certes indispensable de se référer à un schème d'analyse politique.

¹⁰ V.P. Artemiev, *The Soviet Secret Police*, in Simon Wolin and Robert M. Slusser, eds, *The Protection of the Frontiers of the U.S.S.R.*, p. 260 à p. 279, Greenwood Press; new Edition edition, 1974, 408 pages.



Entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, il y a toujours une médiane. Celle-ci apparaît davantage dans les cas de gouvernements minoritaires où l'on doit considérer les demandes de l'opposition. Il y a alors dilution du programme du parti au pouvoir. La médiane permet aussi à un parti au pouvoir, même majoritaire, de désarçonner l'opposition en puisant dans le programme du ou des partis qui y proposent des thèmes qui ne sont pas les siens. La situation apparaît avec plus d'acuité lorsque l'on fait face à un gouvernement composé de ministres provenant de parties aux idéologies différentes. Ainsi, dans un gouvernement composé de libéraux, de socio-démocrates et de communistes, les communistes devront nécessairement mettre de l'eau dans leur vin.

Entre 1945 et 1948, la Tchécoslovaquie était dirigée par un gouvernement de coalition composé, en général, de sociaux-démocrates et d'un nombre imposant de communistes. Des portraits de Staline et du social-démocrate Édouard Benes se trouvaient partout à Prague. D'abord d'accord avec le fait de bénéficier du plan Marshall, la Tchécoslovaquie refusa, en 1947, ledit plan par la voix de son ministre des affaires extérieures Jan Masaryk.

En février 1948, les communistes prirent le pouvoir, profitant de la démission imprudente de ministres non communistes, démission motivée par le fait que la police était infiltrée par les communistes.¹¹

¹¹ *Post War Europe, a history of Europe since 1945*. Tony Judd, Penguin Books, 2005, pp. 138-139.

Il faut dire qu'avant la prise du pouvoir par les communistes, une importante vague de nationalisation de l'économie avait eu lieu en Tchécoslovaquie, ce qui facilita la transition de ce pays vers une économie dirigée.¹²

C'était au printemps 1969. Il y avait les vacances du printemps, soit trois semaines. Il faut dire que l'année académique se terminait au mois de juillet et débutait au début d'octobre. Kid Nitrof profita de ces moments pour faire un voyage qui le mènerait en Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Autriche, puis encore en Allemagne. Pour ce faire, il dut se rendre à Bruxelles au consulat tchécoslovaque pour obtenir un visa de touriste. On y voyait le lion de Bohême sous une étoile rouge. Puis, ce fut le départ par train qui devait le mener à Munich. Ce fut le temps d'un après-midi et d'une soirée. Il devait prendre le train le lendemain vers une gare où il monta à bord du train provenant de Nuremberg.

La veille de son départ, il avait logé dans ce qu'on appelait communément à l'époque une pension de famille. Le terme était mieux employé en Europe de l'Est. Mais en Allemagne comme en Autriche, il pouvait s'agir de mini-hôtels très modernes. Pour prendre un bain, il fallait le demander. On le préparait, moyennant une rétribution minimale. On ne servait que le petit déjeuner (continental mais copieux). La salle où on mangeait était décorée et les plats bien copieux.

Puis, il monta dans le train qui devait le mener à un endroit où il devait attendre le train qui faisait la navette entre Nuremberg et Prague. L'endroit se trouvait près de la frontière tchécoslovaque. Il monta à bord et demanda à deux personnes assises dans leur compartiment où se trouvaient les compartiments de deuxième classe. Belle réponse que celle-ci : « Ce n'est pas ici, cherchez ».

Kid Nitrof traversa quelques wagons pour enfin trouver l'endroit cherché. Dans son compartiment se trouvaient trois Tchécoslovaques dont une vieille dame portant sur

¹² Tony Judd, *Post War Europe, a history of Europe since 1945*, Penguin Books, 2005, p. 71

la tête un foulard commun dans les pays de l'Est. Ceux ou celles qui voyageaient dans les pays de l'Ouest ne pouvaient le faire sans invoquer une bonne raison. Aussi, un membre de la famille du voyageur devait rester en Tchécoslovaquie. Après le changement de train, qui devait se faire rapidement, le train vers Prague arrivait déjà à la frontière allemande et tchécoslovaque, à Chess.

Le train roulait lentement. Kid aperçut tout près un mirador assez haut au sommet duquel se postait un garde-frontière qui observait le train avec des jumelles. Kid lui envoya la main. Le garde lui répondit de la même façon. Puis le train s'arrêta. Y montèrent deux douaniers, en fait un douanier et une douanière. Le premier vérifia son passeport et son visa. D'un air sombre et sévère, il lui fit signe d'approcher et lui montra son visa et pointa le lieu de destination. Il mit son doigt sur le mot allemand « wohnung », « lieu de résidence ». Kid lui répondit : « Prague ».

En fait, le visa comprenait trois langues : l'allemand, le tchèque et le russe. Il faut dire que l'allemand était la langue seconde dans la plupart des pays de l'Est. Puis approcha la douanière qui lui demanda s'il avait de l'argent de son pays. Kid lui répondit par la négative. Son argent était cousu dans un vieux veston. Il faut dire que lorsque le douanier l'interpella concernant le visa, il se sentait un peu mal à l'aise d'avoir caché de l'argent.

Puis le train roula vers Prague. Toutefois il roulait lentement. Kid profita de ce nouveau départ pour se rendre dans un cabinet de toilette et découdre la partie cousue de son vieux veston qui contenait de l'argent. Il mit cet argent dans son porte-monnaie et se rendit au wagon restaurant pour y dîner. Puis il retourna dans le compartiment qu'il avait quitté. Il prit ses valises et alla s'asseoir dans un autre compartiment. Celui-ci était occupé par une voyageuse polonaise et par une Tchécoslovaque, toutes deux retournant dans leur pays respectif. Il entama la conversation avec ces deux personnes. À un moment donné, le train s'arrêta quelques instants, d'ailleurs le seul arrêt avant de parvenir à Prague. L'arrêt se situait à Plzen Gottwaldov.

Le train continua de rouler. Kid conversait un peu avec les occupants du compartiment. À un moment donné, la dame polonaise lui demanda de l'aider à transporter ses valises à la gare de Prague puisqu'elle devait prendre le train pour Varsovie. En même temps, elle se moquait du fait qu'elle portait plusieurs gilets pour confondre la douane polonaise. Kid fit semblant de ne pas comprendre la dame polonaise. Elle répéta la question. La réponse fut identique à la première. Kid devait porter lui-même deux valises. Elle en avait deux grosses. Kid devait aussi se trouver un endroit où loger.

Aux vacances de Pâques, Prague était bondée d'étudiants allemands qui y prenaient leurs vacances du printemps. Arrivé à Prague, Kid descendit du train et, avec ses deux valises, emprunta l'avenue qui conduisait à la Place Wenceslas. Il entra dans deux hôtels où on lui répondit que tout était comble. Kid était nerveux et se sentit dépourvu. Il fit plusieurs essais pour se loger mais sans succès. Au hasard des choses, une jeune Tchécoslovaque se présenta et lui offrit son concours pour trouver un endroit où se loger.

Elle se renseigna dans une résidence pour étudiantes qui fréquentaient l'Université Charles. Il y eut une lente discussion. Soudainement, se présenta un Américain venant de l'Alaska qui chambrait dans cette résidence. Kid s'approcha de la jeune Tchécoslovaque pour lui faire part de ce que l'Américain lui avait dit. Elle parla avec une responsable de cette résidence qui consentit à ce que Kid partage la même chambre que l'Américain.

Il y avait deux lits dans la chambre. Maintenant, prendre sa douche reposait sur une convention tacite : lorsque c'était le cas, on plaçait une chaise à la porte de la salle de douches et l'on y déposait ses pantalons. Les étudiantes savaient donc que l'on prenait sa douche. Il y avait bien une cafétéria dans la résidence des étudiantes mais Kid n'y mangea qu'une seule fois. Pour le repas du midi, il aimait aller dans un genre de brasserie tchèque où l'on servait de bons steaks et de la bonne bière tchèque. Du côté du palais, près du pont Charles, se trouvait un autre bon restaurant où l'on servait

des plats de cuisine tchèque. La nourriture tchèque était grasse. Il y avait bien quelques bons restaurants abordables sur la Place Wenceslas. Quant au déjeuner ou petit déjeuner, il y avait, devant la résidence d'étudiants, une petite cafétéria où l'on pouvait prendre un petit déjeuner continental et du café.

Chose qui frappait : il y avait un dénominateur commun dans tous les pays de l'Est visités, une senteur typique qui s'avérait provenir de l'utilisation du pétrole soviétique. Les premiers jours, Kid les passa en compagnie de l'Américain de l'Alaska qui lui démontra la technique, si technique il y avait, pour l'échange de devises dans la rue ou en privé. Il lui dit qu'une bonne façon était de pénétrer dans un bureau de voyages comme Air France et d'en sortir quelques instants plus tard. Les Tchécoslovaques qui voulaient échanger des devises contre de la monnaie dite forte repéraient Kid et l'Américain. On pouvait souvent les voir venir traversant la rue. La question posée était en allemand : « Voulez-vous échanger de l'argent »? On empruntait aussitôt une rue secondaire peu occupée, puis se faisait l'échange avec un maximum de discrétion.

Le taux officiel en 1969 était un dollar américain pour 22 couronnes tchèques. Sur le marché noir, pour ainsi dire, pour un dollar américain l'on pouvait obtenir jusqu'à 100 couronnes. Si l'on faisait le compte, le coût du séjour à la résidence étudiante revenait à 0.10 \$ la journée. Évidemment, il fallait dépenser cet argent. La fréquentation de grands restaurants était une solution favorable. De l'autre côté de la Vltava, fleuve qui coule sous le pont Charles, Kid Nitrof eut l'occasion, près d'une église, de répéter l'expérience de l'échange de devises dans une rue secondaire près du Vieux Marché. L'église près de l'endroit où il échangea de l'argent attira son attention. Elle faisait partie des attractions touristiques qui figuraient dans un guide touristique. Cette église se situait près du pont Charles et près de l'escalier qui joignait le pont Charles au palais de Prague. Kid y pénétra et tout près, à droite, dans l'enceinte d'un tabernacle, il aperçut ce qu'il connaissait depuis longtemps, le Jésus de Prague, haut à peine de six pouces, couronne sur la tête et portant un manteau royal rouge. De vieilles femmes étaient prosternées devant ce tabernacle. Tel qu'il est

mentionné plus haut, le Jésus de Prague lui rappela les différentes randonnées qu'il faisait, jeune, avec son père, aux Trois-Rivières, puis au Cap de la Madeleine. Il s'y trouvait des statues lumineuses et des petites statues de Jésus de Prague. La visite de cette église lui rappela ces randonnées.

Puis, il sortit de cette église pour arpenter le pont Charles et admirer les belles statues qui l'ornaient. Plusieurs des personnes qui s'y trouvaient s'affichaient comme échangeurs de devises. Il poursuivit sa visite pour se rendre passé l'opéra de Prague à la place Wenceslas. Il se rendit à la tour poudrière, à l'église Notre-Dame de Týn. Il aperçut une immense horloge d'où, aux heures de pointe, sortaient les apôtres à la suite l'un de l'autre, à la manière d'un carrousel.

La curiosité poussa Kid à prendre un tour guidé de la ville de Prague. Une visite d'une demi-journée. Cela lui permit de visiter le château de Prague et un peu la cathédrale Saint-Guy. Le tour guidé fit un arrêt à la place de la vieille ville et au vieil hôtel de ville, célèbre pour son horloge astronomique. Il y avait aussi un arrêt au cimetière juif, à la Mala Strana et sur le bord de la Vltava. En fait, Prague lui apparut comme une ville de style baroque comme Salzbourg l'était en Autriche. On surnommait Prague la ville d'or à cause de la couleur des bâtiments qui peignait, dorait cette ville.

Lors de la visite du château de Prague, on amena les touristes en arrière où un type de bibliothèque contenait plusieurs partitions de musique. Non loin, on indiqua aux visiteurs un genre de trou au-dessus d'un donjon. Dans les temps anciens, on descendait les personnes attachées par un long câble jusqu'au fond de ce donjon. La personne attachée n'avait pas d'autre ouverture ou issue que l'orifice au-dessus de sa tête. Seul quelqu'un d'autre, muni d'un câble, aurait pu la remonter à la surface et soi-disant la libérer.

La perception qu'avaient les voyageurs qui parcouraient la ville de Prague était celle d'une ville magnifique traversée par des voies de communication un peu mal entretenues et supportant des tramways rouges sur pneumatiques et quelques voitures

Trabant et Skoda, ce dernier véhicule tchécoslovaque bien annoncé dans les pays de l'Ouest mais peu utilisé dans la Tchécoslovaquie même. Aux dires de certains, il fallait attendre trois ans environ pour obtenir une Skoda. C'est cela l'économie planifiée de façon impérative.

Un soir, avec l'Américain de l'Alaska, Kid Nitrof fut abordé près de la place Wenceslas par un chauffeur de taxi. Celui-ci échangea de l'argent puis parla des Russes comme des barbares. Son français était impeccable. Il disait avoir combattu durant la dernière guerre avec le général Svoboda, membre du gouvernement. Il demanda à Kid et à l'Américain de dire au président des Etats-Unis qui devait visiter certains pays de l'Europe d'aider la Tchécoslovaquie. Il insista sur le fait qu'on avait oublié ce pays en 1938, lors des accords de Munich.

Le chauffeur de taxi voulut conduire ses deux passagers dans des secteurs où étaient postées plusieurs troupes soviétiques et des troupes hongroises. L'arrière des camions soviétiques affichait un cercle rouge et blanc où se lisaient les lettres CA. Fait inusité, l'Américain et Kid Nitrof eurent l'occasion d'assister à une rixe entre soldats soviétiques et soldats hongrois. Le chauffeur de taxi ne s'attarda pas sur les lieux et laissa ses deux passagers près de la résidence des étudiantes, à quelques pas de la gare du chemin de fer.

Il y avait un train plein de soldats soviétiques qui devait partir incessamment. On savait qu'un train non occupé avait été mis à la disposition de touristes pour permettre aux voyageurs des pays de l'Ouest de quitter Prague en cas de soulèvement de la population tchécoslovaque contre l'occupant.

Après cette visite de Prague, Kid Nitrof laissa quelques bagages à la résidence des étudiantes et quitta cette magnifique ville pour se rendre en autobus à Karlovy Vary. Assis à côté de lui se trouvait un Tchèque restaurateur de métier. Il adressa la parole à Kid pour lui indiquer un bâtiment neuf qu'il disait en riant être le chef-lieu du

parti communiste tchécoslovaque. Lui-même, disait-il, était membre du parti communiste.

Avant la prise du pouvoir par le parti communiste, son père possédait un restaurant à Karlovy Vary. Étant membre du parti communiste, il pouvait administrer le même restaurant. Il signala à Kid, pendant le voyage, que l'on passait près de Slavkov u Brna (Austerlitz), reconnu pour la fameuse bataille des empereurs durant les guerres napoléoniennes.

Parvenu à Karlovy Vary, Kid se rendit à un hôtel recommandé par ce Tchécoslovaque qui s'appelait Yaroslav Sainer. Il soupa avec le Tchécoslovaque dans la salle à dîner de cet hôtel. À côté, trois personnes discutaient tout en soupant. La langue qu'elles parlaient était l'allemand. Il s'agissait de deux Suisses allemands et d'un Tchécoslovaque. Ils parlaient de sport. Après ce souper, ce Tchécoslovaque vint s'asseoir avec Kid Nitrof et Yaroslav Sainer. Ce dernier, il l'appelait « doktor ». L'ami de Yaroslav Sainer était avocat de formation. Après que les communistes eurent pris le pouvoir, assis dans un café terrasse, il avait formulé le désir de fuir son pays. Il fut arrêté et condamné à casser de la pierre (travaux forcés) pendant cinq ans dans une prison de Prague. On ne lui permit jamais de pratiquer le droit. Toutefois, on continuait de l'appeler « doktor ».

Kid Nitrof lui parlait du printemps de Prague. Le doktor se disait en faveur du socialisme à visage humain de Dubcek. Kid lui demanda pourquoi il appuyait le socialisme après ce qu'il avait connu. Il répondit : « Pourquoi pas? ». Il insista sur le fait que ce qui fonctionnait mal en U.R.S.S. était l'agriculture. Il ne voyait rien de mal dans le système communiste. Il faisait carrière comme journaliste sportif.

Le lendemain, Kid Nitrof se mit à visiter la ville thermale de Karlovy Vary. Il voyait des gens munis d'un pichet assorti d'un bec de pipe. On trempait le pichet dans une fontaine. On buvait de l'eau chaude ayant, disait-on, des propriétés thérapeutiques.

Ce qui frappait était les montagnes qui ceinturaient la ville de Karlovy Vary. Les bâtiments sortaient directement de la fin du 19^e siècle. Plusieurs étaient comme des maisons de repos très prisées par les officiers russes, souvent à la retraite. Un jour, Yaroslav Sainer invita Kid à monter au sommet d'une montagne où se trouvait une auberge. À l'intérieur, dansaient de nombreux Tchèques au son d'un accordéon. À l'extérieur, une vue superbe de Karlovy Vary s'offrait avec son centre sillonné de fontaines thermales et quadrillé de parcs et d'espaces de repos.

Le soir même, Kid Nitrof fut invité chez Yaroslav pour un petit souper. Des salades, du pain, des charcuteries et du vin. Ses deux enfants d'environ six et sept ans, déjà en pyjamas, étaient fascinés à la vue d'un invité. Après le souper, on regardait la télévision ouest-allemande facilement captée à Karlovy Vary d'ailleurs non loin de la République Fédérale d'Allemagne. Les ondes n'étaient pas brouillées. Le lendemain, ce fut la visite de la fabrique de verre de Moser. Des verres qui furent faits pour toute l'aristocratie européenne. Kid Nitrof se procura un immense verre soufflé de Moser.

Le dîner avec Yaroslav Sainer fut l'occasion de connaître une adresse où Kid pourrait se rendre une fois de retour à Prague. Il s'agissait d'une certaine Maria, une jeune femme. Enfin, c'était l'heure de se quitter. Yaroslav avait obtenu sa voiture Skoda après de multiples démarches. C'était la première fois que Kid Nitrof montait à bord d'une Skoda. Un chemin à une seule voie menait tout près à Mariánské Lázně (Marienbad). Kid Nitrof devait y prendre le train pour retourner à Prague. Ce fut une occasion pour manger un délicieux repas dans une auberge de la place, fréquentée par des gardes-chasse coiffés d'un petit chapeau ressemblant au chapeau vert tyrolien et par des gardes-frontières en tenue de campagne. Puis, Yaroslav conduisit Kid à la gare de cette magnifique ville un peu jumelle de Karlovy Vary.

À l'arrivée à Prague, Kid se rendit à la résidence des étudiantes. Il y resta pendant quelques jours pendant lesquels il fit de nouveau la visite de Prague avec

Maria, dont le nom et l'adresse lui avaient été fournis par Yaroslav Sainer. L'Américain de l'Alaska avait quitté Prague.

Le lendemain, de retour à Prague, Kid Nitrof s'achemina du côté du château de Prague. En cherchant quelque peu, carte de la ville en main, il trouva l'endroit où Maria habitait. C'était à mi-chemin entre le château de Prague et le pont Charles. Kid se présenta et fut accueilli par le père de Maria. Quatre personnes y habitaient. Il y avait une grande pièce peu meublée. De cabinet de toilette, aucun. Il fallait sortir de l'appartement. Il y avait un balcon. En longeant le balcon, clés en mains, on pouvait aller à un cabinet de toilette commun à tous les locataires. Il n'était pas chauffé.

Maria voulut servir de guide. Avec elle, Kid visita les alentours du château de Prague. Elle amena Kid à la cathédrale Saint-Guy. Un intérieur magnifique. L'orgue jouait de manière tonitruante. Un dessin rudimentaire incrusté dans la pierre montrait un bain dans lequel était debout un individu, ruisselant de sang et un couteau au-dessus de la tête. Au dire de Maria, ce dessin avait trait au martyr de Saint-Guy. Les Turcs l'avaient immergé dans un bain bouillant. Puis, ils l'en sortirent. La victime tremblait sans cesse. Les Turcs lui assénèrent un coup de couteau ce qui acheva son martyr. Il en mourut. Ce martyr de Saint-Guy revêtait une telle importance que l'on appela danse de Saint-Guy une maladie nommée aujourd'hui Parkinson.

Kid et Maria passèrent tout près de l'endroit où se trouvaient des maisons de différentes couleurs dont l'une avait été habitée par l'écrivain Frantz Kafka. Le lendemain, Kid fit ses adieux à Maria pour se rendre à Bratislava. Il avait obtenu un visa pour la Hongrie à l'ambassade hongroise à Prague.

Dans le train, en passant près de Brno, Kid Nitrof vit de son compartiment au loin, à l'horizon, des miradors. Il se mit en tête d'aller photographier, une fois rendu à Bratislava, les miradors marquant la frontière entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Il se trouva un hôtel au centre-ville.

Ce centre-ville n'avait pas été envahi par des constructions modernes. On y voyait beaucoup de petites rues comme ailleurs dans les vieilles villes européennes. À son hôtel, Kid Nitrof devait demander que l'on prépare son bain : aucune baignoire, aucune douche dans les chambres. La nourriture à la salle à dîner était grasse comme à Prague. Il fut une fois où un serveur écrivit sur une serviette de papier : 1 \$ = 100, signifiant cent couronnes pour un dollar. Kid acheta peu de couronnes puisque son séjour en Tchécoslovaquie achevait.

Un matin, alors qu'il se promenait à pied, il traversa un petit pont enjambant un bras de rivière, puis il continua sur la route qui menait à Vienne. Au loin se dressait un mirador. Il poursuivit son chemin puis il s'aperçut que quelqu'un du haut de son mirador l'observait avec des jumelles. Il rebroussa chemin. De chaque côté, se trouvaient de petites fermes. Elles étaient tassées et chacune bien délimitée par des clôtures. Revenu à Bratislava, Kid en profita pour déambuler dans la ville et écouler ses devises tchécoslovaques.

Il se procura une petite valise en cuir mais de piètre qualité. Il regarda aux abords des cinémas ce qu'on présentait comme films. Il y avait un film américain dans lequel jouait Dean Martin. Le lendemain après-midi, Kid Nitrof s'engagea encore sur la même voie qui menait à la frontière. Mais, il s'arrêta devant un Tchécoslovaque qui traversait le petit pont mentionné ci-dessus. Il lui demanda où se trouvaient les barbelés et les miradors. Le Tchécoslovaque consulta sa montre, puis répondit à sa demande. Il devait retourner au travail plus tard. Kid lui demanda ce qu'il faisait. Le Tchécoslovaque lui répondit qu'il était journaliste sportif. Toutefois, il ajouta qu'il était architecte de formation, laissant croire à Kid ou sous-entendant qu'il faisait partie de cette cohorte de gens que l'on purgeait.

Il demanda à Kid si celui-ci voulait le suivre. Les deux prirent un autobus de couleur rouge. Les tramways et le bus étaient de couleur rouge en Tchécoslovaquie. Ils prirent le bus qui s'arrêta à la frontière. Le décor n'était pas invitant. Il y avait des miradors tout le long de la frontière aussi loin que l'on pouvait voir. Il y avait deux séries

de clôtures. La première clôture ressemblait à une clôture d'école. La deuxième, presque collée sur la première, était de même hauteur mais comprenait des électrodes. Il y avait tout au plus une pancarte indiquant qu'il était dangereux de traverser. Plusieurs yachts de garde comportaient deux gardes-frontières portant un képi et une tenue de campagne. Ils arpentaient la frontière du côté tchécoslovaque pour évidemment effectuer la surveillance des frontières. De l'autre côté du fleuve, le Danube, des Autrichiens saluaient des Tchèques qui les saluaient en retour. De l'autre côté des clôtures, il y avait un petit bâtiment en ciment. Un mirador non occupé le jouxtait. Le garde-frontière qui l'occupait allait ouvrir les deux clôtures pour permettre à un pêcheur d'aller à la pêche. Pendant ce temps, Kid Nitrof en profita pour prendre plusieurs photos des installations frontalières. Il faut aussi dire que le Tchécoslovaque servait de paravent. Plus tard, Kid et le Tchécoslovaque gravirent une colline sur laquelle se trouvait un château-fort détruit et en ruines. Autre occasion de prendre des photos.

Vaut mieux s'élever que se faire enlever, phrase thème de ce livre. On avait une belle vue de l'Autriche située de l'autre côté du fleuve. Kid Nitrof prit une autre photo des fortifications frontalières qui sillonnaient le littoral à perte de vue.

Il constata que des Tchécoslovaques qui étaient près des clôtures se faisaient demander par des officiers de quitter cet endroit. Puis, c'est le retour à Bratislava. Kid Nitrof quitta sur une note heureuse le Tchécoslovaque qui devait réintégrer son bureau de journaliste.

Le lendemain, départ par train pour Budapest. Dans le compartiment de Kid Nitrof, se trouvait un Hongrois à l'air jovial. Les deux discutèrent à bâton rompu. Le Hongrois lui offrit une bière. Kid fit de même. Il demanda au Hongrois si, à Budapest, on pouvait trouver une pension de famille. Arrivé à la gare Keleti, le Hongrois conduisit Kid à un comptoir où l'on pouvait se dénicher une pension de famille. On lui fournit une adresse et une carte de la ville de Budapest. Tant bien que mal, Kid se rendit à l'adresse suggérée du côté de Buda. Keleti se trouvait à Pest où siège le parlement

hongrois. Un moyen mnémotechnique pour différencier Buda de Pest : Buda est comme une butte, Pest comme une plaine. À force de demander des renseignements, quelquefois de se faire aider, de se faire accompagner, le moyen de locomotion étant le tramway de couleur jaune, Kid trouva une pension de famille.

Ce qui frappait le plus, c'était la très grande luminosité de la ville de Budapest qui contrastait avec celle qui régnait dans d'autres capitales de pays socialistes. Arrivé au but, Kid Nitrof entra dans un appartement occupé par un couple âgé. L'homme montra à Kid une photo de son fils assis sur un skidoo et il lui dit que son fils habitait au Canada. Il faut croire qu'il avait pu quitter la Hongrie sans peine. Le père de ce Canadien demanda à Kid son passeport. Il lui dit qu'auparavant, la Hongrie avait un gouvernement fasciste. Maintenant, il était démocratique.

Puis, Kid sortit pour aller souper dans un restaurant envahi par de jeunes étudiants qui dansaient au son d'un orchestre. Le lendemain il fallait se rendre à Pest, près de la gare Keleti, à un bureau de la police régissant la présence d'étrangers en Hongrie. Il fallait certifier le visa. Dans la salle d'attente, Kid discuta avec un Canadien d'origine hongroise. Il entra avec lui dans le bureau de police. Puis, il se rendit à la gare Keleti pour trouver un autre endroit où se loger. Il y avait tout près un appartement dans lequel il pouvait occuper une chambre. Le changement de lieu de séjour était motivé par le fait que Kid devait transporter beaucoup de bagages. L'éloignement de la gare Keleti représentait un obstacle qu'il fallait écarter. Le Canadien d'origine hongroise accompagna Kid Nitrof pour exprimer au vieux couple qui l'avait logé son désir de loger près de la gare Keleti. Le vieux couple était triste de le voir partir mais nécessité oblige, il fallait bien. Peut-être considérait-il Kid comme un fils de substitution. Il leur dit qu'il devait se tenir près de la gare Keleti étant donné les bagages qu'il possédait.

Kid Nitrof se présenta à la nouvelle adresse donnée par les préposés de la gare Keleti. Une jeune et jolie blonde lui ouvrit la porte. L'immeuble qu'elle habitait était un immeuble à appartements très moderne, neuf et doté d'un ascenseur. L'appartement

qu'elle occupait était relativement grand. En fait, la chambre de Kid était le salon. Bien entendu, il avait accès à la salle de bains et à la cuisine. La jeune femme avait un fils de huit ans; son mari s'était enfui en Allemagne de l'Ouest. Elle ne pouvait pas le rejoindre avec son fils. C'était cela, les pays de l'Est, sauf la Yougoslavie. On ne laissait jamais partir la famille entière; il fallait garder un otage.

La dame travaillait la nuit. Elle donna à Kid un trousseau de clefs pour l'accès à l'appartement. Kid avait l'impression que le départ de son mari aurait pu entraîner une rétrogradation; elle aurait peut-être voulu avoir un travail de jour.

Kid Nitrof prenait quelques repas dans le restaurant-caféteria du rez-de-chaussée. Chaque fois qu'il franchissait le seuil de la porte du restaurant, ceux et celles qui y travaillaient souriaient en faisant allusion au fait que Kid Nitrof logeait chez cette dame.

Il arpenta l'avenue Andrássy. Il visita la basilique Saint-Étienne. Il soupa un soir au Budapest Cafe qui était aménagé comme une salle de concerts avec balcons. On y faisait beaucoup de musique. Il visita l'église Mathias, la chapelle Saint-Étienne. Il alla voir la statue du roi de Hongrie. Il aperçut et observa pendant un certain temps le pont des chaînes Széchenyi. Les soirées, il les passa dans des genres de bistrot en buvant du vin hongrois. Il pouvait, des hauteurs de Buda, observer le vieux pont qui reliait Buda à Pest. Il aimait contempler le Danube qui coulait entre les deux parties de la capitale. Il contemplait le parlement coiffé de son étoile rouge lumineuse.

À Pest, près du vieux marché situé près des rives du Danube, il aborda un policier à la taille très forte. Il dessina un bol de toilette. Le policier lui indiqua où aller. Puis, Kid voulut revenir à l'appartement où il logeait. Il prit le deuxième plus vieux métro du monde qui le conduisit à la gare Keleti. De là, il put regagner l'appartement.

Le lendemain matin, il se joignit à un tour de ville, un tour qui dura tout l'avant-midi. La guide s'attarda surtout aux attraits touristiques de Buda : le palais royal puis

les environs composés de belles petites maisons aux couleurs aussi hypnotisantes que variées. Le midi, le groupe de voyageurs s'attabla dans un restaurant situé sur les rives du Danube du côté de Buda. Assis à côté de Kid mangeait un couple âgé d'Américains qui voulait ne pas s'attirer d'ennuis s'il ne quittait pas la Hongrie à temps avant l'échéance de leur visa. Kid les rassura. Il avait toute la journée et le repas prendrait fin sous peu. Kid leur parla de ce que le vieux Tchécoslovaque à Prague lui avait dit ainsi qu'à l'Américain de l'Alaska : « Dites au président américain, quand il viendra en Europe, de nous aider. » La réponse du mari fut : « You mean to send the boys? » « No way. »

Au cours de ce périple en Hongrie, Kid Nitrof se demanda pourquoi on n'était pas approché dans la rue par des changeurs de devises. Une personne qui montait seule avec lui dans l'appartement lui donna une réponse : nous avons peur. Quand il quitta la Hongrie par train pour se rendre à Vienne, il y avait deux Hongrois dans son compartiment : une jeune femme et un vieux monsieur d'origine hongroise mais de nationalité autrichienne. Kid demanda à la jeune femme combien il faudrait de temps pour atteindre la frontière. Elle lui répondit qu'elle l'avertirait en temps et lieu. Quant au vieil homme, Kid lui posa la question concernant l'échange de devises. Il ne répondit pas. Kid se mit à somnoler et se réveilla au son du grincement du train qui s'arrêta. La jeune femme dit à haute voix qu'ici était la frontière. Kid Nitrof sortit son passeport canadien et on lui dit que c'était un bon passeport. Aussitôt le garde frontalier hongrois parti, un douanier autrichien en tenue civile intervint et on lui présenta les passeports. Plus loin, en regardant par la fenêtre du compartiment, Kid aperçut des miradors dressés à perte de vue et une immense clôture parcourant toute la longueur de la frontière aussi loin que l'on pouvait voir. Au sommet de chacun des miradors se trouvaient des gardes-frontières.

La frontière passée, l'homme âgé se retourna vers Kid Nitrof et lui affirma que s'il l'avait rencontré en Hongrie, il aurait échangé des devises avec lui. Plus tard, le train arriva à la fin de son parcours, à la gare de l'Ouest de Vienne, située près de Mariahilfer Straße, la même rue qui passait près du château de Schönbrunn. Le

tramway, version moderne, avait la même couleur que les tramways tchécoslovaques, soit rouge. Le tramway roula sur les rails de la MariahilferStraße en direction du ring, une rue située au centre de Vienne bordée par les plus beaux monuments de cette ville. Ledit ring a une forme ovale, si l'on peut dire ainsi.

Avant d'atteindre le ring, le tramway s'arrêta près d'une rue perpendiculaire à la MariahilferStraße. Kid descendit avec ses gros bagages et emprunta cette rue qui accusait une pente. Il y avait deux possibilités pour se loger. La première : se loger plus bas sur la rue dans ce qui était communément appelé le bunker; il s'agissait d'une auberge de jeunesse bondée de jeunes étudiants. La deuxième possibilité : trouver une pension de famille. Kid entra dans ce genre de petit hôtel comme il s'en trouvait en Allemagne fédérale. On appelait ce genre d'hôtel « pension de famille ». Une famille en était toujours propriétaire. Comme en Allemagne, pour prendre un bain, il fallait le demander et payer une modique somme. Le bain était préparé avec du sel de bain ou des huiles. Le petit déjeuner était compris dans les frais de séjour et était servi dans une salle adjacente, comme s'il s'agissait d'un petit restaurant garni de belles décorations.

Le lendemain, Kid rencontra un Canadien d'origine hongroise qui voulut partager une chambre de manière à réduire les frais d'hôtel. Kid accepta. Puis, il sortit de l'hôtel, remonta la rue jusqu'à la MariahilferStraße et descendit celle-ci à pied jusqu'au ring. À gauche, on pouvait voir le nouveau palais de Vienne, le palais impérial de Vienne. Puis, en se déplaçant en tramway, il visita la cathédrale Saint-Stéphane, la cathédrale Saint-Charles, la cathédrale Saint-Étienne de Vienne, un vieux district de Vienne, mais aussi l'horloge Anchor.

Pour les repas, plus souvent qu'autrement, il les prenait à l'hôtel où il séjournait. Il y eut bien quelques occasions où il dîna dans des restaurants où la musique qu'on y jouait conférait une saveur tyrolienne à l'ambiance.

Au-delà du ring, entre le ring et le Prater, se situait un jardin où l'on pouvait voir de vieilles personnes déguster du café et des gâteaux au son de valses viennoises jouées par un petit orchestre rassemblé dans un petit pavillon entouré de colonnes et coiffé d'un toit rond.

Kid se rendit au Prater un bon matin et monta à bord de la grande roue dans l'une de ces immenses boîtes capables de contenir plusieurs personnes. Avant de monter à bord de l'une de ces boîtes, il vit un groupe de petits enfants, filles et garçons portant un uniforme distinct. De mémoire, les garçons avaient un petit chapeau vert percé d'une plume rouge. Ils portaient un mantel de couleur verte. Quelqu'un jouait des valses sur un accordéon. Les deux gardiennes, pour ne pas dire les deux matrones, décidèrent de placer garçons et filles ensemble pour danser une valse. L'un des garçons ne voulait pas et frappa une jeune fille. L'une des matrones gifla le jeune garçon qui se mit à pleurer pour être tout de suite consolé par l'autre matrone. Disons que c'était une garderie ancien style. Pauvre Hans qui subissait le diktat féminin!

Assis dans la boîte de la grande roue qui fonctionnait lentement, Kid Nitrof eut pendant plusieurs minutes le loisir d'observer Vienne de haut. Il songea au fameux film inspiré du roman de Graham Green, *Le troisième homme*, et à la fameuse scène où Harry Lime, personnifié par l'acteur américain Orson Welles, rencontre un ancien ami personnifié par un autre acteur américain, Joseph Cotten. Harry Lime faisait de la contrebande de pénicilline dans une Vienne qui était occupée par les quatre forces qui vainquirent l'Allemagne nazie. Vienne était quadrillée en quatre zones : russe, française, anglaise et américaine. Le Prater se situait dans la zone russe. Il y a toujours contrebande quand il y a pénurie. Cela ramène au voyage fait en Union Soviétique. Des étudiants américains du groupe avaient fort bien préparé leur voyage en apportant des quarante-cinq tours des Beatles. Leur but : les vendre plus cher. Ce marché noir se faisait, disait-on, de plus en plus avec la complaisance des autorités.

Après être descendu de la grande roue, Kid visita le parc d'amusements qui jouxtait le Prater. Il entendit parler français. Il y avait, marchant devant lui, des

Québécois. Il se présenta et joignit le groupe. Il s'agissait de trois Québécois qui étudiaient l'opéra à Vienne. Ensemble, Kid et les Québécois montèrent dans certains manèges. Puis, ils dînèrent ensemble dans un restaurant au décor tyrolien et à la musique tyrolienne.

L'après-midi fut consacré à la visite du Musée des beaux-arts de Vienne et à l'Église Saint-Pierre. Kid Nitrof assista à un opéra au fameux opéra de Vienne. Le lendemain était la dernière journée de visite à Vienne. Kid la passa à visiter le palais de Schönbrunn situé plus loin que la gare de l'Ouest. Non loin, se trouvait un jardin zoologique circonscrit dans un décor enchanteur.

Cap sur Salzbourg. En route vers Munich, Kid Nitrof décida de passer une journée dans la ville natale de Mozart. La gare de Salzbourg fait la frontière entre l'Autriche et l'Allemagne. La beauté de la ville apparaît de la Salzach, une rivière assez large que l'on peut traverser non loin de la gare sur un petit pont qui mène jusqu'au centre de la ville de Salzbourg, la vieille ville où l'on peut apercevoir la maison natale de Mozart et des lieux et monuments consacrés à Johan Strauss, le théâtre de marionnettes situé non loin de la maison natale de Mozart. Il y a bien la fameuse forteresse de Hohensalzburg qui surplombe la ville de Salzbourg, longtemps dirigée par le prince-archevêque. Une visite de Salzbourg à reporter à plus tard. Kid prit le train pour se rendre à Munich. Il logea au même hôtel où il avait logé auparavant, un genre de pension familiale copiée sur le modèle d'un hôtel : un hôtel miniature. Il visita le musée de l'air de Munich. Ce musée comprenait entre autres les avions qui étaient utilisés pendant la deuxième guerre mondiale et avant. Il y avait, par exemple, le fameux trimoteur utilisé par la Lufthansa pendant et avant la dernière grande guerre.

C'était le retour vers la Belgique, destination Louvain. À la frontière allemande avec la Belgique, Aachen, (Aix-la-Chapelle), il se produisit un incident. De son compartiment, Kid entendit des cris en provenance du quai d'embarquement. Il s'agissait de cris de femme. Une femme vociférait tout en criant « salle boche ». Kid pensa qu'elle était prise dans la porte à l'extrémité du wagon. Kid s'empressa de tirer

sur le frein de sécurité. Il fit comme si rien n'était. Un employé du chemin de fer monta à bord et Kid entendit qu'il avait manipulé une manivelle. On était revenu au beau fixe. Le train put repartir. Après une mini-enquête, il apprit que la scène que la dame avait créée se résumait à ceci : elle avait perdu son chapeau en-dessous du wagon. Rien de contraire à la sécurité.

Kid Nitrof eut l'occasion, lors d'un autre voyage en Allemagne, d'assister à une scène qui rappelait les comportements des soldats allemands durant la deuxième grande guerre. Une voyageuse était dans son compartiment. On lui intima l'ordre d'en sortir. On entendit : « Aus! Aus! ». La dame répliqua ne pas admettre ce genre d'ordre. Comme elle le disait bien, cela lui rappelait la deuxième guerre mondiale.

À la fin du mois d'octobre 1969, Kid Nitrof envisagea de faire un voyage à Berlin pendant un long week-end. Il fit des démarches auprès de l'agence de voyages dont la spécialité était d'obtenir des réductions de tarif des billets d'avion et de train. Souvent, on pouvait obtenir des billets d'avion à moitié du prix coûtant. Cela concernait seulement les vols sur la défunte ligne belge Sabena. Kid dut prendre un avion de Lufthansa pour se rendre à Düsseldorf. De Düsseldorf il prit un autre avion, américain celui-là, pour se rendre à Berlin. Il n'y avait à l'époque que deux compagnies aériennes non allemandes qui faisaient le va-et-vient entre Düsseldorf et l'aéroport de Berlin Ouest, Tempelhof. Il s'agissait de la British European Airways et d'une compagnie américaine. Pour les pilotes, atterrir à Tempelhof et en décoller exigeaient une grande dextérité, vu la longueur des pistes à Tempelhof. Berlin Ouest se situait comme un îlot sur le territoire de l'Allemagne de l'Est, la République démocratique allemande (R.D.A.).

À l'extérieur, l'aéroport de Tempelhof ressemblait à une enceinte de stade de baseball. À l'aéroport, Kid se rendit à un bureau d'information pour touristes afin de s'enquérir des hôtels où se loger pendant son séjour. Le lendemain, il arpenta l'avenue Kurfürstendamm où se trouve une magnifique cathédrale non rénovée à l'époque. Il se rendit à l'Université de Berlin Ouest et fit une courte visite au Zoo de Berlin. Puis, un autre jour fut consacré à la visite de Berlin Est. Il se rendit donc à Check Point Charlie.

Berlin Est était aussi accessible par train et métro. Passé le poste frontière du secteur américain, il fallait effectuer un certain parcours à pied jusqu'au poste frontière est-allemand. À gauche, surgissait un poste d'observation très haut en ciment et en verre. Tout mouvement des touristes qui entraient à Berlin Est était scrupuleusement surveillé du haut de ce poste d'observation par des gardes-frontières munis de jumelles.

Pour éviter qu'elles ne s'élancent tout droit à toute vitesse et peut-être échappent au tir des gardes-frontières, les voitures en provenance de Berlin-Est devaient contourner à très basse vitesse des obstacles ressemblant à des murets en ciment. Les visiteurs étaient passés au peigne fin. Quant aux autobus, on fouillait la soute à bagages et on roulait un immense miroir couché sur des roulettes pour pouvoir déceler toute personne qui aurait pu se dissimuler sous ce véhicule. Derrière un kiosque, se trouvait un douanier qui estampilla le passeport canadien de Kid Nitrof. Une dame lui demanda s'il possédait de l'argent est-allemand (qui, disons-le, ne valait rien).

Enfin, la bienvenue en R.D.A. Une bonne partie de la journée fut consacrée à arpenter la Karl-Marx Allee qui commençait à la porte de Brandebourg. En fait, c'était le prolongement de l'avenue Unter den Linden, laquelle était bornée de magnifiques arbres. Quant à la Karl-Marx Allee, on n'y trouvait que des édifices à bureaux et des immeubles à appartements. Toutefois, la grisaille régnait, teintée d'une ambiance d'austérité. Peu de néons, aucune ou presque aucune publicité. Des voitures, quelques Wartburg fabriquées à Eisenach, R.D.A., quelques Volga qui ressemblaient à des vieilles Dodge. Ce qui donnait un air de continuité avec l'Allemagne de l'Ouest, c'était la couleur des autobus et des impériales : jaune comme à Berlin-Ouest. Quant au drapeau est-allemand, c'était le même que celui de la R.F.A. sauf quant au marteau et au compas qui marquaient le centre du drapeau. Le drapeau noir, rouge et or est le drapeau de l'Allemagne libérale. Le drapeau de l'empire allemand ou plutôt du saint empire germanique était rouge, noir et blanc. Comparons avec le drapeau national-socialiste qui affichait ces mêmes couleurs. Un endroit important qui démarquait Berlin-Est était la tour de la radio avec la grosse boule qui servait de centre d'observation pour tous ceux qui voulaient observer l'ensemble de Berlin de haut. Les guides de cette tour

portaient un uniforme rouge, des gants blancs et étaient coiffées d'un petit chapeau rouge. Somme toute, elles étaient habillées comme des hôtes de l'air.

L'heure du lunch arrivant, Kid Nitrof mangea dans un restaurant près de l'hôtel de ville de couleur rouge. Pendant qu'il dînait, il aperçut un militaire français accompagné probablement de parents. Kid apprit que tout militaire des secteurs autres que celui de Berlin-Est pouvait se rendre aisément à Berlin-Est en autant qu'ils portaient leur uniforme. Après tout, Berlin était une ville occupée. Après le dîner, Kid se rendit au vieux musée, non loin de l'Université Humboldt, à l'église Sainte-Marie, à la cathédrale Sainte-Edwige et y visita les lieux; de plus, il assista à la relève de la garde près de l'Université.

De retour à Berlin-Ouest, en passant par Check Point Charlie, il en profita à la frontière du secteur américain pour visiter un centre d'exposition d'images racontant tout ce qui avait trait à ce mur de Berlin. Le soir fut réservé à la musique. Kid assista à un concert où l'on présentait la septième symphonie de Beethoven dirigée par Herbert von Karajan. Le lendemain, il quitta Berlin par avion avec un arrêt à Düsseldorf pour enfin quitter l'Allemagne. L'hiver arrivait et il fallait bien se trouver un endroit où passer les vacances des fêtes. L'agence de voyages pour étudiants offrait un voyage dans le nord de la Yougoslavie, plus particulièrement en Slovénie, république qui jouxte l'Autriche. Le lieu visé était Jesenice, petit village alpin tapi au milieu des Alpes juliennes. Là, se trouvait un joli centre de ski alpin doté d'un système de monte-pentes (chaises rouges biplaces).

Il y avait un petit hôtel très moderne doté d'un restaurant attenant à un bar. Plus bas, se trouvait un plus gros restaurant offrant plus de variété alimentaire. Ce restaurant était situé près d'une baraque de militaires affectés à la garde des frontières dans le haut des montagnes des Alpes juliennes.

Comme la plupart du temps, les voyageurs se rassemblaient lors d'un souper organisé pour l'occasion au siège de l'agence de voyages située avenue Louise.

C'était, bien entendu, l'occasion de se rencontrer et de recevoir des conseils pour bien effectuer ce voyage que l'on qualifiait de classes de neige. À ce sujet, on ne cessait d'insister sur les mesures de sécurité à respecter lors d'une descente en skis. À vrai dire, à peine deux Belges et un Brésilien savaient manier les skis. Kid avait skié depuis son enfance.

Le point de départ était la gare de Bruxelles-Midi, à proximité de la Grande Place. Kid Nitrof avait fait parvenir ses vêtements et ses bottes de ski du Canada. Quant aux skis, l'agence les fournissait. Le groupe du voyage comprenait grosso modo des Belges des deux communautés linguistiques. Le voyage pour se rendre en Yougoslavie durait une journée et demie. Pour passer la nuit, il n'y avait que des bancs dans les compartiments : aucune couchette. Comme compagnons de voyage, Kid avait dans son compartiment quatre femmes belges du voyage. En fait, un wagon complet était réservé aux voyageurs mentionnés ci-dessus. Pour manger, à certaines gares, on achetait ce que l'on appelait des lunch packets.

L'on traversa une partie de l'Autriche parfois sous la neige. Puis le train emprunta un long tunnel. Il fallut dix minutes pour passer sous ce tunnel. Kid devenait anxieux vu le temps pris pour traverser ce tunnel. À l'extrémité du tunnel, se trouvait la frontière yougoslave. Sur les murs de la gare se dressait une étoile rouge. Les formalités de visas furent assez simples. Puis, il fallait descendre les bagages et les équipements. Disons que cela pressait. S'y trouvait un autobus à vocation touristique conduit par un Belge ayant effectué tout le voyage depuis Bruxelles. Il devait veiller aussi au bon fonctionnement du voyage. Le bus monta dans les Alpes juliennes jusqu'à l'hôtel où le groupe devait loger.

Cet hôtel était soumis à une règle stricte. On ne pouvait pas acheter de la l'alcool à l'extérieur et le boire dans l'hôtel. Le propriétaire menaçait, le cas échéant, d'appeler les gardes-frontières qui se trouvaient plus bas. Certains voyageurs apportaient une boisson yougoslave qui sentait l'épinette, le slivovitch. À certains

moments, on avait l'impression que les chambres étaient construites avec du bois d'épinette tellement l'odeur était forte.

Le soir de l'arrivée, après le souper, c'était place à la danse, à la conversation et à quelques verres de bière. Bref, on commençait à se connaître. Il n'y avait aucune animosité entre les membres des deux communautés linguistiques. Les Flamands étaient quelque peu majoritaires. Le français était la langue d'usage.

Chacun occupa sa chambre. Les voyageurs étaient groupés par deux. Le compagnon de Kid était Canadien. Lors de la préparation du voyage à Bruxelles, on avait prévenu les membres du voyage de ne pas s'accoupler : il y avait des maisons spécialisées à Bruxelles pour toute activité sexuelle.

Le lendemain, première journée de ski. Tous ceux qui désiraient skier essayaient leur équipement. Quelques moniteurs les aidaient. Puis, les skieurs se rendirent au monte-pente comme une classe d'élèves. Le préposé au monte-pente ne voulait pas actionner celui-ci tant que les skieurs ne seraient pas plus nombreux. Quelqu'un alla chercher le chauffeur du bus qui intervint de façon orageuse. Puis, le monte-pente commença à fonctionner. Plusieurs l'empruntèrent. Quelques membres du groupe réussirent tant bien que mal à skier durant tout le séjour en faisant du chasse-neige, mais quelques-uns se cassèrent une jambe ou se foulèrent des muscles de la jambe. Ils durent aller quelque temps à l'hôpital de Ljubljana, capitale de la Slovénie. Certains étaient venus non pour faire du ski mais pour jouir du lobby. Peut-être avaient-ils été découragés par les accidentés. La Belgique n'est certes pas un pays de skieurs. Le groupe était ponctuel aux heures du dîner et du souper.

Une journée, Kid, accompagné de quelques skieurs chevronnés du groupe, se rendit en Autriche, passeport en main. Un garde-frontière examina les documents et le groupe put traverser la frontière vers l'Autriche. Il n'y avait pas de ligne de démarcation entre les deux frontières. Du haut de la montagne, on apercevait les nuages qui couvraient la région. Donc, il fallait passer à travers les nuages en descendant, skiant

dans la montagne. Puis, on apercevait les gardes frontaliers portant un uniforme kaki et un képi kaki sur lequel brillait l'étoile rouge. Il leur fallait descendre la montagne avec des vieux skis et selon des techniques loin d'être à point, certes pas à la mode. À certains moments, d'autres voyageurs durent se rendre à Ljubljana. La grippe de Hong Kong avait frappé. Kid dut remplacer le moniteur principal pour enseigner le ski. Le moniteur principal accompagna les malades comme interprète.

Un soir, plusieurs membres avaient préparé un petit spectacle, soit de comédie, soit de magie, soit de poésie et de chansons. Assistèrent à ce spectacle le directeur de l'hôtel et sa femme. Puis, chaque jour c'était le même train-train. Un soir, certains membres voulurent organiser un bal masqué. Bien mal pris! Il fallait de quoi s'habiller et se déguiser. Trois infirmières flamandes déguisèrent Kid Nitrof en femme avec souliers à talons hauts. Kid dansa la samba avec son accoutrement. Cela lui paraissait comme patiner sur la bottine en jouant au hockey. Il arriva deuxième dans ce concours pour le costume le plus original.

La dernière journée, dans l'après-midi, le bus amena le groupe de voyageurs à la gare qu'ils avaient laissée à leur arrivée en Yougoslavie. Tous avaient pris les précautions nécessaires en fait de victuailles, de boissons diverses, de fruits, etc., pour entreprendre un voyage de 24 heures. Question couchette, la même situation que celle qui prévalait au début du voyage. Un wagon complet était réservé au groupe. Une des voyageuses, Rita, une Flamande, avait un plâtre à la jambe droite : accident de ski. Tous les membres du groupe étaient bien tassés. Le train passa dans le long tunnel, celui dans lequel il avait passé au début du séjour. Puis, il traversa une partie de l'Autriche. Les voyageurs du groupe mangeaient pendant ce trajet.

De temps en temps, le train s'arrêtait pour laisser monter des voyageurs d'autres centres de ski. Le train était comble. Plusieurs voyageurs se tenaient debout ou assis sur leurs bagages. Arrivé en Allemagne et les formalités de douanes terminées, le train arrêtait de station de ski en station de ski. L'allée hors des compartiments était on ne peut plus remplie. Il fallait s'excuser constamment pour aller au cabinet de toilette. À

un moment donné, un conducteur du train entra dans le compartiment où Rita, celle qui avait une jambe dans le plâtre, était assise. Le conducteur prit sa jambe et la déposa par terre, suggérant que la place que prenait cette jambe devait être laissée à un voyageur debout dans le corridor.

Un militaire belge qui faisait partie du groupe et accompagnait sa fiancée se leva brusquement et remit la jambe de Rita là où elle se trouvait avant. Le conducteur du train, peut-être en guise de représailles, asséna un coup de trousseau de clefs sur la tête du militaire. Mal lui en prit car le militaire riposta en lui donnant un bon coup de poing dans le visage. S'ensuivit une empoignade. D'autres conducteurs, vêtus d'un uniforme bleu, intervinrent pour séparer les belligérants. À la gare suivante, on entendit la porte du compartiment se fermer brusquement. Le conducteur avait été arrêté et chassé du train. Après, ce fut le beau fixe, tout le monde se mit à dormir et le son de la cadence du train qui roulait y contribuait beaucoup.

Chapitre 3 - Sur les traces de l'Orient-Express

Comme on avait remis les passeports au conducteur au début du voyage, personne n'intervint au passage de la douane belge et allemande. Les voyageurs se réveillaient et eurent l'occasion de prendre du café que l'on vendait à bord du train. On avait atteint Bruxelles-Midi. Kid devait reprendre un train pour revenir à Louvain.

Pâques vint et il y avait trois semaines de congé. C'était aussi le temps pour les étudiants de divers pays d'Europe de faire un petit voyage. Kid Nitrof voulait voyager dans le sud de l'Europe. Il décida de se procurer un billet d'avion aller-retour de la compagnie Sabena par l'intermédiaire de l'agence de voyages pour étrangers étudiant en Belgique.

Première destination : Istanbul. Décollage de l'aéroport de Bruxelles Zaventem. Transit à l'aéroport de Budapest. Il fallait attendre quelques minutes dans un endroit affecté aux touristes en transit, endroit bien décoré par la photographie de Janos Kadar, le président de la Hongrie. Puis, montée à bord de l'avion : décollage, un incident, une détonation sous l'avion. L'avion fait demi-tour. Atterrissage à l'aéroport de Budapest. Il suffit de quelques minutes pour réparer l'avion, une Caravelle. Puis, l'avion décolla en direction de Bucarest pour une autre escale de quelques minutes. Enfin, la destination finale : Istanbul. Durant le trajet en avion, on pouvait observer une partie de la Mer Noire.

Dans l'avion, Kid rencontra deux Américains. À l'aéroport, les trois prirent l'autobus qui menait au centre-ville, du moins près de l'Université d'Istanbul, non loin de Sainte-Sophie. Il fallait bien se loger. Les trois visitèrent quelques hôtels à prix modique. Rien d'invitant, sauf le sourire du préposé de l'hôtel. Il indiquait les différentes parties de la chambre. Mais il y avait un petit obstacle : des coquerelles et des punaises sur les murs et dans la salle de bains. Les trois touristes visitèrent un autre hôtel : les mêmes compagnons de chambre, assez rebutants. Que faire ?

Quelqu'un signala aux compères l'existence d'une auberge de jeunesse dans une petite rue adjacente à la mosquée Sainte-Sophie. Pour se loger il y avait des dortoirs avec lits superposés. Quant aux conditions sanitaires, il n'y avait aucun manquement. Il y avait un casse-croûte où, à tout le moins, l'on pouvait prendre le petit déjeuner. Il y avait aussi des casiers pour y déposer ses affaires personnelles.

Le lendemain matin, Kid décida de visiter la ville. Il avait entendu dire que l'on pouvait faire du marché d'argent. Quoi! Des dollars contre des liras. Une fois, alors qu'il descendait la rue qui menait au pont flottant, il fut abordé par un individu portant un journal roulé dans la main gauche. À voix basse il demanda à Kid Nitrof s'il voulait échanger des livres à bon marché pour 10 \$ US. Ce dernier consentit et lui remit 10 \$ US. Soudainement, feignant d'être pris d'effroi, l'homme dit « police, police » et lui remit soi-disant les 10 \$. Puis il descendit la rue qui joignait Saint-Sophie au pont flottant. Kid Nitrof le perdit de vue et regarda l'argent remis. Il s'agissait d'un dollar US. Pendant presque une journée, il se demandait s'il n'avait pas remis un dollar US à l'inconnu. Quoi qu'il en soit, il alla dîner dans un restaurant moyen où l'on vous invitait à choisir ce que vous vouliez manger. Le restaurateur ouvrait le couvercle des chaudrons. Dans un chaudron, on trouvait de l'agneau. Dans un autre chaudron, se trouvaient des pommes de terre jaunes. Il y avait un immense morceau de pain avec lequel les Turcs essuyaient leurs mains. Au lieu de prendre de l'eau, Kid but du coca-cola et un bon thé turc. Dans la rue, quelqu'un transportait du thé d'un établissement à l'autre sur un plateau rond suspendu par quatre fils de fer. On se procurait du thé à la porte du restaurant et on le buvait à l'intérieur.

La rue, comme plusieurs petites rues dans les environs des grands lieux touristiques comme la mosquée bleue, Sainte-Sophie et le palais Topkapi, la mosquée Süleymaniye, était faite de pierres. Le pain et le lait étaient distribués par des voitures tirées par des chevaux.

Un après-midi, Kid Nitrof visita Sainte-Sophie qui était près de l'auberge de jeunesse où il logeait. C'était assez frisquet à l'extérieur. Avant d'entrer dans l'édifice,

il fallait enlever ses chaussures. Les Turcs se lavaient les pieds en utilisant un robinet à cet effet. À l'intérieur de la mosquée, il y avait une mer d'immenses tapis turcs qui couvraient le sol. Marcher sur ces froids tapis était loin d'être confortable. Kid Nitrof visita les autres mosquées aussi riches en construction et en art que charmantes. Les visites se faisaient toujours sans chaussures.

Puis, en fin de journée, Kid Nitrof retourna à l'auberge de jeunesse et s'installa sur le lit du bas de deux lits superposés. Puis, il alla souper au casse-croûte de l'auberge. Il entama une conversation avec un Américain qui mangeait près de lui. Il lui raconta ce qui lui était arrivé le matin même concernant la tentative d'échange d'argent. L'Américain lui expliqua qu'il avait été fourvoyé, trompé. C'était bien 10 \$ US qu'il avait remis. Le truc, c'était la ressemblance entre un dollar US et 10 \$ US. Après cette explication, Kid réalisa donc qu'il était devenu l'arroseur arrosé. L'Américain lui suggéra de le suivre le lendemain matin afin de rencontrer un vieil Américain dans un magasin près du grand bazar. Arrivé sur les lieux, il lui présenta un vieil Américain barbu, pouilleux, censé être détenteur d'une maîtrise en anglais d'une université américaine et qui habitait une roulotte à Istanbul. Le voyageur américain raconta à celui qu'il surnommait « le professeur » ce qui était arrivé à Kid. D'abord, le vieil homme admonesta Kid pour avoir voulu échanger de l'argent dans la rue. De plus, il lui dit que s'il avait été son fils, il aurait reçu une bonne correction pour porter son appareil-photo comme il le faisait. L'appareil-photo avait une ganse pour être porté sur l'épaule. À déconseiller, selon « le professeur ». Il fallait entourer la ganse autour du bras droit de sorte qu'il serait difficile à quiconque de voler l'appareil. Puis, il ajouta que si Kid voulait échanger de l'argent, il devait venir à l'endroit où lui-même se trouvait. Il surnommait le propriétaire du magasin le « honest crook », un « truand honnête », le taux de change de la lire turque y était un peu plus avantageux que le taux officiel. Kid Nitrof lui fit part de son désir de se rendre en Roumanie et en Bulgarie. Le fameux « honest crook » lui répondit qu'il pouvait lui vendre des « lei » roumains, la devise roumaine, et des « leva » bulgares quand il le voudrait.

Après cette rencontre, Kid Nitrof se rendit prendre ou voir un aperçu de l'université d'Istanbul. De plus, il se rendit dans le grand bazar. C'était comme aller sous terre. Toutes ses allées étaient ponctuées de petits magasins. On y vendait des objets d'art, beaucoup de tapis turcs. Le mot d'ordre tacite : marchander ce que plusieurs touristes américains timorés ne faisaient pas.

Première destination : Kid avait reçu de la part d'étudiants canadiens une commande de douze pipes en écume de mer. Pour acheter ces pipes, il visita plusieurs petites boutiques pour s'informer du prix. Puis il arrêta son choix sur un de ces magasins. Il demanda combien une pipe en écume de mer coûtait. Il se fit répondre un prix en anglais. Il afficha son refus d'acheter. Le vendeur lui donna un prix légèrement plus bas. Kid lui dit qu'il ne donnerait pas plus que 0,25 \$ pour une telle pipe. Le jeu commençait. Le marchand demanda à Kid de quel pays il provenait. Kid lui répondit qu'il venait de la Belgique. Le vendeur rétorqua : « Les Belges sont-ils aussi stupides que toi? ». Kid lui répondit qu'il était loin d'être stupide. Le vendeur diminua son prix. Kid haussa le sien et lui affirma qu'il voulait acheter 12 pipes. Le vendeur baissa considérablement son prix. Puis Kid proposa un prix plus élevé. Avant même de terminer ou de le dire, le vendeur prit un grand sac jaune, puis emballa les 12 pipes après les avoir enveloppées dans de petits papiers afin d'éviter qu'elles se cassent. Il accepta le prix communiqué par Kid.

Ce dernier réalisa que c'était un véritable sport. Puis il continua son chemin et aperçut un magasin de vestes de yak. Il en profita pour en acheter une. Le vendeur parlait admirablement bien le français. Il n'y avait pas d'acrimonie dans le processus de marchandage et Kid acheta la veste de yak.

Il retourna à l'auberge de jeunesse, déposa ses achats dans sa case qu'il ferma à clé. Puis il alla dîner dans un restaurant où, cette fois, on commanda son repas. Il n'était pas assis seul; un couple turc bien gentil s'y trouvait. Il y avait, comme sur toutes les tables voisines, une bouteille d'eau et un plat de cornichons. Kid mangea du shish-kebab tout en conversant en anglais avec ses voisins de table. Le dîner fini, il

s'empressa d'aller au Palais de Topkapi et de participer à une visite guidée de ce palais. Un véritable conte des mille et une nuits : des bijoux, des objets d'art de toute nature. À la vue des pièces d'art, on pouvait lire toute l'histoire de l'empire ottoman.

Plus tard dans l'après-midi, Kid se rendit chez le propriétaire du magasin où s'effectuait l'échange de devises. Le vieil Américain y était assis au même endroit. La ganse de l'appareil-photo de Kid était bien enroulée autour de son bras droit. Kid voulait échanger de l'argent américain pour des lei roumains et des levas bulgares. Le propriétaire monta sur un petit escabeau et, derrière quelques livres, dénicha un sac plein de lei roumains, des billets de banque bleus. Kid en acheta une liasse. Quant aux levas bulgares, l'échange fut minimal. Évidemment, il fallait les cacher à l'auberge de jeunesse. Tout était fermé sous clé. Quand il sortait, Kid transportait ses devises dans une ceinture spéciale dissimulée sous ses vêtements. Le lendemain, Kid décida de passer sa dernière journée à Istanbul en traversant le pont flottant pour aller, dans un premier temps, visiter la tour de Galata située au sud de Taksim. Des escaliers circulaires le menèrent au sommet qui offrait une vue panoramique d'Istanbul et de la Corne d'or.

Un arrêt dans un petit restaurant puis, Kid prit l'autobus pour se rendre plus loin, dépassé un stade de football, au palais de Dolmabahçe. Il fit une visite guidée surtout des appartements du sultan et de ses six femmes. Le guide, peu loquace en anglais, parlait comme si on se référait à une nomenclature. Ainsi, il y avait six chambres, chacune occupée par une des six femmes.

Ces chambres étaient presque toutes semblables. Il y avait un lit orné de broderies de luxe, des œuvres d'art en or et un téléphone sur pied presque aussi haut que huit pouces. Il s'agissait des vieux téléphones en usage au début du 20^e siècle. L'interprétation en anglais se faisait on ne peut plus rudimentaire. Voici un exemple : « One night sultan calls wife. Wife takes phone and after goes to sultan's room. Next night, sultan calls other wife. Wife answers and goes to sultan's room. » Ce fut le même genre d'interprétation jusqu'à la sixième femme.

Les six chambres étaient disposées trois d'un côté du palais et les trois autres de l'autre côté. Puis, on revenait à l'entrée du palais là où la visite avait commencé. Par après, ce fut le retour à l'auberge de jeunesse.

Le lendemain, au début de l'après-midi, Kid Nitrof prit l'avion, une Caravelle de Sabena, en direction de Bucarest. Il fallait prendre un taxi. Le taxi était un dolmus; les taxis étaient ni plus ni moins que de vieilles Dodge pour ainsi dire des années 50. Le tarif de la course était celui du chauffeur du dolmus. Il y avait quelquefois des trous dans le plancher. Évidemment il fallait négocier le prix du transport. Comme d'habitude, Kid Nitrof commençait ses négociations en donnant le prix le plus bas. Son interlocuteur maugréait un peu et baissait son prix. C'était une véritable joute verbale, une dialectique incessante. Il ne fallait pas être pressé. De plus, plusieurs Turcs, certainement attirés par le fait que l'on négociait, se mirent de la partie et semblaient négocier avec le chauffeur de taxi. Enfin, on arriva à déterminer le prix du voyage. Ce fut le départ.

Rendu à l'aéroport, après les formalités de douane habituelles, Kid Nitrof prit la fameuse Caravelle où on montait à bord sous la carlingue. Le voyage ne fut pas long. Il semblait que l'on voyageait au-dessus des côtes de la Mer Noire. Puis, la descente et l'arrivée à l'aéroport de Bucarest. On donna à Kid Nitrof un visa de touriste. Puis, on lui souhaita la bienvenue en français. À l'époque, la langue seconde était la langue française. Près de l'aérodrome, il y avait plusieurs avions de la ligne nationale de Roumanie « Tarom », des avions de couleur rouge et un avion de la ligne est-allemande « Interflug » en provenance de l'aéroport de Berlin Est « Schönefeld ».

Kid Nitrof avait réussi à Bruxelles à dénicher l'adresse de l'association des étudiants roumains (spécialisée dans les voyages). En prenant l'autobus, il montra cette adresse à un passager de l'autobus qui faisait la navette entre l'aéroport et le centre-ville. L'autobus passa près d'un édifice de style stalinien (le fameux gâteau de mariage) un peu semblable à celui de la Place d'Armes à Montréal.

Puis, plus loin, sur le grand boulevard qu'empruntait l'autobus, Kid aperçut un arc de triomphe. Chaque côté du boulevard, assez large, se situaient d'immenses maisons qui rappelaient l'architecture italienne. On indiqua à Kid de descendre et on lui montra où se trouvait l'agence ou l'association des étudiants roumains. Il faut bien mentionner que le français était la langue seconde en Roumanie. Kid pénétra dans ces lieux et quelqu'un lui présenta le directeur. Kid lui dit qu'il venait du Québec. Le directeur écrivit sur une feuille : « Vive le Québec libre! », lui montra ce papier et se mit à rire.

Kid lui expliqua qu'il voulait faire un tour ou une visite de Bucarest sans que cela ne soit trop onéreux. D'abord, trouver l'hôtel. On lui présenta une jolie jeune femme, grande aux yeux noirs. Il fut convenu, à l'association, que Kid Nitrof joindrait un groupe de voyageurs en provenance du Danemark, des professeurs d'écoles secondaires. Kid dut partager une chambre avec un célibataire âgé, peu loquace et qui ronflait fort. Voilà, c'était le prix pour voyager à bon marché. Kid et la jeune femme se rendirent à l'hôtel pour s'inscrire et laisser les bagages dans la chambre. Après, ce fut une courte visite de la ville avec cette dame. Elle amena Kid dans un musée, le Musée National d'Arts. Elle lui indiqua des peintures qui relataient des batailles navales entre les Russes et les Turcs. Puis, les deux se rendirent à l'Athénée Roumaine, lieu des plus grands événements culturels. Puis, Kid et sa guide empruntèrent la rue Gheorghe Gheorghiu-Dej, une rue en pente bien bordée d'arbres, pour aller visiter quelques bâtiments universitaires. À la fin de cette petite visite, ce fut le souper.

La caractéristique des restaurants : prix raisonnables, atmosphère des rythmes de la musique gitane. Le restaurant où les deux se rendirent offrait cette atmosphère. Les musiciens étaient vêtus du costume national. La cuisine était excellente et le vin de bonne qualité. Ce restaurant s'appelait « La cave à vin».

Le lendemain, Kid Nitrof en profita pour visiter le vieux district commercial, Lipscani. Plus loin, il visita un marché ouvert où des paysans vêtus de bottes et de chapeaux de fourrure faisaient du commerce. Non loin, se situait un magnifique

restaurant où les serveurs portaient des tenues médiévales. On aurait cru qu'ils étaient vêtus comme Peter Pan.

Quelques jours furent passés à visiter le vieux centre de Bucarest occupé par plusieurs monastères et synagogues, édifices malheureusement détruits plus tard sous le régime de Ceausescu. Kid se rendit à l'église Stravropoleos, pas immense mais riche en contenu.

Une journée, le voyage organisé dont Kid faisait partie fit une excursion en dehors de Bucarest : une pleine journée. Première destination, Braşov où l'on visita le centre-ville, où de petites maisons de marchands sont coiffées d'un toit rouge. L'arrêt à Braşov au centre-ville permettait au voyageur de bien manger dans un restaurant aux caractéristiques intéressantes. Pour y entrer, il fallait descendre quelques marches puis ouvrir une petite porte en forme de demi-lune, ce que l'on voit dans les films de Dracula. Puis, il fallait monter au premier étage. Les poutres étaient en bois sculpté. Le mobilier était d'aspect médiéval.

Parlant de Dracula, le fameux château où il habitait n'était pas loin. Braşov est une porte d'entrée aux Carpathes. Il faut bien le dire, les visites étaient un simple aperçu, un vol d'oiseau. Après ce repas, il fallait prendre l'autobus et l'on gravit un petit chemin dans une montagne. Puis, les voyageurs aperçurent un magnifique château, pas très grand : le château Peles au pied des monts Bucegi. Il était situé dans la ville de Sinaia. Il donnait l'impression d'un château de conte de fées, avec de multiples couleurs. On aurait dit un château fait de différents bonbons. On y pénétra mais il ne fut pas question d'aller plus loin. Dans des meubles couverts de glace, il y avait des armes qui remontaient à l'époque de la Renaissance. Puis, on revint à Bucarest.

Un autre arrêt : un centre de ski avec un hôtel ayant l'allure d'un château. Le premier étage où se reposaient des skieurs avait un plancher recouvert presque entièrement de peaux d'ours.

De retour à Bucarest, Kid mangea à l'hôtel même comme presque tous les jours. Il ne lésina point sur le menu. L'argent acquis à Istanbul valait son pesant d'or. D'ailleurs, il en vendit aux voyageurs Danois. Il restait une autre journée à Kid pour terminer son voyage. Il en profita pour visiter le musée du village composé de petites constructions rurales, témoignant de la vie rurale en Roumanie. Il demanda à un passant ce qu'était l'immeuble stalinien qui se dressait au loin. La réponse fut l'immeuble de la presse. Puis, il prit une photo du palais royal où avait dû habiter le roi Michel 1^{er}. En face, dans un café-terrasse, il aperçut une jeune tzigane se faire chasser manu militari. Dans l'après-midi, Kid alla au cinéma voir un film mettant en vedette Dean Martin, un vieux film. À la porte, il n'y avait pas foule. Kid en profita pour parler avec un citoyen de près de 60 ans. Il lui demanda si les choses avaient bien changé ou évolué avec l'arrivée du communisme. Le citoyen lui répondit avec un air de réprobation : « Euh! Un changement. »

Le lendemain matin, départ par train pour Sofia, en Bulgarie. Le compartiment où Kid se trouvait était occupé par trois soviétiques, tous de Novosibirsk, U.R.S.S.

La frontière entre la Bulgarie et la Roumanie se situait de part et d'autre aux extrémités du pont de l'Amitié. Passé le pont, un douanier bulgare arriva dans le compartiment qu'occupaient Kid Nitrof et les trois Soviétiques. Évidemment, Kid ne parlant pas le russe, un Russe lui montra le dessin d'un bâton et d'une rondelle et, se pointant du doigt, il voulut indiquer que les Russes étaient meilleurs que les Canadiens au hockey. Il lui dit aussi en allemand en se montrant du doigt qu'il était « gross arbeit », « travailleur manuel » dans le contexte de la conversation limitée. Un autre Russe affirma qu'il était « ingenior ». De plus, il donna à Kid un paquet de cartes postales de sites de Novosibirsk en Sibérie. Puis, un autre Russe, probablement le guide des voyageurs, entra dans le compartiment et dévisagea Kid Nitrof avec un air soupçonneux. Puis il quitta le compartiment. L'officier de douane estampilla un visa dans le passeport de Kid Nitrof.

Il y avait un militaire bulgare qui monta à bord. Un uniforme gris pâle et un képi plus haut que la moyenne des képis militaires. Le train roulait si lentement que l'on aurait pu courir à côté. Le chemin de fer était sinueux, d'où, peut-être, la lenteur du train. Puis, une fois les montagnes passées, le train franchit une plaine jusqu'à son arrivée à la gare de Sofia, petite comme celle qui dessert une ville moyenne au Québec.

Il fallait bien se loger. Un bureau de tourisme se trouvait non loin. « Bienvenue en Bulgarie », lui dit-on en français. Il y avait une condition à laquelle se soumettre. Tant qu'il restait des chambres libres, fussent-elles dans un hôtel disons de luxe, il fallait se loger dans l'une de ces chambres en payant le prix exorbitant de cette chambre. Le lendemain, Kid Nitrof fit une visite guidée de Sofia : le mausolée de George Dimitroff, fondateur de la Bulgarie socialiste, la basilique Sainte-Sophie de Sofia. La visite ne dura qu'un avant-midi. L'après-midi, Kid Nitrof le consacra à marcher au centre de Sofia. Il vit un immeuble de style stalinien comme il en existait dans d'autres villes ou capitales de pays socialistes. Il eut l'occasion de prendre un de ces fameux taxis comme il en existait à Istanbul. Il se nommait « dolmus » ; il fallait étrangement négocier son passage dans un pays socialiste.

Dans l'ensemble, Sofia est une petite ville assise dans une plaine quelque peu inclinée. Il y avait à l'horizon un mont coiffé d'une calotte de neige, « Vitochà ». L'hiver, disait-on, on pouvait y skier.

Le lendemain matin, départ pour la Grèce, Athènes, la Grèce des colonels. Dans le compartiment, se trouvaient deux jeunes étudiantes et un Israélien d'origine bulgare qui transportait une grosse valise pleine de pots de yogourt. Des membres de sa parenté demeurant à Sofia lui en avaient fait cadeau. Kid Nitrof lui parlait en anglais. Une conversation s'entama sur le sujet du communisme. Elle ne dura pas longtemps après le moment où Kid se moqua de l'appellation donnée à l'Allemagne de l'Est « Deutsche Demokratische Republik ». En même temps, Kid riait du fait que la démocratie n'y avait aucune racine. Les étudiantes bulgares riaient mais ne

comprenaient rien à la discussion. L'Israélien demanda à Kid de changer de sujet car les autres occupants étaient sensibles à ce genre de discussions.

À un moment donné, un douanier et une douanière bulgares arrivèrent et demandèrent aux jeunes Bulgares de descendre du train qui s'était arrêté à une petite gare. Puis, l'un des douaniers demanda à Kid Nitrof d'ouvrir certains de ses paquets. Kid lui montra la veste de yak achetée à Istanbul. Le douanier et la douanière se mirent à rire. Puis, un autre douanier estampilla le passeport de Kid. Le train roulait entre deux collines escarpées; sur l'une d'elles s'élevait un mirador. Le train s'arrêta et les douaniers grecs montèrent à bord pour les formalités habituelles.

Le train continua sa route. Puis, un premier arrêt à Thessalonique, un port grec. Il fallait attendre un autre train pour se rendre à Athènes. Durée de l'attente : deux heures, assez de temps pour aller souper non loin de la gare. L'Israélien suivait en transportant sa grosse valise. Nous mangions de l'agneau et une salade grecque. Comme boisson, une dont Kid n'avait jamais entendu parler : le vin de retsina. Kid Nitrof en prit une gorgée et, faisant la grimace, exprima son dégoût à l'Israélien. Celui-ci lui proposa de boire un vin rouge sec « domestica ».

Le repas fini, nous nous sommes dirigés vers la gare pour prendre le train à destination d'Athènes. Montés à bord, les deux voyageurs furent surpris du fait que les sièges du compartiment étaient en bois. Pas très confortables, dirait-on. D'autant plus que toutes les places étaient occupées par d'autres voyageurs qui s'avéraient être des matelots de la marine. Il faut penser que la Grèce à cette époque vivait sous le joug des colonels.

Le compartiment était plein la nuit; même l'inconfort causé par les sièges en bois n'empêcha pas de dormir et de se réveiller pour apercevoir dehors de multiples collines vertes envahies par des brebis et des moutons. Quelqu'un dans le passage du wagon vendait du café. Kid Nitrof dut enjamber les braves matelots qui dormaient profondément.

Puis, ce fut l'arrivée à la gare d'Athènes. Il fallait bien se trouver un hôtel où se loger et qui soit abordable sur le plan financier. Un bureau de touristes en indiqua un. Il était d'un prix raisonnable, situé non loin du palais royal délaissé par le couple royal. Il y avait deux gardes habillés en fustanelle qui faisaient le guet. Kid avait demandé au directeur de l'hôtel comment on réagissait à la présence de la dictature des colonels. Il répondit sans ambages qu'on avait peur de parler. Le mutisme était de règle en Grèce.

Un petit tour de ville permit de voir assez rapidement le Parthénon, l'Acropole, le quartier de Plaka, le Pirée. Quant aux repas, c'était comme en Turquie. Kid Nitrof était invité, quel que soit le restaurant, à se rendre dans la cuisine et à prendre ce qu'il voulait, surtout de la viande d'agneau, dans les chaudrons ouverts par le cuisinier, des pommes de terre brunes dans d'autres chaudrons. Puis, Kid Nitrof prit une salade grecque bourrée d'olives, de tomates et d'autres légumes, le tout arrosé d'une bouteille de domestica. Dans certains restaurants, le soir, il y avait de la danse folklorique grecque.

Kid voulut aller au-delà d'Athènes et se rendre en Crète à Héraklion. Un voyage organisé était offert par une agence de tourisme pour une durée de trois jours, y compris le voyage en bateau.

Le bateau voyageait de nuit. On y soupait et déjeunait. Kid Nitrof partageait une cabine avec un Américain qui, malencontreusement, n'avait pas le pied marin; il avait le mal de mer. À l'arrivée à Héraklion, un avion d'Olympic Airlines décollait non loin. À voir : les remparts ou la forteresse sur le port, le marché couvert, une rue bordée de magasins aux étalages ouverts. Il y avait les villes traditionnelles de la montagne.

Kid et l'Américain partageaient la même chambre. À l'hôtel, seul le déjeuner était offert. Une guide orientait les voyageurs dans les visites des lieux. Elle avait l'accent français de Mélina Mercouri, l'actrice qui jouait dans « Les enfants du Pirée ». La cuisine de la Crète était excellente. On se rendait dans les cuisines pour

commander ce que l'on voulait. Accompagnés de la guide, les deux voyageurs eurent la chance de visiter le musée archéologique d'Héraklion.

La guide avait permis aux deux voyageurs d'aller visiter une grotte d'où provenait l'œuvre d'art surnommée « La Parisienne ». L'œuvre d'art « La Parisienne » provenait, semble-t-il, de la Crète. Le lendemain, départ le soir pour le Pirée. Le voyage se faisait de nuit. Arrivé à Athènes, Kid Nitrof retourna à l'hôtel où il avait logé avant ce petit voyage. Journée de repos dans des cafés sur les grandes artères. Le jour suivant, départ par Sabena, pour Bruxelles.

Un Belge d'un certain âge, coiffé d'un béret, parlait à Kid de son voyage à Moscou en 1937. Il y avait une exposition de peintures. Ce Belge était peintre de métier. Il disait à Kid que lorsqu'il voyagea en train en Russie, il ne pouvait pas regarder dehors, car les fenêtres du train étaient placardées de bois pour empêcher les voyageurs d'observer les affres de la collectivisation des terres dans la campagne russe.

De retour à Louvain, Kid Nitrof fit la distribution des fameuses pipes en écume de mer achetées en Turquie.

Chapitre 4 - Au pays de la biche, Walter Ulbricht

Un mois après son retour, avant de défendre sa thèse de licence, Kid Nitrof décida d'effectuer un voyage d'une semaine en Allemagne de l'Est (R.D.A.). D'abord, l'achat d'un billet de train aller-retour Louvain-Dresden dans une agence située en face de l'endroit où il chambrait. Kid demanda à l'agence s'il devait obtenir un visa pour voyager tout au plus une semaine en République démocratique allemande.

La réponse fut que l'on donnait un visa de touriste à la frontière. Le lendemain, dans l'après-midi, Kid prit le train pour faire ce voyage. D'abord, arrêt à Cologne. Il fallait attendre le début de la soirée pour prendre le train pour Dresden, la destination ultime.

De là, il serait revenu en suivant le même trajet en arrêtant dans différentes villes. Il mangea près de la gare de Cologne, puis prit le train, départ de Cologne. Kid Nitrof était seul dans son compartiment. Il observait à l'extérieur la lune qui surgissait peu à peu au-dessus des arbres, le train traversant une longue forêt.

Cette belle lune qui sautait d'un arbre à l'autre était merveilleuse à contempler. Le train roulait à vive allure mais il y eut une fois où il s'arrêta. Un passager entra dans le compartiment de Kid. Au début il semblait calme. Kid lui demanda où il se rendait. Il répondit qu'il allait voir de la famille à Dresden. Puis, il demanda à Kid où celui-ci allait. Ce dernier lui répondit qu'il effectuait un voyage en RDA pendant une semaine. Son compagnon de compartiment demanda à Kid s'il avait un visa de touriste. Kid répondit par la négative. Le compagnon lui demanda aussi s'il avait de la parenté en Allemagne de l'Est. Kid répondit que non. Le compagnon se mit à tourner comme une toupie dans le compartiment. Il affichait un regard très anxieux. Il répétait souvent : « Pas de visa, pas de parenté ». Le voyant tressaillir de peur, Kid Nitrof prit un petit calmant. Puis il demanda à son compagnon de compartiment ce qu'il pouvait faire dans les circonstances. Ce dernier, toujours aussi anxieux, lui répondit qu'il ne savait pas et qu'il

valait mieux en parler au conducteur du train. Ce dernier dit à Kid d'attendre que le train parvienne à la frontière est-allemande à Gerstungen.

Le train s'arrêta à cet endroit et le conducteur fit signe à Kid Nitrof de prendre ses valises et de le suivre. Kid descendit donc du train. Il y avait des projecteurs un peu partout. Le conducteur indiqua à Kid une personne à qui se rapporter. Un garde-frontière se pointa et demanda à Kid Nitrof s'il avait un visa. Ce dernier répondit que non. Le garde-frontière lui demanda s'il avait des connaissances en R.D.A. La réponse fut aussi négative. De plus Kid lui répondit qu'il n'était pas Allemand. Comme dernière information, le garde-frontière voulut savoir si Kid Nitrof avait un document du bureau de l'agence de voyages. Kid lui montra innocemment son billet de train. En son for intérieur, Kid comprenait le sens de la question du garde-frontière mais ne pouvait faire autre chose que de montrer son billet de train. Le garde-frontière lui dit que ce n'était pas le document de l'agence de voyages de la R.D.A. Puis il demanda à Kid de prendre ses bagages et de le suivre. Kid le suivit dans ce qui semblait être une gare. Il y avait des tables et des chaises et un cuisinier qui préparait des mets. L'endroit ressemblait à une cafétéria. Le garde-frontière invita Kid à s'asseoir et à manger et à dormir le cas échéant. Il demanda à Kid de prendre une feuille de papier et un stylo et d'écrire ce qu'il devait lui dicter.

Ainsi, Kid Nitrof se mit à écrire en allemand qu'il devait retourner en Allemagne de l'Ouest lorsque le train en direction de l'Allemagne de l'Ouest arriverait en pleine nuit. En Allemagne de l'Ouest, il devait prendre un train de campagne et se rendre dans un village où un autobus pourrait le conduire à la frontière ouest-allemande. Lorsque le train arriva, Kid Nitrof voulut sortir de la gare pour monter à bord. Mais un garde-frontière lui barra la route. Il lui intima l'ordre d'attendre qu'il vienne le chercher. Kid comprit dans le futur pourquoi il ne fallait pas sortir de la gare. Puis, le garde-frontière revint et dit à Kid de prendre le train.

Dans le compartiment il y avait une dame qui pleurait et qui disait que les communistes lui avaient refusé d'aller voir sa parenté en R.D.A. Arrivé en Allemagne

de l'Ouest, Kid descendit du train et expliqua au douanier ouest-allemand qu'il était allé en R.D.A pendant au plus deux heures et qu'il devait passer par un autre point de frontière pour aller en R.D.A.

Kid attendit le train de campagne de l'autre côté de la gare; il s'agissait d'un wagon motorisé. Il monta à bord puis descendit une demi-heure plus tard là où on lui avait indiqué de descendre. La gare était une minuscule cabane de bois. Des bancs de bois parsemaient l'intérieur. Kid Nitrof se coucha sur un de ces bancs et essaya de dormir. Des poules entraient dans cette petite gare et en sortaient dans un véritable va-et-vient. Kid commença à sommeiller.

Soudain, une camionnette arriva et deux gardes-frontières ouest-allemands en descendirent et entrèrent dans le petit bâtiment. On demanda à Kid ce qu'il faisait là. Les deux gardes-frontières étaient habillés comme les soldats qui avaient combattu au côté de Rommel, le renard du désert, durant la deuxième guerre mondiale : le même vieux képi et des lunettes de ski. Ils étaient vêtus comme ceux qui conduisaient des chars d'assaut à cette époque. Kid expliqua aux deux gardes-frontières qu'il avait été refoulé à la frontière de la R.D.A. et que, ne pouvant lui donner un visa, on lui avait indiqué le chemin à suivre pour demander un visa à la frontière est-allemande. Il ne faisait que suivre la route tracée. Il attendait l'autobus qui le mènerait à la frontière ouest-allemande, puis en R.D.A. Les deux gardes-frontières partirent.

Kid Nitrof marcha un peu dans le village, puis, l'autobus arrivant, il monta à bord et demanda au chauffeur de l'avertir lorsque l'autobus arriverait à la frontière de l'Allemagne de l'Ouest. Le trajet en autobus dura près d'une heure, le temps de dormir un peu, toute la nuit précédente ayant été passée à se trimbaler d'un endroit à l'autre. Soudain, quelqu'un réveilla Kid. Il vit le chauffeur lui faire signe. Il prit ses bagages et descendit de l'autobus. Le chauffeur lui indiqua le poste frontière de l'Allemagne de l'Ouest. Il se situait à quelques mètres de l'arrêt de l'autobus.

Kid se présenta aux douaniers et leur expliqua la raison pour laquelle il se trouvait là. Un des douaniers entra dans une cabine et logea un appel téléphonique en toute probabilité aux gardes-frontières de la R.D.A. Puis il affirma à Kid qu'il pouvait se rendre en Allemagne de l'Est. Il demanda à un commerçant qui possédait une camionnette Volkswagen de faire monter Kid à bord. Le commerçant lui dit qu'il le laisserait à la frontière est-allemande. Le commerçant se rendait à Berlin en transit. Aussitôt que la camionnette quitta l'Allemagne de l'ouest, la route se rétrécit et faisait penser à un bec d'entonnoir. En Allemagne de l'Ouest, il y avait quatre voies, en Allemagne de l'Est, dans le no mans's land, il n'y en avait qu'une seule, faite de béton. Un grand écriteau souhaitait la bienvenue en R.D.A. en quatre langues. De chaque côté de la route s'élevaient de très hautes clôtures. Puis, à gauche, apparut un bâtiment qui abritait les gardes-frontières est-allemands. Kid descendit de la camionnette, prit ses bagages et demanda à un garde-frontière ce qu'il fallait faire pour obtenir un visa de touriste en R.D.A pour une durée d'une semaine.

Ce dernier le fit entrer dans un bâtiment formé de trois pavillons. Un garde-frontière demanda à Kid s'il avait des journaux et des jouets de guerre. À ces questions Kid répondit par la négative. On fouilla ses bagages. Puis, Kid passa la porte, entra dans le pavillon attenant au premier pavillon. On estampilla un visa dans son passeport. La frontière est-allemande se nommait Wartha, en Thuringe. Les villes à visiter y étaient inscrites : Weimar, Leipzig, Erfurt, Dresden.

Puis Kid sortit et attendit avec ses bagages. Un garde lui demanda d'un mouvement du pied droit d'ouvrir ses valises ce qu'il fit. Un autre garde approcha et lui demanda comment il était venu à la frontière. Il dut expliquer qu'il était entré en train la nuit précédente mais qu'il devait passer par ce poste. Il ajouta que quelqu'un l'avait conduit en voiture jusqu'à la frontière mais que la destination de cette personne était Berlin. Il ajouta qu'il n'avait aucun moyen de transport si ce n'est reprendre le train pour Dresden.

On lui indiqua donc un pavillon où il pouvait acheter un coupon pour prendre un taxi. Du même souffle, Kid échangea de l'argent américain contre des marks est-allemands. Il attendit parmi cinq gardes-frontières qui ne faisaient rien. Il n'y avait aucune voiture en provenance de l'Allemagne de l'Ouest.

Soudain une Volga (voiture soviétique ressemblant à une Dodge des années 50) surgit. Le conducteur du véhicule tourna abruptement et arrêta brusquement. Un mouvement de voiture très perceptible, un nuage de poussière enveloppa la voiture de couleur ivoire. Un garde-frontière lui indiqua de se rendre vers le taxi. Le conducteur sortit et rangea les bagages de Kid à l'arrière. Puis, il lui demanda de lui donner le coupon acheté à la frontière. Il ajouta en souriant : « Bienvenue en Thuringe, dans le cœur vert de l'Allemagne. » Le conducteur portait une chemise à carreaux et avait un gros cigare à la bouche. On partit mais, à quelques kilomètres de la frontière, il y avait une barrière maniée par deux policiers. Une deuxième frontière. Le conducteur échangea quelques mots avec les policiers et ceux-ci levèrent la barrière. On continua le chemin puis, on parvint à Eisenach, R.D.A., lieu de fabrication des voitures Wartburg, aussi ville principale de la Thuringe, cœur vert de l'Allemagne comme l'avait affirmé le conducteur de la voiture. Le conducteur laissa Kid à la porte de la gare d'Eisenach. Kid attendit un peu et prit le train qui se rendait à Leipzig. Le spectacle : la locomotive était une locomotive à vapeur. Les wagons de couleur verte tranchaient par leur modernité. On pouvait lire au bas de chaque wagon : « Made in Sweden ». Kid Nitrof monta à bord du train. Il s'assoupit dans un compartiment. Le train arrêta à la gare de Leipzig assez impressionnante sur le plan architectural.

N'ayant pas mangé depuis la veille, Kid Nitrof décida de dîner dans le restaurant de la gare. Le plafond fait de verre et garni de vitraux laissait pénétrer un soleil assez éblouissant. Kid dut porter des lunettes de soleil pour manger. Un Allemand de l'Est assis à trois tables plus loin, un peu chaudasse ou saoul, criait à ses voisins de table tout en visant Kid : « Voyez-vous l'homme là-bas qui porte des lunettes de soleil? » Il semblait un peu agressif et Kid craignait qu'une altercation ait lieu. Soudain, il aperçut la serveuse qui intima à la personne saoule de se tenir tranquille. Puis, elle demanda à

Kid ce qu'il voulait commander. Puis, elle partit pour revenir tout de suite lui annoncer que la machine à café était hors d'usage. Il y avait du café en République Démocratique Allemande, alors qu'à cette époque c'était une denrée inexistante en U.R.S.S.

Après avoir fini de manger, Kid entreposa ses bagages et se trimbala à Leipzig. Il visita entre autres ce que l'on appelle maintenant le tribunal administratif fédéral. Devant l'édifice il y avait une grosse inscription rouge sur laquelle on pouvait lire : « George Dimitrof, le fondateur de la république socialiste de Bulgarie ». C'était là, disait-on ou lisait-on, que cet individu avait été jugé pour avoir mis le feu au Reichstag. Kid Nitrof se rendit à l'Église Saint-Thomas où Jean-Sébastien Bach était maître de chapelle. Un autre édifice était bien connu pour son architecture : le nouvel hôtel de ville. À un certain moment, tout en déambulant dans la ville, il croisa un Noir à qui il posa une question en anglais. Ce dernier lui répondit en allemand qu'il ne parlait pas anglais. Kid lui demanda ce qu'il faisait. Il se disait étudiant. Kid lui demanda ce qu'était la tour moderne qui se dressait non loin. Le Noir lui répondit que c'était la faculté de médecine de Leipzig.

Enfin, c'était fini pour cette courte randonnée à Leipzig. Kid retourna à la gare, reprit ses bagages et prit le train pour Dresde. Pendant tout le parcours, il dormit un peu. Encore une fois le train était tiré par une locomotive à vapeur. Il fallait bien consommer le charbon exploité dans les pays du marché commun de l'Est, notamment la Pologne. Le train arrêta à la gare de Dresde. Kid s'informa des possibilités de se loger à bon marché. Il se rendit à un hôtel adjacent à une place piétonnière entourée d'immeubles construits sous le régime communiste, à savoir des immeubles austères, « Prager Strasse Dresden », et couronnés de banderoles rouges où l'on pouvait lire que la jeunesse était promise au socialisme.

À l'hôtel, un préposé conduisit Kid à sa chambre et lui dit qu'il avait été prisonnier des Canadiens pendant la première guerre mondiale et qu'il mangeait des Corn Flakes. Il accusait un certain âge évidemment.

Kid s'installa dans sa chambre puis dormit un peu pour ensuite se diriger vers un café terrasse tout près. Tout en mangeant, il y dégusta sa première bière est-allemande. Le lendemain il s'informa de la possibilité de faire un tour guidé de la ville. C'était le matin. L'après-midi était consacré à la visite guidée en allemand. La République Démocratique Allemande n'était pas encore un pays touristique. L'avant-midi, Kid se promena à pied près de l'hôtel. Comme dans tous les pays de l'Est, il y avait des kiosques de journaux et de magazines, aucun ne provenant des pays de l'Ouest; le journal est-allemand disponible était le « Neues Deutschland ». Quant aux restaurants, il y avait surtout des cafétérias populaires. Kid Nitrof alla dans celles-ci pour prendre ses repas. Quant aux magasins, les vitrines étaient un peu dégarnies mais pas comme en U.R.S.S. Il y avait bien quelques tramways vieux comme les rails sur lesquelles ils circulaient.

Au cœur de la ville se trouvait la vieille ville « Altstadt ». C'était la Florence de l'Elbe. L'aspect global en était un de décrépitude, de non-entretien et de destruction. Un héritage des bombardements alliés qui demeuraient dans la tête des citoyens de cette ville. Un spectacle désolant. Évidemment, la visite guidée de la ville se concentra sur ces trésors presque détruits de ce côté de l'Elbe. Le panorama offert était apocalyptique. Ce que l'on appelle l'Altstadt, vieille ville, était depuis la fin de la guerre intacte, c'est-à-dire détruite et laissée à l'abandon. Seule la tour était visible. Il ne restait que des ruines de l'église ou cathédrale Frauenkirche, le symbole original de Dresde. Somme toute, tout le reste du centre de la ville était détruit. Heureusement, certains bâtiments tenaient debout. Ainsi, le palais Zwinger tenait debout. Dans cet édifice, il y avait le musée des vieux maîtres.

Plus loin se trouvait l'Opéra Semper, en train d'être peu à peu restauré. Puis, le bus de touristes, tous est-allemands, se déplaça sur un vieux pont à l'autre rive de l'Elbe. Dresde était perçue comme la Florence de l'Est. Elle se caractérisait par un ensemble de palais baroques et néo-classiques. Le groupe prit un funiculaire qui monta sur un petit mont d'où l'on pouvait apercevoir cet ensemble de palais. De l'autre

côté de l'Elbe, la rive prenait un visage très large. De jeunes Allemands pratiquaient le vol à voile sur cette rive. Un treuil tirait les planeurs vers le ciel.

La visite finie, Kid Nitrof se rendit à une brasserie non loin de la place piétonnière. Il appréciait beaucoup les côtelettes viennoises et les saucisses allemandes avec de la choucroute. Avec cette dégustation, Kid aperçut près d'une fontaine située non loin, de jeunes F.D.J., les jeunesses communistes de la R.D.A., portant chacun une chemise bleue, foulard noir au cou et des pantalons noirs. Ils avaient l'air de s'amuser.

Le lendemain Kid alla près de la rive où l'on pratiquait le vol à voile, décida de dîner dans un vieux restaurant dont la construction remontait certainement au début du 20^e siècle. Il dut partager une table avec un couple et leur fils presque adulte. Il commanda son repas mais, comme on le dit en Allemagne, l'aubergiste était un peu rude. Le père dit à Kid en allemand que Monsieur l'aubergiste était impoli. Le fils entama une conversation avec Kid Nitrof. Il lui demanda d'où il venait. Et de poursuivre en lui demandant si l'éducation était gratuite au Canada. Kid lui répondit qu'elle l'était aux niveaux primaire et secondaire. Le jeune homme lui dit qu'en R.D.A., l'éducation et les soins médicaux étaient gratuits. Kid lui dit que du train qui le menait à Dresde, il avait vu plusieurs parachutistes au loin. Il s'aventura à demander au jeune Allemand s'il pouvait sauter en parachute. Ce dernier lui demanda s'il avait déjà sauté. Kid lui répondit par la négative. Le jeune Allemand fit de même.

Kid et ses convives se quittèrent à la fin du repas. Pendant qu'il se dirigeait vers l'hôtel où il restait, Kid Nitrof examina son passeport dans lequel était estampillé son visa sur deux pages. Il constata une grossière erreur. Il nota nerveusement qu'il voyageait depuis deux jours sans visa en R.D.A. Il se rendit à un bureau de tourisme est-allemand pour faire part de cette lacune. On l'aiguilla vers un bureau situé près de la grande place piétonnière. Il rencontra un fonctionnaire qui lui parla en français. Kid expliqua à ce fonctionnaire la nature du problème. Il lui fit remarquer que cette erreur n'était pas de sa faute. Le fonctionnaire prit le téléphone et sembla critiquer celui qui se

trouvait à l'autre bout de la ligne. Puis, il dit à Kid qu'il y avait une erreur, que la responsabilité de cette erreur n'incombait pas aux autorités est-allemandes. Il prétendait que la faute revenait à Kid mais, il fallait passer outre. Puis il demanda à Kid de se rendre à un bureau situé de l'autre côté de la grande place piétonnière. Il écrivit l'adresse et la remit à Kid. Celui-ci se rendit à la place indiquée où il fut reçu cordialement et compléta son visa. Puis il sortit.

Un des fonctionnaires qui s'y trouvait sortit et l'invita à traverser la place pour prendre une bière dans un bar est-allemand où tout le monde se tenait debout près de petits comptoirs. Le fonctionnaire affirma qu'au Québec, on parlait un beau français, celui du dix-septième siècle. Il ajouta que les touristes français venaient dans son pays sachant tout sur l'Allemagne et évitant de prendre des notes. Quant aux Russes, il affirma que ces derniers prenaient beaucoup de notes lors des tours guidés. Il ajouta qu'une de ses connaissances était allée au Canada mais n'avait pas aimé son voyage. Il parlait de la R.D.A comme d'un petit pays qui partait de rien.

À la fin de la deuxième grande guerre, les Russes avaient démantelé les industries de la partie est de l'Allemagne pour les installer en Union Soviétique. La seule chose que les Russes n'avaient pas prise, ce fut les rails, car les rails soviétiques étaient de dimensions particulières, l'écartement étant différent. Les Allemands de l'Est ont tout reconstruit par eux-mêmes. Puis, comme le disait le fonctionnaire, ils ont investi beaucoup dans la production de biens de consommation. Il avouait cela avec un air condescendant, surtout qu'il disait : « Eux, les Soviétiques, n'investissaient que dans l'armement. » Il disait cela avec vantardise. Un fond allemand qui surgissait. Puis, Kid et le fonctionnaire s'assirent dehors. Une femme vint rejoindre Kid et son interlocuteur.

Ce dernier la lui présenta. Elle demanda à Kid ce qu'il faisait en Europe. Le fonctionnaire qui accompagnait Kid ajouta que ce dernier avait voyagé dans tous les pays socialistes. Il dit à cette dame ce qu'il avait dit des touristes français et russes. Elle haussa les épaules avec un léger sourire. Kid lui demanda si elle avait des

enfants. Elle répondit qu'elle avait une jeune fille qui aimait faire de la moto. Kid était surpris dans la mesure où cela pouvait représenter un luxe. Elle répliqua : « Ha! » comme si Kid s'intéressait à sa fille. Ce fut les dernières personnes à Dresde avec qui Kid Nitrof eut des contacts.

Le lendemain Kid prit le train pour Weimar. Une magnifique ville qu'il mit presque une journée à en visiter les endroits les plus attrayants. Weimar ressemblait à une ville de conte de fées où les arbres habillaient le centre-ville. Il y avait non loin l'une près de l'autre la maison de Schiller, celle de Goethe et celle de Franz Liszt. Puis il y avait la statue érigée en l'honneur d'Albert Schweitzer.

Kid dîna dans une des cantines populaires répandues en R.D.A. Comme compagnes de table, deux policières non armées, aux cheveux blonds. En R.D.A., la couleur des uniformes des policiers étaient le vert, l'étui à fusil étant blanc.

Vers la fin de l'après-midi, il était temps de prendre le train pour Erfurt, dernière destination. Près de la gare, un camion militaire rempli de soldats soviétiques passa. À l'arrière du camion, se trouvait le fameux cercle rouge et blanc contenant les lettres CA. Ce qui étonna Kid Nitrof, c'est que les conducteurs de chemin de fer est-allemands portaient un uniforme bleu comme leurs homologues ouest-allemands. De plus, ils avaient une écharpe rouge allant des épaules à la ceinture comme celle de leurs homologues ouest-allemands.

En arrivant à Erfurt, Kid Nitrof se rendit à l'hôtel situé en face de la gare de chemin de fer. Il apprit qu'il n'y avait aucune chambre d'hôtel de disponible. D'après ce qu'on lui dit, Erfurt attendait la visite de Willy Brandt en Allemagne de l'Est et sa rencontre avec Willi Stoph, ministre des relations extérieures de la R.D.A. La préposée à l'affectation des chambres lui dit qu'elle ferait tout en son possible pour trouver une chambre. Elle appela partout pour ce faire. Tout se solda par un échec. Kid Nitrof dit à la dame qu'il n'avait d'autre choix que de retourner en Allemagne de l'Ouest. La préposée lui répondit qu'elle allait demander à la Volkspolizei si Kid pouvait loger dans

une pension de famille. La réponse fut négative. On craignait peut-être la contamination idéologique. La préposée exhorta Kid Nitrof à patienter. Elle lui octroya une chambre de serveur très confortable, en passant à moitié prix. Quel soulagement pour Kid. Bain et cabinet de toilette y étaient.

Le lendemain Kid déjeuna à l'hôtel entouré d'un aréopage d'officiers russes et est-allemands. Il sortit pour visiter, à l'aide d'une carte de la ville, les attrait touristiques. Ce qui frappa, ce furent les ruelles étroites et sinueuses bordées de nombreuses maisons à colombages. Autre attrait important : la Cathédrale Severus avec ses trois pointes dirigées vers le haut. Plus bas, on pouvait voir un écriteau sur lequel se lisait « American Sector » avec une flèche de direction.

Puis, Kid retourna à l'hôtel pour prendre ses bagages et quitta par train la R.D.A. Dans une pièce de l'hôtel, il y avait un salon de coiffure où l'on entendait des femmes russes parler à bâton rompu tout en ricanant.

Le train partit; la frontière n'était pas loin. Kid Nitrof nota que plusieurs passagers étaient âgés. Il sut que tous avaient au-dessus de 65 ans. On laissait officiellement partir les gens âgés de 65 ans et plus. Belle façon de faire des économies. Puis, un douanier est-allemand vérifia le passeport de Kid Nitrof. Il ne comprenait rien. Par exemple, comment se faisait-il qu'il était entré en R.D.A. deux fois presque la même journée. Kid se leva pour expliquer au douanier la nature du problème. Ce dernier lui demanda de se rasseoir et de rester tranquille. Puis, il estampilla son passeport. Le train se mit en marche mais roula lentement. Kid aperçut les installations frontalières de la R.D.A. Deux séries de clôtures enfermant une bande de terre couverte de sable. Il y avait une indication sur laquelle on pouvait lire « minen ». Un Allemand assis à côté de Kid désapprouva le fait que Kid en prenne une photo. Qu'à cela ne tienne, Kid prit une photo. Puis, le train arriva en R.F.A. Pendant tout le parcours jusqu'à Cologne, Kid Nitrof songeait au fait qu'il aurait certainement rencontré des membres de la « Staatssicherheit » si affectueusement appelée la « Stasi ». Il se souvenait que lors d'un voyage effectué à Berlin, à Check Point Charlie,

il avait acheté une petite brochure intitulée « Die Moderne Grenze ». On pouvait y lire les difficultés de la R.D.A. à garder les frontières. Si deux gardes-frontières postés dans un mirador se connaissaient, l'un en profitait pour franchir toute barrière sans anicroche. Lorsque les autorités de la R.D.A. découvrirent ce subterfuge, elles firent en sorte que les occupants des miradors ne se connaissent pas du tout. Une solution pour le fuyard potentiel : frapper son compagnon de mirador au point de l'assommer. Un autre problème à résoudre : désormais, des troupes soviétiques seraient localisées près des installations frontalières pour prévenir de tels faits. Les gardes-frontières allemands abhorraient le fait de tirer sur leurs concitoyens. Les autorités avaient installé des mines anti- personnelles. Qui plus est, des petits fusils étaient installés, qui tiraient une rafale sur tout ce qui bougeait devant eux. Durant une rencontre entre Willy Brandt et Willi Stoph, ministre des relations extérieures de la R.D.A., il fut convenu de retirer ces petits fusils. De toute façon, tout garde-frontière qui refusait de tirer sur un fuyard était passible de la peine de mort par fusillade. C'est ce qu'avoua un confrère de Kid à l'Université de Louvain. Ce confrère avait gardé les frontières en Hongrie. Il lui avait dit que tout défaut de tirer sur un fuyard entraînait la fusillade du garde fautif.

Avant d'arriver à Cologne pour y passer la nuit, Kid se trouva privilégié de ne pas vivre dans le pays de celui que les Polonais nommaient « la biche », soit Walter Ulbricht, le patron de la R.D.A.

Chapitre 5 - Éléments chinois

L'année suivante, soit 1970, fut le séjour à Paris. Kid Nitrof était souvent allé à Paris pendant les week-ends, notamment pendant qu'il résidait en Belgique. Avec l'aide de la maison du Québec à Paris, il trouva à se loger à Montmartre, rue Paul Féval. Il prenait son petit déjeuner face à la station de métro Lamarck-Caulaincourt située sur la même ligne que celles des Abesses, Pigalle, Blanche, Madeleine, etc.

Au petit bistro du coin, il constata que les Parisiens commandaient deux tartines et un blanc sec. Puis, en changeant plusieurs fois de métro, Kid se rendait à ses cours à Porte Dauphine, à l'Institut National des Langues Orientales Vivantes. Lorsqu'il quitta le Canada pour venir à Paris, il passa à l'Université de Louvain pour discuter de la possibilité de faire un doctorat sur un sujet de politique de la Chine. On essaya de dissuader Kid Nitrof, car l'Université ne possédait pas de département capable de gérer la supervision d'une telle thèse de doctorat.

Le projet fut quand même publié en Belgique. Une professeure de civilisation chinoise de l'Université Libre de Bruxelles communiqua par téléphone avec Kid Nitrof. Elle ne comprenait pas pourquoi on était réticent à Louvain. Elle conseilla à Kid Nitrof de créer un tandem de superviseurs, un à Paris et un en Belgique, peut-être à l'Université libre de Bruxelles.

La raison pour laquelle Kid voulait aller à Paris, c'était pour étudier la langue chinoise, car personne ne peut se prétendre sinologue ou spécialiste de la Chine s'il ne peut à tout le moins avoir une connaissance passive de la langue chinoise, soit être capable de dépouiller et lire des documents en chinois. Une autre raison était qu'il lui fallait un superviseur de rédaction de thèse capable de collaborer à cette fin avec son homologue belge.

L'année passée à Paris en était une non de tourisme mais d'étude et de recherche. Les visites touristiques, Kid avait eu l'occasion d'en faire plusieurs fois à Paris dans le passé. Chaque jour, Kid se déplaçait vers Porte Dauphine pour apprendre le chinois. Quant aux repas, c'était du pareil au même. Kid les prenait dans des restaurants universitaires, surtout celui de Porte Dauphine, l'un des meilleurs, semble-t-il. Il y avait bien celui de l'École nationale des ponts et chaussées : pas très succulent comme nourriture, toutefois situé tout près du boulevard Saint-Germain.

Kid se mit à fréquenter assidûment un institut de recherche dirigé par le général Guillerma; Kid partageait son temps entre cet établissement et l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes de Porte Dauphine. Puis, il y avait la pratique des arts martiaux. Le temps de Kid était partagé entre sa pension et ces endroits. Il fit la rencontre d'un Canadien du nom de Benoît Bérubé, un étudiant qui fréquentait la même école. De temps en temps, il allait dîner dans des restaurants avec lui. Le dimanche, Kid prenait ses repas dans un petit restaurant de quartier au coin de la rue Paul Féval. Puis, il se rendait dans un cinéma situé dans le quartier. De ce restaurant, il aperçut un soir des camionnettes de C.R.S. monter vers le Sacré-Cœur de Montmartre. Il sut le lendemain qu'on avait arrêté Jean-Paul Sartre qui s'était enchaîné aux portes du Sacré-Cœur de Montmartre.

Il y avait des dimanches où Kid partait de sa pension et descendait à pied jusqu'à la Madeleine en passant près du cimetière du Père Lachaise. Quelquefois, le soir, avec des amis, Kid déambulait à Place Pigalle, à Blanche, et rarement aux Abesses. Ces quartiers n'étaient pas éloignés du lieu où il habitait.

Une fois, en quittant le cinéma un samedi soir, c'était la course au métro. Il était tard dans la soirée. Il fallait changer de métro, à la Madeleine. Mais un fonctionnaire barrait la route vers la voie qui menait à une ligne de métro en disant « non, non, non, non ». Kid expérimenta ce genre de situation plus d'une fois. Alors, bienvenue aux taxis. Une fois, un chauffeur de taxi lui fit visiter le quartier des Abesses près de Pigalle. Ce quartier s'avérait être celui des travestis. Le taxi circulait, tournait et le

chauffeur indiquait certaines personnes comme étant des travestis. Il attira l'attention de Kid sur un fait. À l'entrée d'un immeuble, il y avait un individu qui décida de monter dans l'immeuble et, après cinq minutes, en descendit; il dut avoir une surprise, celle de se faire tromper par les apparences.

Un soir, avec des amis, Kid se rendit dans ce quartier. On ne peut pas dire que le quartier se démarquait par sa sécurité. À d'autres occasions, avec ces mêmes amis, il déambula dans le quartier de Blanche. À un certain moment, une prostituée qui marchait de long en large demanda à haute voix à des hommes de l'Afrique du Nord adossés à un mur de quitter car il y avait assez de filles (il faut entendre prostituées). Il y eut quelques fois où Kid, en revenant de Porte Dauphine, sortit de la station de l'Étoile, station qui lui permettait de changer de ligne de métro pour retourner à sa maison de pension. De l'Étoile, il descendait les Champs Élysées. Il fit de même certains soirs.

Une fois, il se rendit à Versailles, château qu'il avait visité maintes fois. Une autre fois, il alla en banlieue pour visiter un musée de l'aviation. Certains dimanches, il se rendit aux Invalides avec un confrère. Beaucoup de militaires s'y trouvaient, surtout des haut-gradés. En fait, cela résume l'année passée à Paris sur le plan touristique.

La période des fêtes arrivant, Kid décida de se joindre à des cousins pour faire du ski en Slovénie, Yougoslavie. Avant la fête de Noël, il partit de justesse dans le train qui le mena à Ljubljana. Grâce à l'habileté du chauffeur de taxi, il put prendre son train à temps. De Ljubljana, on viendrait le chercher. Le voyage fut très long. Puis il réussit à atteindre la ville de Kranjska Gora, aussi un centre de ski très connu près de l'Italie.

Avec ses cousins et cousines, il logea dans une maison tenue par un vieux couple. La dame parlait allemand, son époux, lui, parlait italien. Les cousins et cousines de Kid pouvaient comprendre l'italien. Seules les chambres étaient chauffées au bois, le corridor était froid. Le cabinet de toilette était glacé, l'eau de la cuvette de toilette aussi. Le matin, il fallait remettre du bois dans le foyer. Quant aux repas, on les

prenait dans une petite auberge, surtout le matin et le soir. C'était le seul endroit où l'on pouvait prendre un bain, la salle de bains étant chauffée par des chaufferettes. Quand c'était le temps de faire du ski, Kid prenait ses repas à l'hôtel situé au bas des pentes. Mais, bien avant de faire du ski, un peu après son arrivée à Kranjska Gora, lui et ses cousins allèrent dans un village frontalier en Italie.

Arrivés en Italie, ils ne disposaient que de trois quarts d'heure pour acheter des vêtements de ski. Le vendeur et son seul client, Kid, couraient dans le magasin avec un gallon : c'était une véritable course contre le temps. Le magasin ferma et les achats furent faits. Retour en Yougoslavie. La douane : aucun problème. Le trajet dura une demi-heure.

Kid conduisait la voiture de sa cousine pour aller avec ses cousins et cousines au centre de ski. La route était enneigée et étroite. Près du village, où se situait la maison peu chauffée où ils restaient, il y avait un grand miroir érigé au coin de la route, la raison étant que l'on pouvait apercevoir les voitures venant à contresens.

Puis, ce fut le départ pour le retour à Paris. Un après-midi, on conduisit Kid à la gare de Ljubljana. Il disposait d'une banquette pour se coucher. Il avait apporté de quoi manger à tout le moins pour le soir. Il s'endormit. Puis, quelques heures plus tard, il se réveilla pour constater que le train n'avait pas quitté la gare. Il en profita pour manger et se coucha. Les formalités de douane avaient été effectuées. Le train roulait certainement vers l'Italie. De temps en temps, montaient à bord d'autres vacanciers qui s'entassaient debout dans les allées des wagons : du déjà vu.

Lorsqu'il se réveilla, Kid constata qu'il avait dormi presque toute la nuit dans la gare de Venise. Le train ne bougeait plus et était immobile dans la gare de Venise; du déjà vu, des retards de locomotive aux frontières des pays que le train devait traverser. Puis le train commença à rouler. Kid regarda l'heure et s'aperçut que le train accusait du retard. Il regarda par la fenêtre et contempla Venise sous la neige et le vent. Le train arriva à la frontière suisse. Encore une attente de quelques heures. Il fallait

attendre la locomotive suisse qui mettait du retard vu le retard dans la circulation ferroviaire en Allemagne.

Ce fut le temps de parler aux trois passagers qui partageaient le compartiment. L'un de ces voyageurs était une femme d'origine russe. Kid et elle parlèrent de l'Union Soviétique. Elle insista sur le fait que l'agriculture soviétique était déficiente, comme un Tchèque l'avait dit à Kid lors de son voyage en Tchécoslovaquie. Un autre passager se disait Yougoslave et était immigrant travailleur en France. À la gare, quelqu'un qui poussait un chariot vendait des repas dans des sacs. Tous dans le compartiment en prirent un. Le train partit. Aller au cabinet de toilette était chose difficile; les toilettes étaient bouchées. Puis, le chauffage disparut alors que le train approchait de la frontière française. On posa une couverture prêtée pour les circonstances sur les genoux des voyageurs du compartiment. Une Allemande qui demeurait à Paris était couchée sur la banquette du haut. Elle descendit et s'assit à côté de Kid. De temps en temps, le Yougoslave chatouillait l'Allemande sous la couverture. La frontière française passée, les passagers ne se parlaient guère, d'ailleurs impatients d'arriver à Paris. Le train s'arrêta enfin à Paris. Il accusait onze heures de retard. Kid Nitrof se rendit là où il habitait, à Montmartre. La loueuse de sa chambre lui avait préparé un souper. Quelle aventure!

À l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, il y avait un conflit de travail. La direction ne voulait pas renouveler le contrat d'un professeur de chinois. Les étudiants, de concert avec d'autres professeurs de chinois, exercèrent des pressions. Ce qui se concrétisa par une grève. Or, il fallait quand même aller en classe. Bienvenue aux cours de chant. Un professeur faisait chanter aux élèves « L'Orient est rouge ». De temps en temps, il y avait ce qu'on pourrait appeler une réunion syndicale. Rien de bien motivant. Les cours de chinois furent suspendus pendant près d'un mois. Kid Nitrof pensa suivre un cours de chinois intensif à Middlebury au Vermont, États-Unis, ce qu'il décida de faire. Il se désintéressa de ses recherches pour rédiger une thèse de doctorat. Il suivit les cours de chinois qui avaient repris.

Un soir, il alla à la rencontre d'un confrère, Benoît Bérubé, là où celui-ci habitait dans une résidence d'étudiants, un peu aux limites de Paris. Il rencontra un étudiant en génie et tous allèrent, dans la voiture de cet étudiant, assister à un concert de vieilles chansons françaises, au centre culturel canadien. Ils passèrent par Place Pigalle. Près du cinéma Pathé Gaumont, près de l'intersection, une vieille prostituée s'approcha de la voiture en arrêt et avec la main droite invitait à la prendre dans la voiture. On se sentait scruté. L'automobile fila au feu vert.

Le concert fini, il y eut une petite réception : du vin et des hors d'œuvre. Ayant bu quelques coupes de vin, Kid Nitrof, peut-être un peu chaudasse, se tourna et tendit la main à quelqu'un qu'il appela Père Dubé en disant bonjour. Ce dernier lui répondit en riant : « Je ne suis plus père depuis 1949 ». En fait, il se nommait François Hertel. Il était un écrivain connu à l'époque au Québec. Il avait toutefois élu domicile à Paris depuis longtemps. Il jouait, semble-t-il, à la bourse. Après cette petite réception, François Hertel, Kid Nitrof, Benoît Bérubé et l'étudiant en génie montèrent à bord de la voiture de ce dernier. Puis, il fallut déposer M. Hertel chez lui. On parla en route de Simone de Beauvoir. François Hertel clamait que ce qu'elle écrivait n'était pas de la haute littérature. On s'était égaré dans Paris. Il se faisait tard. François Hertel se mit presque à crier : « On ne va pas se promener dans Paris toute la nuit ». Finalement, on parvint à son lieu de résidence, à Blanche, un quartier pas trop respectable.

La pension de Kid se situant à Montmartre, elle se trouvait à quelques stations de métro de la station de Blanche. Kid Nitrof descendit là où il restait. Les autres filèrent à la résidence d'étudiants. Kid y avait déjà assisté à une conférence donnée par le ministre libéral Guy Saint-Pierre. Il y avait eu au Québec les événements d'Octobre. La conférence était ponctuée de chahut continu vu les réponses du ministre concernant les mesures adoptées lors de la crise d'Octobre.

Kid Nitrof proposa à son confrère Benoît Bérubé d'effectuer un voyage en Pologne. Les deux s'occupèrent des formalités habituelles de demande de visa. Puis, ils partirent par le train pour se rendre à Berlin, puis à Varsovie. D'abord, direction

Berlin. Avant de quitter la France, les deux voyageurs se munirent de provisions pour la durée du voyage. À la frontière est-allemande, puisque pour se rendre à Berlin, d'abord Berlin Ouest, il fallait payer des frais de transit pour traverser cette partie de l'Allemagne de l'Est. Près de Postdam, le train approcha de la frontière est-allemande qui jouxtait Berlin Ouest.

Un autre scénario de protection des frontières commença à se dérouler. Les gardes-frontières montèrent à bord de chaque wagon. Ils verrouillèrent les cabinets de toilette. En montant sur des escabeaux, ils dévissèrent les plafonds à chaque extrémité des wagons. Personne ne fut admis sur le quai d'embarquement. Pourquoi ? C'est la parade du chien garde-frontière qui commença. Il n'obéit qu'à un seul maître, à un seul garde-frontière. Que les autres gardes-frontières se gardent bien de rencontrer ce chien libéré de sa muselière qui n'a pas son pareil dans la vie courante. Le chien fut amené à une extrémité du train. Puis, il marcha sous le train, évidemment sans muselière. À l'autre extrémité du train, le garde-frontière lui remit sa muselière et quitta les lieux. Gare aux fuyards. Imaginez les conséquences.

Après toute cette cérémonie de surveillance, le train traversa le mur. La gare d'arrivée : Berlin Zoo. Le train pour Varsovie partait deux heures plus tard. Un peu de temps pour s'approvisionner. Puis, les passagers montèrent à bord du train. La frontière est-allemande, Friedrichstrasse. On estampilla les passeports pour qu'ils servent de visa de transit.

Kid et son compagnon de voyage étaient dans un compartiment où l'on pouvait constituer un grand lit en étirant les banquettes opposées : du jamais vu. Kid fouilla dans ses victuailles et mangea son souper. Il se faisait tard. Le train traversait des villes et des villages faiblement éclairés.

Puis le train s'arrêta. C'était la frontière est-allemande, Francfort-sur-l'Oder. Un douanier garde-frontière ouvrit la porte du compartiment. Il affichait un air sérieux, presque réprobateur. On lui donna les passeports. Il fouilla dans les bagages de façon fort minutieuse. Il prit le livre que le confrère de Kid avait apporté : un livre sur la

civilisation chinoise. Il tâta le livre, regarda presque chaque page. Il alla même jusqu'à le secouer un peu. Tout en faisant cela, il regardait les voyageurs avec un air inquisiteur. Puis, il délaissa le livre et estampilla les passeports. Il ferma le compartiment.

La porte s'ouvrit encore et un homme en tenue civile entra. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau au comédien décédé Bob Hope. Il ouvrit une valise et sortit des liasses de złotys, monnaie polonaise, et les empila selon leur valeur. Puis, dans un anglais des plus rudimentaires, il dit : « Money eat food, sleep hotel. ». Il balbutia d'autres mots en anglais. Cette fois, l'atmosphère était vraiment décontractée. Un douanier estampilla les visas des deux voyageurs puis quitta. Les deux confrères étirèrent les banquettes pour former un lit. Ils se couchèrent et dormirent.

Le réveil se fit le matin à Varsovie. La gare paraissait petite un peu comme une gare de la ville de Sherbrooke. Il fallait bien se débrouiller pour se loger. Il y avait des pensions de famille. Les deux voyageurs se procurèrent une carte de Varsovie et prirent le tramway, bagages en mains. Il fallut faire du défrichage urbain pour aboutir à la pension de famille. Elle se situait quelques rues plus bas que l'avenue où se trouvait le Palais de la Culture, un peu un jumeau de l'Université de Moscou, un gâteau de mariage, bref un immeuble stalinien.

Kid Nitrof et son confrère prirent un taxi pour se rendre à un restaurant chinois non loin du Palais de la culture. Le nom du restaurant : Shanghai. À Moscou, il y avait le restaurant Pékin. Le restaurant Shanghai était grand. Le repas fini, les deux voyageurs marchèrent jusqu'à leur pension. Ils se rendirent compte que l'époux de la dame qui les avait reçus comme pensionnaires était un policier. Non pas qu'ils purent voir le policier lui-même mais son uniforme était accroché au mur. Les policiers portaient un uniforme bleu pâle et leur casquette affichait à l'avant l'aigle polonais.

Le lendemain matin, dans un petit restaurant, un petit déjeuner café et brioches. Puis, les deux voyageurs se rendirent dans la vieille ville de Varsovie tout près du

monument du roi Sigismond. Il y avait peu de véhicules. La journée était ensoleillée. De l'autre côté de la rue où se trouvaient les deux confrères, il y avait une cohorte de prêtres et de sœurs qui sortaient d'une église. Ils étaient vêtus de costumes religieux relégués aux oubliettes depuis longtemps dans les pays de l'ouest : des soutanes et autres costumes. L'Église catholique était ostensiblement présente partout.

La Pologne n'était pas un pays socialiste comme les autres. Il y avait des petites forêts privées. L'agriculture était pour une bonne part privée. Il se trouvait des petites échoppes privées. Pendant la deuxième grande guerre, Varsovie avait été presque complètement détruite. On rebâtit la vieille Varsovie comme elle était avant cette guerre. La vieille ville tranchait par son style architectural et son accueil chaleureux. Dans la vieille Varsovie, les deux voyageurs soupèrent dans un restaurant où le menu n'était rédigé qu'en polonais. Ils choisirent par hasard un vin qui s'avéra être un digestif. Un drôle de mélange avec la nourriture ingurgitée.

Le soir, la lumière était faible comme dans tous les pays socialistes. Les deux voyageurs continuèrent leur aventure touristique. Le lendemain, ils se rendirent à l'extérieur pour visiter un petit château entouré de magnifiques jardins. Ils visitèrent le lieu de l'ancien ghetto de Varsovie. Près du monument érigé en l'honneur du roi Sigismond, se trouvait un café terrasse où de vieilles dames dégustaient de bons petits gâteaux, des pâtisseries de toute nature, et buvaient du café soit chaud soit froid contenant de la crème à la surface. Elles portaient toutes un magnifique chapeau et des vêtements modernes. Cette scène faisait penser au restaurant du neuvième étage du magasin Eaton à l'époque où il était encore ouvert rue Sainte-Catherine, à Montréal. On y trouvait souvent des femmes âgées coiffées d'un chapeau.

Cet aspect de Varsovie lui donnait l'allure d'une ville épargnée par la guerre. Les deux voyageurs ne furent pas épargnés par la vague de changeurs d'argent sur la rue. Ils échangèrent de l'argent américain contre des zlotys à des taux plus avantageux qu'à la banque. Plus le billet en monnaie forte avait de la valeur, plus le nombre de zlotys augmentait. Pourquoi? Parce qu'il était plus facile qu'autrement de sortir des devises

étrangères du pays en les cachant soigneusement si l'on pouvait obtenir un visa de sortie et sortir de la Pologne.

Kid et son confrère échangèrent de l'argent une fois dans la vieille Varsovie, une autre fois sur un vieux pont près de la vieille Varsovie. Ils apprirent les deux facettes de ce marché. Entre les Polonais, voire même les Tchécoslovaques, il y avait spéculation de devises fortes. La dernière facette voulait que ces devises fortes permettent à certains résidents de pays de l'Est de se procurer des biens dans des magasins de biens provenant des pays occidentaux vendus contre des devises fortes.

Un soir, les deux confrères furent invités à participer à une fête polonaise. On y discutait, on y buvait. Plusieurs participants étaient affublés du costume national polonais. Ils jouaient des airs folkloriques polonais. Était présente une jeune cantatrice d'opéra accompagnée d'un homme plus vieux portant un chapeau feutre. Il faisait penser à « Un roi à New York », un film de Charlie Chaplin. Il se faisait tard. Kid Nitrof et son confrère quittèrent les lieux, la fête finie.

Ils étaient égarés. Ils se postèrent sous un réverbère pour regarder la carte de la ville. Tout à coup, entre les deux compères examinant leur carte, apparut une tête au visage fortement souriant. L'individu était saoul. Puis, il partit sans avoir fait sursauter, sans avoir surpris les deux visiteurs. Ces derniers aboutirent à la gare pour la traverser tout en portant attention à un individu qui titubait et portait sa main sur sa bouche pour ne pas vomir.

Le lendemain, départ pour Cracovie par avion. L'appareil de Lot, compagnie aérienne polonaise, ressemblait à un ancien F-27 utilisé par la défunte Québecair, un avion bimoteur turboréacteur muni d'une aile superposée. Kid Nitrof observait que le couvercle du moteur de droite était attaché par une épingle à couche.

Arrivé à Cracovie, l'avion circula sur une piste et monta sur un talus, du jamais vu. Les deux voyageurs prirent un bus qui les mena au cœur du vieux Cracovie. Ayant

beaucoup de zlotys, ils logèrent dans un bel hôtel. Toutefois, il fallait aller prendre sa douche dans une salle de douches. Kid avait échappé un savon qui lui fut remis par un officier soviétique. Lui et son confrère visitèrent la place du vieux marché de Cracovie où, aux heures de pointe, on sonnait la trompette, tel qu'on le faisait au Moyen Âge pour avertir les citoyens que des hordes mongoles arrivaient.

Puis, les deux voyageurs montèrent plus loin sur une colline où était érigée une magnifique cathédrale, la cathédrale du Wawel ou basilique-cathédrale Saint-Stanislas-et-Venceslas de Cracovie. On apercevait du haut la vieille ville de Cracovie. Puis, aussitôt, plusieurs prêtres sortirent vêtus de leur soutane et formèrent deux lignes séparées. Une Volga de couleur noire arriva. Quelqu'un ouvrit la porte derrière la place du chauffeur. C'était un évêque aux cheveux blonds, le futur Jean-Paul II. Un prêtre lui présenta une goupille qui ressemblait à un plumeau trempé dans l'eau et l'évêque aspergea les prêtres.

Les repas, on les prenait à l'hôtel ou dans certains petits restaurants situés dans des ruelles tracées autour de la place du marché. Les deux compères décidèrent d'aller par bus à Auschwitz. La campagne était assez ancienne de par son apparence. Les charrettes tirées par des chevaux n'avaient de moderne que les roues munies de pneus. L'autobus était un véhicule tandem attaché à un autre véhicule. Arrivés à Auschwitz, Kid et son compagnon de voyage descendirent et entrèrent par la porte centrale du camp entouré de tours, de clôtures de fil barbelé et de fils électriques. À l'intérieur, beaucoup de choses, entre autres des cheveux derrière les vitrines. Ce qui émut Kid Nitrof, mais qui le frappa davantage, ce furent les portraits, les dessins faits montrant la vie dans le camp. On pouvait voir des prisonniers amaigris, émaciés et les yeux craintifs, grand ouverts et rouges. Des portraits, des dessins montraient des prisonniers comme étant battus à coup de bâton.

Un autre portrait montrait un garde, le sourire aux lèvres, qui poussait un prisonnier au fond d'un ravin avec la crosse de son fusil. Il y avait sur les murs des photos de prisonniers polonais morts dans le camp. Les prisonniers avaient une tenue

zébrée, à rayures bleues et blanches. Il y avait sur la manche des prisonniers un carré de tissu rouge cousu, identifiant les prisonniers comme Polonais. Des gerbes de fleurs ornaient les photographies. Kid marcha à l'extérieur et aperçut la potence sur laquelle avait été exécuté le commandant en chef de ce camp.

Une si petite potence. Il se demanda si on ne l'avait pas lynché, méthode fréquemment utilisée par les Soviétiques pour exécuter des criminels nazis. Kid dut attendre presque 40 ans pour comprendre comment ce fameux commandant fut exécuté. Ce fut lorsqu'il regarda le documentaire « La traque des nazis ». Au sortir du camp, il se procura une série de cartes postales portant sur le site du camp. Puis, retour à Cracovie. Le lendemain midi, les deux voyageurs dînèrent dans le restaurant de l'hôtel.

Une description du restaurant : un retour au 19^e siècle. Au fond du restaurant, sur une petite scène, des musiciens portant redingote et jouant des instruments à corde. Au plafond pendaient des chandeliers. Kid et son confrère s'assirent autour d'une large table. Ils commandèrent ce qui coûtait le plus cher. Puis, on entendit l'orchestre jouer « Mademoiselle de Paris » pour saluer la venue des deux francophones au restaurant. À la fin du repas, on soumit une note aux deux voyageurs. Le serveur écrivit sur une serviette de papier : 1,00 \$ = 100. Il voulait échanger de l'argent. Oui, une banque ambulante. Les deux confrères refusèrent puisque des devises polonaises, ils en avaient plus qu'il n'en fallait. Un fait semblable était survenu à Bratislava, en Tchécoslovaquie. Kid, comme il devait quitter ce pays, accepta d'échanger quelques devises. Au sortir du restaurant, lui et son confrère firent une promenade dans l'enceinte de la Place du Vieux Marché. Inopinément, un Polonais du nom de Michel aborda les deux confrères. Il avait entendu parler français. Kid et son confrère lui dirent qu'ils voulaient visiter la Pologne pendant quelques jours. Il s'agissait de trouver quelles villes. Le Polonais suggéra aux deux voyageurs d'aller là où il habitait, à Wroclaw (Breslau). Il laissa son numéro de téléphone et son adresse.

Kid et son confrère prirent le train de nuit pour se rendre dans cette ville. Le compartiment que les deux voyageurs occupaient avait deux lits superposés bien munis de couvertures et de draps. Il y avait un lavabo. Arrivés à Wroclaw, les deux voyageurs trouvèrent un hôtel par le biais de l'agence Orbis. Il s'agissait de l'hôtel Polonia, un hôtel qui hébergeait un jeune couple de Britanniques, soit un Britannique et sa femme tchécoslovaque. Ayant dîné avec ce couple, les voyageurs apprirent que ce couple avait été orienté par l'agence Orbis, la source de toute sagesse et vérité, comme disait le Britannique. Quant à la femme d'origine tchécoslovaque, une jeune femme blonde, elle dénonçait l'apathie des Tchécoslovaques dont l'esprit avait été lessivé par le gouvernement. Mais ce lavage était plutôt le fait de l'Union Soviétique où les citoyens vivaient sous un régime totalitaire depuis la prise du pouvoir par les bolchéviques.

Kid communiqua avec Michel par téléphone. Ce dernier qui possédait ou plutôt qui conduisait la voiture de ses parents, deux pharmaciens, vint cueillir Kid et son confrère à l'hôtel. Les voyageurs se rendirent chez lui. Puis, ce fut la rencontre avec ses parents. La maison était assez grande et était dotée de tout le confort dont pouvait jouir une famille aisée : assez étonnant dans un pays socialiste. Comme il est dit plus haut, la Pologne se démarquait par son type de socialisme. Sur le drapeau figurait toujours l'aigle. Les militaires portaient le même képi que l'on portait avant la guerre. Les parents de Michel parlaient seulement le polonais. Michel servait d'interprète. Les deux confrères furent invités à manger et à prendre des boissons alcooliques assez fortes. C'était encore le matin. Kid Nitrof eut l'impression que l'on mangeait quatre fois par jour. Puis, on sonna à la porte. Un homme d'âge respectable accompagné d'une jeune femme charmante, pour ne pas dire très belle, entra. Les présentations furent faites. L'homme était médecin pédiatre et homme d'état. La jeune dame, son épouse, était accompagnée d'un chien bulldog. Le chien avait un caprice. Il ne buvait de l'eau qu'à même le robinet. Il fallait poser un petit banc sur le plancher pour que le chien puisse se hisser au niveau du robinet. Puis, on l'entendait boire à grosses gorgées. Quelques minutes de conversation. Le pédiatre confia qu'il avait fait avec succès des pressions auprès du gouvernement polonais pour qu'il interdise la vente facile de

drogues médicales dans les pharmacies. Avant la deuxième grande guerre, ces drogues étaient en vente libre. Les mères en donnaient à leurs enfants pour les calmer. Ici, il est intéressant de mentionner que le grand-père maternel de Kid Nitrof, le docteur Joseph Pierre Cyrénus Lemieux, député sous le gouvernement Taschereau, s'était élevé à l'assemblée législative du Québec contre la vente libre d'un sirop qui s'appelait « Downey » ou « Downy » et qui contenait des substances calmantes, des somnifères. Les mères du Québec, surtout dans les campagnes, en donnaient à leurs enfants à plusieurs fins!

Le médecin et sa très jolie femme parlaient le français, à tout le moins un peu, mais Michel devait quand même assumer la tâche d'interprète. Puis, on convia les deux voyageurs à la visite d'une crypte d'une église. Le confrère de Kid eut la nausée. Son voyage en train l'avait rendu malade.

Puis, l'on quitta cette église pour aller à l'extérieur de Wroclaw. Les deux voyageurs furent invités à dîner dans une auberge polonaise. Le repas était copieux. Kid observait quelqu'un assis sur un banc à l'extérieur. Il semblait ivre. Un policier sortit de l'auberge. Il bougea l'individu qui s'affaissa sur le banc. Le policier prit ses papiers et rédigea un procès-verbal.

Le dîner fini, Michel conduisit les deux touristes à leur hôtel polonais. Les deux voyageurs soupèrent au restaurant de cet hôtel en compagnie du couple britannique. Le sujet de discussion à l'honneur : la situation dans les pays de l'Est. Les deux confrères se rendirent chez Michel. Ils passèrent devant un vieil immeuble gardé par deux lionnes en roc sculpté. La légende veut que les lionnes rugissent lorsqu'une vierge passe devant l'immeuble. Plus loin, Kid aperçut un magasin de vêtements liturgiques. Puis, la voiture passa près de la gare de Wroclaw. À un moment donné, Kid, jouant l'innocent, demanda à Michel si l'on pouvait arrêter à une banque pour échanger des devises. Michel répondit que ce n'était pas nécessaire. Il pouvait échanger de l'argent. Kid Nitrof lui répliqua que ce geste pouvait se situer en marge de la légalité. Michel répondit que tout le monde faisait cela mais qu'il fallait éviter de faire

cet échange près de la gare. Puis, Michel fit descendre ses voyageurs à la maison de ses parents pour quelque temps. Après, Michel au volant de la voiture de ses parents et les deux voyageurs partirent pour la campagne. Tout le long de la route, il y avait, hissées, des banderoles rouges et blanches contenant des slogans qui vantaient les mérites du socialisme. Les promeneurs aboutirent dans un petit boisé. Il y avait quelques maisons de campagne. Elles étaient toutes de même dimension, mais presque aussi grande qu'un petit bungalow. Tous entrèrent dans une petite maison de campagne. Michel invita Kid et son compagnon de voyage à pénétrer dans sa chambre. Il tira un tiroir d'un bureau. On y trouvait plusieurs liasses de zlotys. Les deux voyageurs en échangèrent contre des dollars à des taux très avantageux. Puis, ils furent conviés à manger dans cette maison de campagne. Michel demanda à ses hôtes de lui faire parvenir deux livres : Jean-Jacques Servan-Schreiber, « Le défi américain », et un autre livre intitulé « Ni Marx ni Jésus ». Plus tard, on apprit qu'il avait reçu seulement le premier. Le second avait été saisi à la frontière. Michel nous avait dit que l'on traverserait le pays de la biche : Walter Ulbricht, président de la R.D.A.

Le lendemain, les voyageurs partirent dans l'après-midi en direction de Berlin-Ouest. Le train circula à travers la Pologne et une partie de la R.D.A. C'était presque le soir. Le train arrêta à la gare Alexanderplatz à Berlin-Est. Un garde-frontière monta à bord et réclama dix marks de tous ceux qui se rendaient à Berlin-Ouest. Kid lui donna ses dix marks, le garde-frontière sursauta et lui fit remarquer que la pièce de dix marks n'était pas bonne car elle était un peu déchirée sur le côté. Kid lui remit une autre pièce de dix marks, l'autre serait utilisée à Berlin-Ouest. Un individu portant un imperméable brun monta à bord du train. L'imperméable était de fabrication est-allemande. L'homme était près de la fenêtre du couloir du wagon. Il observait un peu ce qui se passait. À la gare suivante, la frontière, Fridrichstrasse l'individu descendit du train et une famille est-allemande sur le quai salua des membres de leur famille à bord du train. Les gardes-frontières verrouillèrent le cabinet de toilette et dévissèrent le plafond à chaque extrémité du wagon; ils vidèrent le quai de toute personne pour laisser le garde-frontière accompagné d'un chien fortement muselé faire sa besogne, soit libérer le chien de sa muselière et le laisser marcher d'une extrémité à l'autre sous le train.

Le train traversa ensuite le mur de Berlin pour aboutir à la gare de Berlin Zoo. Kid avait la forte intuition que l'homme monté à bord du train à une station pour en descendre à la suivante faisait partie des équipes de mesures de sécurité est-allemandes pour empêcher des fuyards de joindre Berlin-Ouest. Cet homme observait ce qui se passait dans le wagon et était surtout à l'écoute de ce qui s'y discutait. À Berlin Zoo, Kid Nitrof s'enquit auprès d'un bureau de tourisme des possibilités de loger dans une pension de famille. On en trouva une située près de l'avenue Kurfurstendamm.

Comme dans plusieurs de ces pensions, il fallait indiquer que l'on voulait prendre un bain que les propriétaires préparaient. Il y avait plusieurs voyageurs dans cette pension. On y offrait le petit déjeuner. La salle à manger était bondée. Kid et son confrère étaient assis à une table aussi occupée par une Allemande de cinquante ans. Elle déplorait le fait que le premier ministre Trudeau ait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui.

Après, les deux confrères partirent visiter Berlin-Ouest, surtout les avenues principales. Souvent, ils prirent le train qui se rendait à Tegel, dans la zone d'occupation française. Ils passèrent le mur et descendirent à Fridrichstrasse mais sans franchir la barrière de la frontière. On pouvait apercevoir les gardes-frontières armés plus loin derrière des barrières. Puis, Kid et son confrère revinrent à Berlin Zoo. Ils y mangèrent dans un restaurant terrasse. Le soir, les deux voyageurs mangèrent dans un restaurant yougoslave. Un jour, ils décidèrent de se rendre à Berlin-Est. Ils prirent le métro qui stoppait à la station de Fridrichstrasse. Ils durent attendre longtemps avant de pouvoir obtenir un visa de 24 heures qu'il fallait payer. Puis, ils montèrent un petit escalier qui mena à l'extérieur. Bienvenue à Berlin-Est. Les deux confrères se déplacèrent jusqu'à Alexanderplatz, un genre de plaza assez moderne. La voie à suivre pour visiter Berlin-Est était Karl Marx Allee, soit le prolongement de la même voie qui existait à Berlin-Ouest sous le nom d'Unter der Linden. Les voyageurs dinèrent tout près de l'Université Alexander von Humboldt. Puis ils se rendirent à la

porte de Francfort-sur-l'Oder, un peu à l'extrémité de la Karl Marx Allee, l'autre extrémité étant la porte de Brandebourg.

Les deux confrères décidèrent de revenir en autobus, de couleur jaune comme à Berlin-Ouest. Ils reprirent le métro à Fridrichstrasse et quittèrent Berlin-Est. Le lendemain, départ pour l'Allemagne de l'Ouest, destination Hanovre. Mais avant, il fallait traverser une partie de l'Allemagne de l'Est. Arrivée à Marienborn, la frontière est-allemande. Le même scénario : les cabinets de toilette verrouillés, les escabeaux d'aluminium pour que les gardes-frontières puissent dévisser les plafonds aux extrémités des wagons et le rituel du passage du chien sous les wagons. Il ne faut pas oublier la taxe de transit de dix marks ouest-allemands. Enfin, on quitte le territoire est-allemand.

Le train aboutit à Hanovre. Les voyageurs s'informèrent à la gare de l'heure du train pour se rendre d'abord à Cologne, puis à Paris et ils prirent un compartiment avec banquettes pour dormir. Ils soupèrent dans une brasserie située dans les alentours de la gare, puis ils attendirent le départ du train. Le voyage fut long mais la journée suivante, les deux confrères parvinrent à Paris. Les cours de chinois reprirent à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes. Kid Nitrofit fit une demande pour aller étudier au Mandarin Training Centre de Hong Kong. Le frère de Kid qui devait se rendre en Allemagne, en Bavière, pour étudier l'allemand, vint le rejoindre. Il habitait non loin de sa pension, dans un petit hôtel. Les deux frères profitèrent de quelques jours pour faire des randonnées dans Paris, comme aller au cinéma boulevard Saint-Germain. Le film projeté était « Little Big Man » dans lequel jouait Dustin Hoffman. Kid prit ses repas avec son frère dans des petits restaurants non loin de son hôtel. Comme souvent dans les restaurants français, le serveur crie les plats demandés. Puis, un après-midi, Kid et son frère prirent le train pour se rendre à Salzbourg. C'était un train de nuit qui arriva à Salzbourg le lendemain après-midi. Les voyageurs trouvèrent un hôtel bon marché du côté du palais du prince-archevêque, de l'autre côté de Salzach. Les voyageurs déambulèrent dans la ville de Salzbourg, visitèrent la forteresse de Hohensalzburg. Puis, ils mirent les pieds dans la cathédrale de Salzbourg. Le soir, ils

assistèrent à l'opéra de la chauve-souris joué par des marionnettes. Le lendemain, du côté de la gare, sur l'autre rive de la rivière Salzach, ils prirent un autobus. Il tombait une pluie fine. Arrivés à une rue nommée George Von Trapp strasse, ils descendirent. Ils aperçurent une grosse maison de pierres grises avec une rallonge de style moderne. Ce n'était pas la demeure que l'on voyait dans le film « La mélodie du bonheur ». Celle-ci semblait être la résidence d'été du prince-archevêque de Salzbourg. La raison de l'intérêt de Kid et de son frère envers la famille Von Trapp est qu'au collège Jean-de-Brébeuf un dénommé George Von Trapp, fils de Rupert, le plus âgé des enfants Von Trapp et médecin aux États-Unis, était confrère du frère de Kid. Il semblerait avoir dit à celui-ci qu'après la deuxième grande guerre, Rupert et son frère Werner s'étaient rendus à Salzbourg pour régler des affaires. Ils avaient fait des visites et des recherches approfondies dans l'ancienne demeure familiale. Ils découvrirent, derrière une garde-robe dans un placard, un portrait de leur père, le baron Georges Von Trapp. Le portrait était intact. Curieusement, en effet, la Gestapo avait occupé cet immeuble pendant l'occupation de Salzbourg. Le lendemain matin, les deux voyageurs prirent un tour guidé qui les mena à la résidence d'été du prince-archevêque, le château Hellbrunn. Ce château se caractérisait par des jeux d'eau uniques.

La visite porta surtout sur l'extérieur. Il y avait un genre de grotte. Les touristes se demandaient ce qui pourrait s'y passer. Tout à coup, des jets d'eau surgissaient des murs. Le guide pour se moquer des touristes disait au revoir. Puis, le guide conduisit les touristes à une table et à des bancs, mais troués sur le siège, situés dans un jardin. Encore là, le guide fit jaillir de l'eau de cette table et de ces bancs. Le prince-archevêque utilisait ces moyens pour dessaouler ses convives et surtout s'en moquer ou leur jouer des tours.

Puis, ce fut le retour au centre de Salzbourg. Après le dîner pris dans un café terrasse, Kid accompagna son frère qui devait se rendre à l'auberge de jeunesse de Salzbourg pour y demeurer avant que les cours d'allemand et surtout l'immersion dans une famille allemande vivant dans un village en Bavière ne débutent dans les jours

suivants. Kid mangea et prit le train de nuit pour retourner à Paris. Il se prépara à retourner à Montréal, ce qu'il fit par un vol nolisé décollant de l'aéroport le Bourget.

Durant l'été, après un séjour de huit semaines à l'Université de Middlebury au Vermont pour y suivre un cours accéléré de langue chinoise, il prépara son prochain séjour, soit son séjour à Hong Kong. Il y avait plusieurs vaccins à prendre. Il en prit douze. Le plus important était celui contre le choléra. Il y avait plusieurs formalités administratives à remplir. Il correspondit avec le principal du Robert Black College, une résidence huppée pour étudiants étrangers triés sur le volet. Kid s'assura d'y avoir une chambre. Il correspondit aussi avec le principal du Mandarin Training Centre, l'école de chinois de l'Université de Hong Kong.

Chapitre 6 - Une perle d'Orient

Kid devait se rendre à Hong Kong pour le mois de septembre. Il se procura un billet d'avion à la défunte compagnie aérienne Canadian Pacific Airlines. Un matin, vers 8 heures, il prit le vol pour Hong Kong. Un arrêt de vingt minutes à Toronto. Puis, un arrêt de deux heures à Vancouver. Un nouvel avion accueillit les voyageurs à destination de Tokyo et de Hong Kong. Les agents de bord avaient un nouveau profil. Ils étaient Japonais et Chinois. L'avion décolla bondé d'asiatiques surtout. Il vola au-dessus d'Anchorage, en Alaska. À l'aller, on perd une journée. La plus grande partie du voyage se fit à la clarté. Au bout de huit heures de vol, l'avion atterrit à Tokyo pour une durée de vingt minutes. Il faisait nuit. En remontant dans l'avion, Kid rencontra un Canadien d'origine chinoise et hollandaise qui avait obtenu une bourse d'étude pour étudier la chimie à l'Université de Hong Kong. Il avait déjà obtenu un baccalauréat en sciences. Pendant le restant du trajet, Kid et cet étudiant se parlèrent constamment.

Kid réalisa combien ce voyage était fatigant. Un voyage d'une aussi longue durée, jamais il n'en avait fait. Quand l'avion atterrit à Hong Kong, il faisait presque nuit. Il n'y avait qu'une préposée à l'aérogare de Kai Tak. Le pilote qui commanda l'appareil jusqu'à Hong Kong devait avoir un permis spécial de pilotage comme tout pilote qui atterrissait à Hong Kong et en décollait. Vu l'exigüité des lieux de l'aéroport et l'omniprésence des montagnes autour, seul un pilote expérimenté et considéré comme tel pouvait effectuer de telles opérations. Kid et son compagnon de vol prirent un taxi pour se rendre au Y.M.C.A. de Kowloon. Le jeune étudiant indiqua à Kid un cafard qui rampait sur le plancher. Cet insecte est très répandu à Hong Kong et est aussi gros qu'un pouce de la main. Kid et cet étudiant allèrent partager une chambre d'hôtel à l'hôtel Merlin tout près. Après un si long voyage, le sommeil était bienvenu. Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Kid appela le principal de la résidence Robert Black College, M. John Cheong, un professeur multilingue. Il parlait, entre autres langues, le français. Il répondit : « Vous êtes arrivé. Je vous attends. » Il indiqua à Kid la route à suivre pour se rendre à la résidence. Kid quitta l'hôtel un beau matin

ensoleillé. Il fut grandement surpris par le nombre, sinon la multitude, de Chinois. De plus, il ne manqua pas d'observer qu'il y avait des policiers indiens coiffés d'un turban et portant pantalons courts kaki, un peu comme dans l'aventure « Le Lotus bleu » de Tintin.

Kid Nitrof prit un de ces nombreux bateaux traversiers verts qui faisaient la navette entre Kowloon, situé sur le continent, et l'île de Hong Kong. Du traversier, il pouvait voir se dresser devant lui le seul gratte-ciel de Hong Kong, soit l'édifice de la Banque de Chine. Devant cet édifice, on pouvait lire, écrits en gros caractères rouges, « longue vie au président Mao ». Kid quitta le traversier amarré près du champ de croquet. Il prit un taxi qui monta dans la montagne de Hong Kong. Puis, le taxi aboutit dans le flanc de la montagne dans un méandre de rues bornées par de magnifiques maisons pour ne pas dire de luxueuses maisons. Puis, le taxi emprunta la petite rue de l'Université et entra dans le stationnement. C'était la résidence dans laquelle Kid Nitrof devait habiter pendant un an. En passant, le cours de chinois intensif que Kid devait suivre était d'une durée d'un an. Il y avait presque une semaine de congé aux fêtes. L'été, un congé de trois semaines. Le reste de l'année, presque 18 heures de cours par semaine et beaucoup de travail personnel. La maison où devait habiter Kid était une grande demeure de style chinois de couleur bleue et rose, une maison en forme de U comme plusieurs maisons chinoises. Elle comportait deux étages. Au milieu de la maison en forme de U, se trouvait un petit jardin planté de nénuphars et d'autres fleurs. La maison comprenait plusieurs chambres, toutes climatisées. Certaines avaient toilette et douche. D'autres, comme celle de Kid, n'en avaient pas. Elle n'était ni exigüe ni petite. De la fenêtre de sa chambre, Kid pouvait apercevoir le port de Hong Kong comme s'il était à bord d'un avion volant à basse altitude. Souvent, on entendait des avions passer au-dessus du collège ce qui causait un véritable tintamarre. De sa chambre, Kid embrassait le cœur même du port de Hong Kong. De l'autre côté, se dressait le mont Tai Po Shan qui marquait le début des nouveaux territoires occupés de petits villages fort typiques. Les nouveaux territoires regroupaient plusieurs paysans à cette époque. Ils jouxtaient la frontière chinoise. De la chambre de Kid Nitrof, la vue de Hong Kong, la nuit ou le jour, était superbe.

Lorsque le taxi arriva au Robert Black College, un serviteur vêtu de blanc vint chercher les bagages de Kid. Il conduisit ce dernier à sa chambre et lui remit les clés. L'heure du midi approchait. Il fallait bien manger. La salle à dîner meublée à la chinoise, vitrée et, du côté jardin et du côté de l'extérieur, donnait une belle vue de Hong Kong. Le directeur du Collège, John Cheong, vint au devant de Kid et dîna avec lui. Il lui raconta avoir eu un peu de peine avec le directeur du Mandarin Training Centre à obtenir le visa de séjour de Kid Nitrof. Tout bonnement, M. Cheong qui avait un magnifique appartement dans l'enceinte du Collège souhaita à Kid un accueil chaleureux; il lui expliqua les habitudes du College. L'administration incombait à Mme Fok, une mégère non apprivoisée. Puis, le Collège avait sa propre blanchisserie dont le fonctionnement était assumé par l'épouse du cuisinier. Ce dernier préparait tous les repas pour étudiants, invités, professeurs de passage. Il faut dire qu'il diminuait la quantité de nourriture, une façon d'épargner pour ses enfants qui étudiaient à l'étranger. Pour compenser, il fallait acheter du beurre d'arachide ou du fromage et des biscuits dans un magasin d'alimentation situé près du Hilton de Hong Kong. De plus, le pauvre cuisinier souffrait de tuberculose.

Pour se rendre au Collège qui se trouvait sur la University Road, il fallait monter un long et étroit escalier à partir de la rue Bonham, rue importante à Hong Kong, celle qui menait, entre autres, à l'université et à l'Hôpital Reine Élisabeth. L'escalier était sinueux, son parcours souvent entravé par des portes métalliques. Il était garni de chaque côté de fleurs diverses et de couleurs les plus visibles, des fleurs portant de temps en temps des papillons qui venaient s'y poser et qui mariaient leurs multiples couleurs avec celles des fleurs. Au sommet de l'escalier, s'étalait le stationnement du Robert Black College. On pouvait voir le malheureux cuisinier arrivé à la fin de son terrible périple de montée s'éponger le front, se courber pendant plus d'une minute, s'éponger à nouveau et essayer de reprendre son souffle avec beaucoup de difficulté. On pouvait assister à cette scène à partir des balcons de chacun des étages qui composaient la résidence.

Avec M. John Cheong, Kid Nitrof choisit de prendre un repas chinois. L'on pouvait choisir entre la cuisine chinoise et la cuisine occidentale. Le petit déjeuner, c'était le petit déjeuner à la britannique : des rôtis, des œufs et du café. Toujours, une certaine tenue vestimentaire était de rigueur. Aucune tenue désinvolte n'était acceptée. L'après-midi, Kid se rendit voir le directeur du Mandarin Training Centre qui se trouvait sur la rue Bonham. Il entra dans le Centre et fut conduit au bureau du directeur, M. Hsu. À l'intérieur du Centre, il y avait une grande salle remplie de chaises et de fauteuils et dotée d'une machine à café. Les salles de cours se situaient de chaque côté. Plus haut, il y avait une galerie avec salles de cours et bureaux d'administration. M. Hsu présenta une secrétaire et un secrétaire, M. Chen. Celui-ci, nerveux et maigrichon, descendait, trois marches à la fois, l'escalier qui menait à la fameuse galerie.

Kid se mit à parler en mandarin avec M. Hsu. Celui-ci lui transmitt une liste de livres à acheter à la librairie de l'université dont le campus était à deux pas. Puis, il lui donna des renseignements précis sur la nature des cours à suivre. Les cours se donnaient à trois ou quatre étudiants ou sur une base individuelle. Une fois par semaine, il y avait une heure ou deux de cours privés. Les cours devaient commencer la semaine suivant l'arrivée de Kid. Ce dernier réussit à se procurer ses livres à la librairie de l'Université. Quelques livres furent achetés à Kowloon dans une librairie britannique sise sur Nathan Road, sur le continent.

Puis Kid Nitrof ouvrit un compte de banque à la Hong Kong Bank sur la Queen's road, une rue principale, très achalandée, occupée par plusieurs banques et magasins de toute nature. Il s'y trouvait deux magasins à rayons appartenant à la République populaire de Chine et une librairie chinoise du même propriétaire. Plus loin, se trouvait le marché de poissons de Hong Kong.

Petit à petit, Kid fit la connaissance des autres occupants du College. Il y avait quatre Chinois résidents de Hong Kong triés sur le volet pour habiter dans ce collège. Ils étudiaient à l'Université de Hong Kong. De plus, un Japonais du nom de

Hideo Kojima attendait, comme Kid Nitrof, de commencer ses cours sous peu. Il provenait d'une famille aisée. Comme il disait, en atterrissant à l'aéroport de Kai Tak, à Kowloon, c'était la première fois qu'il mettait le pied sur un continent. Son grand-père fabriquait des parachutes pour l'armée impériale du Japon. À un moment donné, il y eut l'essai d'un parachute qui ne s'ouvrit pas. Finie la carrière de manufacturier de parachutes. Son grand-père se recycla dans la confection de chemises. Hideo occupait la chambre adjacente à celle de Kid sur le même palier. Kid se souvient qu'un jour, autour de la table, Hideo avait affirmé aux Chinois de Hong Kong qui résidaient au College qu'ils n'étaient pas de vrais Chinois et, au surplus, qu'ils ne parlaient pas le vrai chinois. Quel manque de tact! Il souleva l'ire de ces Chinois : une colère généralisée. Ce que l'on avait appris, c'est que les Chinois du sud, les Cantonais, se considéraient comme de véritables Chinois puisque repoussés vers le sud par les barbares de toute nature venus du nord. Combien de fois, dans le quartier fort peu huppé de Wan Chai, « lieu du monde de Suzie Wong », on se faisait appeler, dans la langue cantonaise, diable étranger. C'était une appellation fort connue dans la Chine ancienne. Elle était disparue à Taïwan.

Le midi et à l'heure du dîner le soir, un des serviteurs sonnait le gong pour appeler les résidents à table. Puis, les cours débutèrent. Kid suivit son premier cours privé de conversation. Un M. Wang quand il apprit que Kid Nitrof venait du Québec écrivit sur une feuille : FLQ. Puis le cours commença. Toutes les semaines, c'était de la conversation en chinois. Un autre cours portait sur la lecture et la conversation. Certains cours étaient axés sur la grammaire. D'autres insistaient sur la traduction. Un cours en particulier était consacré uniquement à la littérature chinoise. Les étudiants qui faisaient partie des membres des services extérieurs de différents pays du Commonwealth ne prenaient pas ce cours. Le Canada n'en faisait pas partie. Ses agents fréquentaient une école de langues dans une académie militaire de Hong Kong.

La professeure qui donnait le cours de littérature chinoise avait soixante-treize ans et avait été élevée dans l'enceinte de la Cité interdite pour devenir une concubine de l'empereur. Une rumeur voulait qu'elle ait été liée à Aisin-Gioro Pujie. L'invasion

japonaise en Mandchourie l'obligea à rompre cette amitié. On l'appelait Mademoiselle Tang. Elle parlait le mandarin avec l'accent de Pékin. Semble-t-il qu'elle se faisait faire de la chirurgie plastique à Taïwan. Elle était habillée de la façon la plus riche. Selon la rumeur répandue, elle côtoyait d'anciens généraux chinois dans le quartier Causeway Bay où il y avait une grande concentration de gens originaires de Shanghai. On y parlait plus le mandarin qu'ailleurs à Hong Kong.

Quant aux autres cours, le programme était identique tant pour les agents des services extérieurs que pour les étudiants comme Kid Nitro et Hideo Kojima. De plus, c'était un programme accéléré et intensif.

Deux fois par jour, il fallait monter le fameux escalier qui conduisait Kid à la résidence. Quel bon exercice! Il fut une fois où Kid fut pourchassé par un chien galeux et enragé. Dans un cours que l'on suivait et qui concernait exclusivement la lecture du quotidien du peuple, on voyait souvent l'expression « chien errant ». Eh bien! Kid, en courant pour éviter d'être mordu par ce chien, en comprit vite la signification. Il ferma une porte métallique et le chien rebroussa chemin. À une autre occasion, en montant ces marches, il vit apparaître la tête d'un serpent près d'une marche.

À un moment donné, il fit connaissance avec les sœurs missionnaires de Notre-Dame-des-Anges qui avaient un couvent à Lennoxville, près de Sherbrooke. Ces religieuses avaient une école primaire tout près du Mandarin Training Centre. Il s'y rendit et fit leur rencontre. Il fut invité à y dîner. Il leur rendit visite quelques fois. Il fit connaissance de la sœur principale, sœur Lorraine. Plus tard, il devait faire la connaissance des sœurs de l'Immaculée-Conception qui avaient pignon sur rue à Kowloon sur un flanc de montagne que l'on pouvait atteindre par un chemin sinueux. Il fit connaissance avec une sœur qui était la tante d'un professeur de psychologie au Collège Jean-de-Brébeuf de Montréal. Son nom de famille était Béliveau. Elle amena Kid dans une salle de cours d'école primaire. Toutes les élèves étaient au primaire, des petites boules assises derrière de petits pupitres. La classe chanta une chanson à Kid. Mais avant cela, Kid se présenta et écrivit son nom chinois au tableau. Il s'adressa en

mandarin à quelques élèves. Puis l'institutrice, une Chinoise, se mit au piano pour accompagner le chant des enfants. Elle se balançait d'arrière en avant. La sœur canadienne passa la remarque que l'institutrice avait fait quelques erreurs en jouant du piano.

Kid Nitrof fit part à la religieuse de son désir d'aller étudier à Taiwan mais ajouta qu'il fallait quelqu'un à Taiwan pour le parrainer. Elle lui répondit qu'elle communiquerait avec un Jésuite qui pourrait vraisemblablement se proposer comme garant. Puis, la sœur alla conduire Kid au port pour qu'il prenne le traversier vers Hong Kong. C'était à ce moment-là, le seul moyen de se rendre à Hong Kong de Kowloon. Plus tard, sœur Béliveau fit une visite dans le palace où Kid habitait. Ce dernier lui montra sa chambre. Elle le félicita pour avoir couvert ses livres. La raison est bien évidente; le vent venant du port apportait de la poussière. On faisait bien le ménage partout mais sans dépoussiérer les livres. Le soir, la vue du port de Hong Kong, c'est-à-dire la partie ouest, était féérique. On aurait dit une forêt d'arbres de Noël. Kid Nitrof avait horreur, surtout le jour, des cafards qui volaient dans sa chambre. Comme solution : fermer la fenêtre et augmenter la climatisation. Alors, plus de cafards ni de petits lézards, bestioles qu'il abhorrait à l'extrême.

Tous les jours c'était le même traintrain. Les résidents étaient servis à table comme des aristocrates. S'ils voulaient prendre de la bière « San Miguel », bière des Philippines, ou « Tsingtao », bière chinoise, ils devaient appuyer sur un bouton. Un serviteur venait puis demandait ce qu'ils voulaient. La note était prise et la facture payée à la fin du mois. Dans le salon situé au second étage, un immense salon bien garni de peintures, d'objets d'art de toute sorte, de beaux fauteuils et tables, il fut des occasions où Kid Nitrof appuya sur un bouton pour commander une bière. Le service était prompt. Entre résidents de cette belle et superbe maison, on se côtoyait, on discutait, de temps à autres, on allait au cinéma à Wan Chai. Aussi, le salon presque ceinturé d'un immense balcon également garni de chaises et de petites tables était un lieu de rencontres entre résidents. De ce salon, on avait tant la vue du jardin intérieur que celle du port de Hong Kong. L'été et l'automne, plusieurs résidents s'asseyaient

sur le balcon pour discuter ou pour contempler le paysage qui s'offrait à eux à l'horizon et en bas.

Toutes les deux semaines, il arrivait un ou deux professeurs, venant d'une université britannique. Ils venaient donner un cours à l'Université ou des conférences. Le week-end, le cas échéant, Kid invitait ceux, parmi ces professeurs, qui le désiraient à visiter un peu l'île de Hong Kong. Le parcours était toujours le même. On se rendait au centre-ville près de Wan Chai. La limite géographique entre Wan Chai et le centre-ville était ce fameux édifice, un vieil immeuble assez haut, tout fait de vieilles briques et dont le mur faisant face au centre-ville affichait en caractères noirs le nom d'une compagnie, « Fok Yu Piano Company ». Il n'y avait rien qui laissait douter de la vie trépidante et trépidante qui animait ce quartier fort aimé le soir. De cette partie du centre-ville, on prenait un funiculaire qui menait les bons touristes au sommet de la montagne de Hong Kong. Il y avait un chemin qui contournait le sommet de la montagne. Beaucoup d'arbres, de verdure et, du sommet; on pouvait apercevoir quelques beaux palais qu'occupait l'aristocratie financière de Hong Kong. C'était Hong Kong presque à vol d'oiseau. Le parcours était large et l'on pouvait apprécier la beauté de multiples fleurs aux couleurs aussi diversifiées que leurs formes. Ces fleurs accueillaient de très beaux papillons larges et multicolores. Au mois de septembre, selon la tradition, avait lieu la fête des lanternes, le soir. Les Chinois envahissaient la montagne avec des lanternes ou des lampes de poche en mains. Un décor enchanteur que cette voie pédestre offrait aux promeneurs. Puis, Kid Nitro et ses touristes descendaient de la montagne par un sentier sinueux où de grands papillons multicolores dansaient dans des jardins naturels de fleurs formant un véritable arc-en-ciel. Puis on aboutissait à l'hôpital Queen Mary attenante à l'université de Hong Kong. On prenait un taxi jusqu'à Aberdeen, le village de pêcheurs, village peu dense à l'époque. Il y avait bien le fameux restaurant flottant près d'un quai d'embarquement. Mais il y avait une multitude de jonques ancrées en forme de carrés donnant l'aspect d'un village flottant découpé par des allées perpendiculaires et parallèles. À l'arrivée, plusieurs jeunes Chinoises frappaient sur les fenêtres du taxi et énonçaient des prix. Elles avaient des tenues en soie et un chapeau de paille comme celui des paysans

chinois. On suivait la jeune demoiselle que l'on voulait. Puis, on descendait le petit escalier d'un quai d'embarquement. Une vieille dame dans un bateau similaire à une jonque, rames en mains, accueillait les touristes puis elle faisait un petit tour entre les jonques amarrées. Après, comme l'après-midi achevait, on filait à Wan Chai pour manger du canard pékinois et d'autres succulents plats, le tout arrosé d'une bière chinoise. Le dîner fini, ou bien on revenait à la résidence ou bien on allait au cinéma. Le soir, Wan Chai était un quartier turbulent, peuplé et très mystérieux par ses attraits. C'était un quartier très bruyant. On entendait, venant de partout, le bruit des dés de Mahjong que les joueurs brassaient. Wan Chai n'était pas un havre de paix. Il fut une fois où, près d'une intersection, Kid Nitro aperçut un vieux Chinois en tenue traditionnelle (robe noire boutonnée dans le haut et petit chapeau rond noir). Quand il traversa la rue, il aperçut, au coin de la rue principale, une table portant un cadavre ayant un poignard planté dans le dos.

Le circuit que Kid faisait avec les professeurs invités était toujours le même, sauf exception. À une occasion, il accompagna quelqu'un qui était invité par un résident de Kowloon dans les nouveaux territoires. Kid et l'invité se rendirent sur le mont Tai Po Shan : une belle vue des nouveaux territoires. À une autre occasion, Kid alla dîner avec un vétéran de la deuxième guerre mondiale dans un restaurant de cuisine de Shanghai. Le vétéran commanda un flacon de maotai : une liqueur d'alcool presque pure. Cette liqueur est servie dans un flacon en céramique, du verre ne pouvant contenir une liqueur d'une telle teneur en alcool. Kid fut hautement surpris que ce vétéran britannique puisse boire à lui seul ce flacon et ce, sans tituber le moindre moment en sortant de table. Le vétéran se dit habitué à boire de telles liqueurs fortes. Pendant la seconde guerre mondiale, il était posté à Mourmansk dans le nord de l'Union Soviétique pour des tâches de logistique de ravitaillement. Pour se réchauffer dans des températures très froides, semble-t-il, il buvait beaucoup de vodka très forte.

Chaque mois, le principal de la résidence invitait un aréopage de personnes bien en vue à Hong Kong : des professeurs d'université, des intellectuels, des membres de corps consulaires. Il y avait d'abord une rencontre dans le jardin. On se rencontrait et

discutait un peu. Puis, suivait un dîner bien arrosé de vin et fort copieux. On mangeait et conversait avec son voisin de table. Après le repas, coutume anglaise oblige, les dames se retiraient dans l'appartement du principal. Pendant ce temps, les convives masculins dégustaient un bon café tout en fumant un grand cigare au rhum fabriqué aux Philippines. En passant, Hong Kong étant un port franc, les cigarettes anglaises et les cigares philippins ne coûtaient pas cher. Puis, à la fin de ce type de cérémonial, les invités se rassemblaient dans le salon au deuxième étage pour échanger et discuter avec ceux avec qui ils n'avaient pas encore fait connaissance.

Kid Nitrof fit la connaissance du consul général de France à Hong Kong. Ce dernier devait quitter Hong Kong dans quelques semaines. Il se faisait appeler monsieur le comte. Il présenta sa femme, la comtesse, à Kid. C'est par leur titre que Kid s'adressa à eux. La conversation avec le comte porta sur la famille princière de Monaco. Le consul avait rencontré la princesse Grace et le prince Rainier au quai d'Orsay à Paris. Il mentionna que la famille princière accusait une demi-heure de retard au dîner. Il raconta que le prince Rainier était assis entre deux dames dont une plus jeune avec qui il discutait tout le temps.

Monsieur le comte raconta son séjour à Hong Kong au lendemain de la deuxième grande guerre. Il décrivit les Chinois du sud comme des êtres fortement individualistes. En Chine continentale, on combattait les rats, l'un des trois fléaux contre lesquels il fallait se battre (tous et chacun devaient rapporter quelques rats aux autorités à intervalles réguliers sous peine de prison). Le peu de missionnaires canadiens qui restaient encore en Chine étaient astreints à ces conditions. Quant aux Chinois du sud, en l'occurrence les Chinois de Hong Kong, ils étaient indemnisés pour chaque rat apporté au poste de police. Eh bien! Imaginez que les Chinois du sud élevaient des rats chez eux puis, les apportaient au poste de police. Le but que visait le gouvernement de Hong Kong ne pouvait pas être atteint. Il fallait éradiquer les rats ou en diminuer considérablement la population. Mais c'était un but non atteignable, une campagne inutile. Kid Nitrof raconta au comte que lorsqu'il prenait l'autobus, vieillot en passant, près du Mandarin Training Centre, le percepteur de billets passait son temps à

actionner son poinçon près des oreilles. Kid se plaignit à quelques occasions, disant à ce percepteur de billets qu'après avoir pris si souvent l'autobus, il devait être connu et ne pas être obligé de lui rappeler de ne pas actionner son poinçon de la façon dont il le faisait. Une sœur de Notre-Dame-des-Anges s'était plainte auprès du percepteur de son comportement.

Pendant ses temps libres, Kid aimait se rendre à la King's Road pour fureter dans les librairies chinoises et les magasins à rayons chinois du continent où les employés portaient un uniforme bleu, tenue générale en Chine continentale. À quelques occasions, il descendait de la rue Bonham au centre-ville, une longue série d'escaliers à descendre, étroits pour la plupart, bordés et bornés par de petites échoppes signalées par des grandes affiches verticales ou des affiches horizontales suspendues d'un côté à l'autre de l'escalier.

Près du centre-ville, il y avait le marché de poissons. Quelle odeur! À Wan Chai, la géographie des lieux était semblable à celle qui est décrite plus haut, si ce n'est que les affiches étaient plus nombreuses et encombrantes, les échoppes plus nombreuses, plus serrées les unes contre les autres, le tout grouillant de nombreux passants. Il y avait de petits restaurants parsemés de tables sous des plafonds de tissu, un restaurant extérieur pour ainsi dire. Des tables de bois accueillaient les clients. Sur chaque table, se trouvait un gobelet rempli de baguettes que les clients prenaient et nettoyaient avec une serviette de table.

Kid Nitro ne put s'empêcher de constater que les Chinois de Hong Kong étaient ternes, peu souriants et avaient une gestuelle et un comportement saccadés. Par exemple, un soir Kid prit un petit autobus un peu plus gros qu'une camionnette Volkswagen. Le chauffeur conduisait d'une façon saccadée. À une occasion, il mit soudainement et brusquement les freins. Les passagers assis sur la banquette arrière derrière l'allée centrale furent projetés vers l'avant et se mirent à courir involontairement dans l'allée jusque vers l'avant de l'autobus.

C'était à se demander si les passagers n'allaient pas assaillir le conducteur. Loin de là. Le conducteur reprenait la route rapidement de manière saccadée et les passagers revenaient à leur siège arrière en s'aidant des sièges latéraux. Il se trouvait bien des impériales sur rail de couleur verte. C'était de loin peu rapide.

Kid Nitrof voyait les fêtes arriver et décida d'effectuer un voyage d'une semaine aux Philippines. Il prit un vol de Philippine Airlines. Peu avant le départ de l'avion, il discuta avec le pilote un peu trapu. C'était à se demander si ce dernier ne devait pas poser un bottin téléphonique sur son siège afin de manipuler les commandes. Après un voyage sensiblement court, l'avion atterrit à Manille.

Kid se rendit au cœur du vieux Manille où il dénicha une chambre au Y.M.C.A. de cette capitale au tempérament hispanique. Le Y.M.C.A. était à quelques pas du parc José Rizal, fondateur des Philippines. Ce parc faisait face à la baie de Manille.

La première nuit en fut une d'enfer : aucun système de ventilation. Les nuits subséquentes furent plus acceptables. Alors qu'à Hong Kong la température était assez fraîche, à Manille c'était la canicule à son comble. Le lendemain de sa première nuit, Kid eut droit à une chambre munie d'un ventilateur au plafond.

À la différence de Hong Kong où la population chinoise était un peu xénophobe, la population de Manille était tout le temps souriante. Plusieurs fois des Philippins interpellèrent Kid en l'appelant Joe tout en le pointant du doigt. Les repas, il les prenait dans des restaurants bien populaires où on servait de la canne à sucre.

Kid visita le vieux Manille, l'ancienne ville fortifiée intramuros, le fort Santiago et l'église Saint-Augustin. Il était étonné de voir des autobus rouler quelquefois un pneu crevé, bondés de passagers, les portes arrière et avant étant ouvertes pour permettre à des passagers de s'accrocher à l'autobus sur les marches d'embarquement. Les autobus ressemblaient à de véritables peintures modernes aux multiples couleurs, chacune prenant la forme d'une tache.

Lorsqu'il prit un dîner dans un hôtel huppé près de Manille, Kid fit la rencontre d'un jeune étudiant philippin. Celui-ci était le fils du propriétaire d'une flotte d'autobus comme ceux qui circulaient à Manille. Il proposa à Kid de visiter plusieurs attrait touristiques de Manille dont l'endroit où se concentrait la richesse. Il s'y trouvait des quartiers de maisons luxueuses, de bungalows tous groupés sous la forme de villages ceinturés par d'immenses clôtures où l'on pouvait pénétrer par une porte centrale gardée par des agents de sécurité. Une barrière se levait et se baissait chaque fois qu'une voiture entrait ou sortait de ce village presque artificiel. Plusieurs de ces villages quadrillaient Manille. Ils jouxtaient des centres commerciaux, copie des centres commerciaux occidentaux. Il se trouvait un quartier nommé Makati. C'était un grand complexe commercial et riche qui se démarquait du vieux Manille, prototype classique d'une cité sous-développée, toutefois garnie par des édifices anciens d'architecture espagnole comme une église et quelques bâtiments résidentiels. Ils se situaient près du Y.M.C.A.

Le soir, non loin, Kid marchait dans le parc Rizal. Les gens s'y promenaient, les femmes et les enfants portant un collier de fleurs autour du cou, souvent sur une chemise multicolore. Le décor offert ressemblait à un décor des îles du Pacifique. Le lendemain de la rencontre de Kid avec l'étudiant philippin, ce dernier l'invita à aller au lac de Taal. L'automobile roulait sur une route simple bordée par des forêts remplies de bananiers. Rendus à destination, Kid et l'étudiant entrèrent dans un hôtel pour y dîner. À l'extérieur, il y avait une magnifique piscine et des jardins aussi nombreux que divers. Plus loin, un magnifique lac où rien ne naviguait. Il y avait juste au centre un petit volcan, ce qui donnait au lac l'aspect d'un cyclope, un visage ayant un seul œil.

Le lendemain, ce fut une autre randonnée, cette fois-ci aux chutes de Pagsanjan. En fait, deux rameurs dans le canot où était assis Kid remontèrent le cours des chutes d'eau, presque à la pluie battante; de temps en temps, ils transportaient le canot pour éviter les écueils. Puisqu'il pleuvait, on prêta un parapluie de femme à Kid. L'eau pénétrait dans le canot. Au sommet, c'était la descente des chutes : les rameurs,

pilotes expérimentés certes, avaient l'heur d'éviter les rochers mais à certains endroits les chutes crachaient de l'eau dans le canot. À la fin de cette descente, Kid Nitrof était détrempé.

Les rameurs portaient des maillots multicolores comme il s'en portait partout dans le Pacifique Sud. Un petit hôtel accueillait les voyageurs. Dans une chambre de travailleurs, on fit sécher les vêtements de Kid et on repassa ses souliers de toile aux semelles de caoutchouc pour essayer de les sécher. Quelle comédie!

Puis, de retour à Manille, près de deux heures de route. Le lendemain, Kid alla visiter ce que l'on pourrait appeler « le musée du village » comme celui de Roumanie, des petites maisons de campagne presque miniatures groupées ensemble et chacune témoignant de l'architecture diversifiée sur le territoire des Philippines. Ce musée se trouvait aux abords de l'aéroport de Manille.

Un soir, Kid marcha près du parc Rizal lorsqu'il aperçut de l'autre côté de la rue une femme pleurant à tue tête et tirant vers la rue son enfant qui hurlait. Quelle scène! Sur le coup, Kid paniqua. Il croisa un Philippin qui lui enjoignit de demeurer calme, laissant croire que ce n'était qu'une mise en scène pour attirer la pitié des touristes. Kid se mit à rouspéter et le Philippin héla une voiture de policiers. Ces derniers firent monter la mère et son enfant.

Puis, le lendemain, ce fut un petit voyage vers Baguio, une destination assez éloignée de Manille. Il laissa quelques bagages au Y.M.C.A. pour n'apporter que quelques effets personnels pour un voyage de deux jours. Kid se rendit à une gare d'autobus. Il prit un autobus certes utilisé durant la deuxième grande guerre. Il y avait des fenêtres, certes, mais non vitrées; s'il tombait de la pluie, il fallait dérouler des toiles qui bloqueraient les fenêtres. Ces toiles devaient être attachées à l'intérieur de l'autobus. C'était un long périple pour aller à Baguio. L'autobus s'arrêtait à chaque village. Des enfants y pénétraient pour vendre de la canne à sucre.

À un moment donné, l'autobus se mit à monter dans de multiples collines et à circuler sur des voies étroites ayant une trajectoire de méandres. On se trouvait presque en pleine forêt vierge. L'autobus monta toujours ces diverses collines en forme d'escalier. Il fut des fois où l'autobus franchissait des zones de brume et de brouillard. Le temps était plus frais. À quelques endroits, l'autobus s'arrêtait : deux à quatre personnes en tenue civile et armées de mitraillettes faisaient le guet. Enfin, l'autobus parvint à Baguio presque au début de la soirée. Kid trouva une chambre d'hôtel dans un hôtel de style américain.

À Baguio, il y avait plusieurs troupes américaines. Kid y célébra la veille du jour de l'an. Le lendemain matin, un peu de visite touristique de Baguio, puis reprise de l'autobus pour retourner à Manille. Ce fut un plus long périple. Il y avait quelques bouchons de circulation à Manille, la vieille Manille où se trouvait le Y.M.C.A.

Le lendemain matin, il partit pour Hong Kong. Il y eut un petit problème. Kid n'avait pas averti les autorités de Hong Kong lorsqu'il quitta cette colonie pour les Philippines. Il disposa d'une journée après son arrivée pour normaliser son statut de résident.

Puis, le traintrain recommença. Les cours avaient repris au Mandarin Training Centre. Les invitations de personnalités éminentes de Hong Kong avaient recommencé à avoir lieu chaque mois. La chambre de Kid Nitrof donnant sur le côté ouest de Hong Kong, dont le port vu dans toute sa splendeur, se prêtait bien à l'observation des avions 747 qui atterrissaient en empruntant des angles prononcés pour se poser à l'aéroport international de Kai Tak. Ces gros mastodontes scalpaient presque le sommet de la montagne de Hong Kong. On les voyait passer au-dessus dans toute leur immensité. Ils tournaient au-dessus du port pour effectuer leur atterrissage. De sa chambre, Kid pouvait entendre le passage tonitruant de ces avions. Il n'y avait pas que ce vacarme. Il y avait la pollution sonore des bateaux chinois du continent qui faisaient jouer à tue-tête des chants révolutionnaires chinois. Autant dire que tout le territoire colonial était l'auditeur obligé de ces chants.

Kid releva un fait qui se déroula devant lui, dans le port de Hong Kong. Le 9 janvier 1972, le paquebot « Queen Elizabeth » brûla dans le port de Victoria, à Hong Kong. De la fenêtre de sa chambre, Kid observa la disparition de ce joyau de la Grande-Bretagne. Plusieurs bateaux conçus pour combattre les incendies de bateaux essayèrent en vain d'éteindre le feu pendant une journée complète. Ils ne purent empêcher le bateau de renverser, de chavirer sur le côté.

Comme le disait le Time de l'époque, « la Reine était morte » en parlant du paquebot brûlé.

La carcasse du bateau fut utilisée lors du tournage du film de James Bond en 1974 : « The Man With The Golden Gun ». L'intérieur de la carcasse tenait lieu de quartiers généraux du MI6 de Hong Kong.

De nouveaux pensionnaires vinrent résider au Robert Black College. Entre autres se trouvait le capitaine Deschamps de l'armée française, faisant partie de l'artillerie. Kid l'avait connu à l'Institut National des Langues Orientales Vivantes lors de son séjour à Paris. Ce dernier devait étudier le chinois parce qu'il faisait partie du corps consulaire français à titre d'attaché militaire.

À quelques occasions, Kid Nitrof se rendit à Kowloon près de l'aéroport international de Kai Tak. Tout près, se situait un centre d'Études de la Chine continentale collé sur l'aéroport. Aux étages supérieurs, on pouvait apercevoir des voyageurs assis dans les avions qui atterrissaient à l'aéroport. C'était phénoménal.

Un jour, plus particulièrement le 18 juin 1972, près du Po Shan Road, un immeuble voisin du Robert Black College s'écroula à la suite d'un glissement de terrain, lequel avait été causé par des pluies diluviennes qui perduraient depuis plusieurs jours. Cet effondrement se solda par la mort de 67 personnes et 20 blessés. De la fenêtre de sa chambre, Kid entendit un bruit qui s'apparentait à celui d'un avion qui passait au-

dessus de la montagne de Hong Kong. L'impression donnée était celle d'un avion qui s'écrasait sur la montagne. En même temps, les lumières s'éteignirent; il n'y avait plus d'électricité. Tous les résidents sortaient de leur chambre ou appartement. On se parlait. On s'interrogeait sur ce qui s'était passé. Des employés de la résidence se promenaient avec des lampes de poche pour effectuer la surveillance. Le lendemain matin, le mot d'ordre fut donné. Tout le monde devait quitter la résidence. Et où aller?

Dans l'avant-midi, Kid dut se rendre au bureau de poste central de Hong Kong pour quérir un télégramme que son père lui avait fait parvenir et il y répondit sur le champ. Son père s'inquiétait de sa sécurité. L'événement avait connu une telle ampleur, une telle diffusion internationale. Son père était inquiet et attendait une réponse impatiemment, ce qui fut fait sur le champ.

Sans résidence, Kid fit comme cela se faisait au Moyen Âge. Il chercha refuge dans une communauté religieuse : les sœurs de Notre-Dame-des-Anges. Si Kid pouvait énoncer une loi de vie internationale, ce serait celle-ci : il n'y a pas de meilleures ambassadrices que les communautés religieuses en mission. Les bonnes sœurs l'accueillirent. La sœur Lorraine lui affirma qu'il pouvait prendre ses repas le midi et manger du sucre à la crème. Puis, elle ajouta qu'elle allait lui trouver un endroit où se loger pendant le temps où il ne pouvait résider au Robert Black College. Elle fit des démarches auprès des pères des Missions étrangères de Paris, localisés à Béthanie. Cette immense résidence se trouvait au 139 Pokfulam Road, non loin d'Aberdeen, le village des pêcheurs. C'était une vieille maison de style néo-gothique qui servait de lieu de repos pour les missionnaires qui venaient de partout de Chine avant l'avènement du communisme. Cette magnifique résidence se trouvait sur une colline entourée de pâturages, à Pokfulam. De cette résidence, entourée de sapins, l'on pouvait apercevoir la mer et les multiples bateaux de pêche arborant un petit drapeau rouge. Les portes étaient des immenses panneaux et servaient de fenêtres. De mémoire aussi fidèle qu'il soit possible d'avoir, il y avait un rez-de-chaussée et trois étages supérieurs occupés par des chambres meublées de deux lits dont les matelas étaient roulés. Les chambres étaient assez grandes; elles étaient au nombre de vingt.

Chacune possédait un ventilateur tournant au plafond. On pouvait sortir à l'extérieur des chambres par des portes à panneaux comprenant des lattes. Ces portes ouvertes tenaient lieu de fenêtres. Elles s'ouvraient au milieu. Il fallait les glisser de chaque côté. Chaque étage était ceinturé d'un balcon extérieur duquel s'offrait un panorama magnifique des alentours, la mer de Chine et les terrasses suspendues autour de la résidence.

Ces terrasses suspendues constituaient un véritable jardin botanique, aussi havre de magnifiques papillons. Ces terrasses étaient la chasse gardée du vieil évêque hôte de la résidence, aux idées assez larges; toutefois, le contact avec lui était difficile, vu sa surdité. L'évêque bénéficiait de la présence de deux prêtres. Le reste de la résidence était vide. Tous prenaient le déjeuner et le souper arrosé de vin ensemble. Le matin, lorsque Kid sortait de sa chambre pour circuler sur le balcon, il observait du haut l'évêque travailler dans ses terrasses, portant un chapeau de paille comme en portaient les paysans chinois.

Évidemment, Kid prenait l'autobus pour se rendre au Mandarin Training Centre et au couvent des sœurs de Notre-Dame-des-Anges pour y dîner. Son confrère japonais, Hideo Kojima, cherchait un endroit où aller se loger. Il restait à ses risques au Robert Black College. Kid Nitro fit des représentations auprès des sœurs et des pères pour qu'ils acceptent un nouveau pensionnaire. Il fut admis à Béthanie. Le soir, après le souper, tous s'asseyaient à l'extérieur sur des belles chaises en osier. Évidemment, il fallait presque crier pour se faire entendre par l'évêque.

Kid était toujours ébahi par l'entrée de la résidence. Une porte de fer forgée séparait la Pofulam Road de la cour de la résidence; il s'agissait d'une entrée en roche concassée, une entrée en forme de fer à cheval. Le reste de la cour se composait d'un véritable tapis de diverses fleurs et d'arbustes.

Enfin, Kid retourna au Robert Black College. Il dédommagea les pères et les bonnes sœurs. Son confrère Hideo fit de même concernant les Pères des missions

étrangères de Paris. Au Mandarin Training Centre, le capitaine Deschamps demanda de pouvoir se loger ailleurs qu'à l'hôtel. Des représentations furent faites auprès des pères de Béthanie pour que lui et un de ses compatriotes puissent loger temporairement à Béthanie.

Le mois de juillet était à peine entamé. Le Mandarin Training Centre fermait ses portes pendant trois semaines, des vacances estivales.

Après son retour des Philippines, au mois de janvier, Kid Nitrof avait demandé au directeur de l'école où il pouvait suivre des cours de calligraphie au stylo à bille. Le directeur, en présence de Kid Nitrof, fit un appel téléphonique à un professeur de tel art qui habitait à Wan Chai, sur une rue perpendiculaire à une avenue principale quadrillée par des tramways impériaux (deux étages) de couleur verte et tapissés d'annonces publicitaires. Kid devait emprunter une petite rue à peine plus large qu'un large trottoir. Cette petite rue était encombrée d'échoppes, d'annonces publicitaires masquant tout le parcours. Kid dénicha l'adresse fournie et prit un ascenseur. Il sortit à l'étage indiqué, sonna à une porte. Un homme âgé portant des lunettes accueillit Kid en mandarin. Il l'invita à s'asseoir et à prendre un cahier rempli de carreaux sur chaque page. On apprenait à écrire les caractères chinois à l'intérieur des carreaux. Le professeur écrivait un caractère avec un stylo de marque Cross à l'encre rouge. Puis, Kid essayait d'écrire le caractère en respectant le style du professeur. Kid Nitrof pratiquait ce genre d'écriture à chaque cours. Le cours était payé en argent sonnante à la fin de la leçon.

Pendant quelque temps, Kid fut accompagné pour se rendre à ses cours par la fille du nouveau consul français à Hong Kong. Avant d'entrer dans l'appartement du professeur de calligraphie, il constata l'amoncellement de déchets entassés aux deux extrémités de l'étage. Kid rencontrait la jeune Française qui l'accompagnait à un arrêt d'autobus non loin de la résidence du gouverneur de Hong Kong. Kid aimait parfaire l'écriture des caractères chinois mais se faisait dire par le professeur que ce qu'il écrivait était du bois mort et ce, sur un ton magistral et réprobateur.

Au mois de juillet, Kid et son confrère Hideo Kojima convinrent d'effectuer un voyage en Asie du sud-est : la Thaïlande, la Malaisie, Singapour et le retour en bateau. Ainsi, sur un vol de la Malaysian Airlines, les deux voyageurs se rendirent à Bangkok. Kid Nitrof avait appris par la voie des journaux qu'un père de famille voulant se débarrasser des membres de sa famille avait fait exploser une bombe dans un avion de la ligne Cathay Pacific. La bombe explosa au-dessus du Vietnam et entraîna la mort des passagers. Plus tard, l'on apprit que l'auteur de ce crime horrible avait été jugé et pendu.

Le vol ne dura que quelques heures. Puis, Bangkok accueillit les deux voyageurs, avec son panorama parsemé d'une multitude de temples de couleur orange, ivoire et dorée. Les deux voyageurs se logèrent au Y.M.C.A. de Bangkok. C'était très confortable et bien climatisé. La plupart des repas y étaient pris. Il fut des fois où les repas furent pris dans des restaurants populaires situés le long des allées de Bangkok. Il est question ici de restaurants munis de tables de bois chancelantes. Plusieurs égouts, sinon la presque totalité, étaient à ciel ouvert. D'aucuns prétendront que Bangkok a changé depuis lors.

Les moyens de transport se résumaient à des autobus, des taxis, des vélopousses et des scooters. Quant aux gratte-ciel, aucun. Les bâtiments n'avaient que quatre ou cinq étages.

Un site intéressant à visiter : le khlong. Ces canaux étaient nombreux. C'étaient de larges canaux aux bords desquels s'alignaient une multitude de maisons en paille et en bois sur pilotis. Plusieurs enfants se baignaient dans ces canaux. Une femme se brossait les dents avec son doigt. C'était primitif. Les femmes portaient de larges chapeaux de paille et de longues robes qui atteignaient les pieds chaussés de sandales. Un bateau plus gros qu'une chaloupe et rectangulaire de forme, muni d'un moteur à l'arrière, transportait les deux voyageurs. À un moment donné, les deux confrères aperçurent un éléphanteau sur un quai jouxtant une hutte. Il y eut une halte

et l'on nourrit la bête. Puis, le bateau traversa un large cours d'eau, quasiment un fleuve, qui menait à un quai d'embarquement pour visite guidée.

Un autre jour, ce fut la visite des nombreux temples qui garnissaient la ville de leur toit doré. Les deux confrères visitèrent le palais royal, le Wat Phra Kaeo et le Bouddha d'Émeraude. Une autre visite fut effectuée au Temple Wat surnommé la montagne d'or. Ce dernier, juché sur une colline, possède un chedi doré, une coupole. C'est un endroit qui offre une vue magnifique et panoramique de Bangkok. Un autre temple célèbre, le Wat Arun, le temple de l'aube, se trouve aux abords du fleuve.

La plupart des temples étaient multicolores, avec prédominance des tons or et cuivre. Des statues de marbre et autre matière attrayante représentant des gardes se dressaient aux entrées de ces temples. Les toits de ces temples étaient incurvés, ondulés, très pointus aux extrémités. Le marbre était prédominant dans ces sites. Il se trouvait de fameux monuments en forme de cloche et de couleur or. Un temple très original est celui de Wat Pho, où Bouddha est couché. Enfin, un vieux temple, celui de Suthat.

La visite du palais royal est impérative et est une belle synthèse des sites historiques de Bangkok. De petits temples jonchaient le territoire de Bangkok. À l'intérieur, des salles remplies de jeunes hommes. Assis derrière des pupitres, ces jeunes hommes presque somnolents étudiaient le bouddhisme. Il y avait en Thaïlande un service bouddhiste et un service militaire. Quelle contradiction! Mon confrère n'était pas de ceux qui aimaient visiter des temples. Il disait en avoir vus suffisamment au Japon.

Après quelques jours de visite de Bangkok, les deux voyageurs prirent le train de nuit pour se rendre en Malaisie. À côté de Kid était assis un Chinois d'origine malaise. Ce dernier lui expliqua qu'en Malaisie, il se trouvait deux classes de Chinois : des Chinois blancs et des Chinois noirs. Les premiers étaient des travailleurs à col blanc

peu exposés au soleil. Lorsqu'ils se déplaçaient à l'extérieur, ils évitaient à tout prix les rayons du soleil et suivaient l'ombre où elle se trouvait.

Les Chinois noirs sont ceux qui travaillent sous un soleil ardent dans les champs. Leur peau brunie ou basanée par le soleil en faisait des citoyens de seconde classe que les autres Chinois regardaient avec mépris. Encore aujourd'hui, même à Montréal et en Montérégie, plusieurs Chinois utilisent des parapluies pour se prémunir du soleil. Ils cherchent des havres d'ombre. En mai 1969, des Malais non Chinois, musulmans, avaient tué plusieurs Chinois. On leur en voulait pour avoir monopolisé les meilleurs postes dans la société, dans les universités et au gouvernement en Malaisie. Après ces malheureux événements, le gouvernement avait créé des programmes de discrimination positive en faveur des Malais musulmans dans toutes les sphères de la société.

Après cette conversation très intéressante, Kid Nitrof et son interlocuteur se mirent à dormir. Soudain, un arrêt brusque du train! Des soldats montèrent aux deux extrémités du wagon munis de mitraillettes et accompagnés de chiens policiers. Mon interlocuteur m'expliqua qu'il y avait des soldats à bord de tous les wagons. La raison était que le train traversait une région forestière infestée de guérilleros. Rien de rassurant. Puis, le sommeil rattrapa Kid et le passager jusqu'au réveil à la frontière malaisienne. On y apercevait des forêts et des champs où des huttes bouillonnaient d'activité. À la frontière, le train s'arrêta. Les voyageurs descendirent du train pour des formalités d'entrée en Malaisie. Un douanier, haut-parleur à la main, souhaita la bienvenue en République de la Malaisie.

Puis, les voyageurs regagnèrent leur train qui roula pendant une courte durée. Il s'arrêta à Butterworth. Les voyageurs descendirent et prirent un traversier qui devait les mener à Penang. Le traversier était de couleur jaune et pouvait transporter des voitures. Kid et son confrère choisirent d'habiter un vieil hôtel de style colonial anglais.

Le lendemain, il fut décidé de faire du tourisme. Le moyen de transport choisi : le trishaw, un véhicule tricycle. Les trishaws abondaient dans les rues de Penang. Si l'on se grattait la tête, un de ces véhicules arrêta. Plusieurs arrêtaient au même endroit. C'était une belle occasion pour négocier le coût du transport.

Les repas, les voyageurs les prenaient dans le quartier chinois. Penang était une ville majoritairement chinoise. Ainsi, quelques temples attirèrent notre attention. Il y avait le centre de méditation de Kuan Yin, du nom d'une déesse. Dans ce coin de ville, il y avait des pagodes et encore des pagodes.

Des lampions en papier de riz rouges et jaunes décoraient tous les plafonds du temple de Kek Lok Si. Une statue de la déesse Kuan Yin transfigurait les lieux par son importance. La pagode de Kek Lok Si était bâtie à flanc de coteau et dominait la ville. On nommait cette déesse la déesse de la pitié, de la félicité. Un autre attrait touristique : la Khoo Kongsi, édifice de l'organisation des clans chinois. On le surnommait le khongsi. Il logeait plusieurs familles dans un site communautaire. Les deux voyageurs visitèrent d'autres temples chinois : Hong Heng, Tua Pek Kong et Chung Keng Kwee.

Un temple était fort connu pour regrouper ensemble les trois divinités : Bouddha, Confucius et Lao Tseu. Leurs yeux regardaient les visiteurs, où qu'ils soient dans le temple.

Kid Nitro et son frère prirent un taxi pour se rendre au temple de Chor Soo Kong, le temple des serpents. C'était un édifice grandiose, rempli de vapeurs d'encens. Beaucoup de serpents verts entrelaçaient tout poteau. Évidemment, les touristes étaient invités par des panneaux à se tenir loin de ces vipères et certes à ne pas les toucher. Un gardien indiqua à Kid un coin où se regroupaient plusieurs serpents. Il mentionna que c'était le département de la maternité. Ce temple était orné d'or, d'effigies de Bouddha, de Confucius et de Lao Tseu. Il se trouvait au bord de la mer.

Les deux confrères décidèrent de se rendre à Kuala Lumpur, capitale de la Malaisie. Comme moyens de transport, deux options : le taxi, une limousine ou un autobus. Le prix du transport était le même. Les deux voyageurs optèrent pour le taxi, une magnifique Mercedes de couleur noire. Kid s'assit sur la banquette arrière tandis qu'Hideo s'assaya à côté du chauffeur. Sur la route bordée d'une forêt, une route on ne peut plus simple, les voyageurs aperçurent un immense iguane qui traversait la route pour se rendre de l'autre côté de la forêt. Le chauffeur freina brusquement. Puis, il poursuivit son chemin mais à très vive allure, soit 90 milles à l'heure; parfois il doublait des voitures en passant sur des lignes doubles. Il doublait même près des falaises. Une telle conduite n'était pas sans causer de l'effroi chez Kid. Ce fut à tel point qu'il voulut descendre du véhicule. Le conducteur ricana et alla un peu moins vite.

Un petit répit : les voyageurs s'arrêtèrent dans un village pour dîner. Ils mangèrent de la nourriture chinoise à l'extérieur; il y avait des bancs de bois et une table en bois et un bocal contenant des baguettes. L'hygiène n'était pas au menu.

Puis, le taxi repartit au même rythme pour aboutir à Kuala Lumpur. Pour se loger, les voyageurs se dirigèrent vers le quartier chinois. Les deux confrères dénichèrent un petit hôtel. La chambre était propre. Il y avait deux ventilateurs qui tournaient au plafond. Il y avait un cabinet de toilettes et des douches mais l'eau était froide. Le matin, le propriétaire encore vêtu de son pyjama, apportait des toasts, des œufs à la coque et du café pour le petit déjeuner. L'hébergement et le petit déjeuner coûtaient la modique somme de \$2.00.

Concernant Kuala Lumpur, aucun gratte-ciel. Quant aux sites touristiques intéressants : le Kuala Lumpur Railway Station et l'édifice Sultan Abdul Samad.

Le séjour à Kuala Lumpur fut assez bref. Kid et son confrère décidèrent de se séparer pour se rejoindre à Singapour, au Y.M.C.A. Kid prit un taxi et se rendit à Malacca. Cette ville est un mélange de style architectural portugais et hollandais. Le centre-ville est le point central de toute attraction touristique. On y trouve le Christ

Church et l'Hôtel de ville hollandais Stadhuys. Non loin, se situe l'Église Saint-Paul construite par les Portugais. Par ses sites touristiques, Malacca était une ville fort colorée à conseiller : la visite du fort d'A Famosa, la mosquée Tranquerah et la mosquée Kampong Kling. Kid visita le fort St-John reconstruit par les Hollandais et l'Église St-Peter construite par les Hollandais. Puis, accompagné d'un jeune guide, il visita le Henry Gurney Prisoners School. En fait, il s'agissait d'un centre de réhabilitation et de formation pour jeunes délinquants.

Encore en prenant un taxi, Kid se rendit à Johor Bahru pour y passer la nuit. Le lendemain matin, il traversa un pont qui le mena à la ville de Singapour située à l'autre extrémité du pont, la frontière. Sur des tableaux, on affichait des profils de cheveux courts. Les cheveux longs n'étaient pas tolérés à Singapour.

Kid retrouva Hideo au Y.M.C.A.

Singapour était une ville très propre, moderne, avec quelques égouts à ciel ouvert. Kid avait soupé dans un parc situé non loin du Y.M.C.A. Des réchauds ambulants faisaient griller du satay malais, un genre de shish kebab. Il observait que, dans les égouts à ciel ouvert situés tout près, de gros rats couraient pour certainement manger des restants de table.

La majorité des repas furent pris au Y.M.C.A. Les deux confrères firent quelques randonnées sur la promenade Élizabeth longeant la rive de la baie. La vue de la baie n'était pas bloquée. Singapour étant une ville à majorité chinoise, on se devait de visiter le Chinatown (China Heritage Center). À visiter : les jardins du Baume du tigre. Aussi, il ne fallait pas manquer de visiter le vieux quartier colonial.

Pendant une bonne partie du temps passé à Singapour, Kid visita différents endroits voués à la culture chinoise. Ainsi, il se rendit à une maison d'édition de livres de mandarin. Il effectua une visite d'une journée à l'Université chinoise de Nanyang où plusieurs étudiants étrangers se rompaient à l'étude du mandarin. Les bâtiments de

cette université avaient un style architectural chinois. Puis, Kid visita quelques temples tamouls, très colorés et ornementés.

Un après-midi, il fit une visite au bureau d'un médecin dont le nom et l'adresse lui avaient été fournis par la sœur de l'Immaculée-Conception qu'il avait rencontrée à Kowloon. Il se présenta et, quelques minutes après, sortit du bureau du médecin accompagné par ce dernier. Il fut conduit à son domicile : une immense maison entourée de fleurs. Elle était garnie des meubles les plus modernes. Le médecin présenta à Kid son épouse et ses enfants. On discuta quelque temps. À la tombée du jour, le médecin invita Kid à souper dans un restaurant chinois non loin de sa résidence. Puis, il l'invita à le suivre dans des visites médicales qu'il devait faire dans des bordels. Tous et chacun affichaient le même décor. C'était sombre, sauf que plusieurs bougies rouges illuminaient les couloirs. De temps en temps, de jolies dames arpentaient les lieux, toutes habillées de robes de soie des pieds à la tête. Le maquillage métamorphosait les visages.

Le médecin vint reconduire Kid au Y.M.C.A. Avant de le laisser partir, il lui conseilla formellement de prendre deux comprimés de Graval, sachant que Kid devait prendre un paquebot pour retourner à Hong Kong, et ce, presque une journée avant de monter dans le paquebot.

Le jour du départ, Kid et son confrère montèrent à bord d'un yacht, bagages en mains. Le yacht ne péchait pas par sa largeur, tous étaient tassés. Pendant quelques minutes, ce yacht vogua jusqu'à ce qu'il atteigne le paquebot en rade, pour ne pas dire un bateau de croisière moins criant par son apparence. Il s'agissait du «Taïposhan», nom de la montagne qui s'élevait sur les nouveaux territoires en face de Hong Kong.

Encombrés de leurs bagages, les deux voyageurs montèrent à bord du bateau par un escalier étroit, accroché sur le côté du bateau. À l'intérieur, un agent de bord accueillit les deux confrères. Puis, un préposé les conduisit à leur chambre. Deux lits

superposés, un hublot et un lavabo. Non loin, il y avait une salle de douches et des cabinets de toilettes. Une salle était prévue pour la prise des repas du matin et du midi.

Le soir, tous les voyageurs soupaient dans la grande salle à un étage supérieur. Le paquebot disposait d'un petit ascenseur. Le soir, le capitaine accueillait quelques passagers à sa table. Les soupers étaient suivis de danse sociale ou bien d'un bingo ou bien de la projection d'un film. La mer était calme. Malgré cela, un des passagers américains de nationalité eut la malchance d'avoir le mal de mer : pas moyen d'entamer une conversation avec lui.

Il y avait une piscine à l'arrière du paquebot. C'était le passe-temps favori; à côté de la piscine, de grands bancs permettaient aux voyageurs de prendre un bain de soleil. Le voyage dura trois jours. C'était le même traintrain tous les jours, un vrai rituel. Parfois, le soir, à l'horizon, en observant les côtes vietnamiennes, on pouvait voir des étincelles au loin; il s'agissait, d'après certains, de coups de canon. C'était la guerre du Vietnam. Puis, un après-midi, un avion militaire d'observation de type AWAC survola maintes fois le paquebot. Le pauvre capitaine avait oublié de hisser le drapeau britannique. Quelle maladresse! Le bateau naviguait au large du port d'Hải Phòng où les Américains avaient créé un blocus. Le drapeau fut hissé immédiatement.

La piscine était un lieu privilégié pour faire des rencontres. Ainsi, Kid Nitro et son confrère firent la rencontre de deux étudiants allemands, d'un jeune avocat anglais et de deux Australiens. Il faut dire que les voyages de groupes sont propices à la création de cliques qui commentent les uns sur les autres.

Enfin, le paquebot parvint à Hong Kong. On voyait poindre à l'horizon l'aéroport de Kai Tak. On y voyait des avions atterrir l'un après l'autre sur un court espace. Hong Kong n'était pas un port en eau profonde. Le paquebot devait jeter l'ancre en rade, loin des quais. Un petit bateau vint accueillir les voyageurs. Ceux-ci devaient descendre dans le petit bateau, bagages encombrants en mains, par un petit escalier fixé pour les circonstances sur le bord du paquebot et, dans la mesure du possible, se

dénicher un endroit où s'asseoir dans le petit bateau surnommé «wola wola», du nom du son du moteur qu'il reproduisait. On appelait cela du pidgeon english. Arrivées au port, les connaissances des deux confrères s'échangèrent leurs coordonnées à Hong Kong pour éventuellement se rencontrer.

Puis, un jour, les sept connaissances décidèrent de visiter le village des pêcheurs situé à Aberdeen. Arrivés en taxi, les sept touristes se firent féroce­ment solliciter par des jeunes femmes habillées de beaux habits de soie de la tête aux pieds et coiffées d'un chapeau de paille. Le groupe sortit et suivit une jeune dame. Le groupe descendit un escalier en marge du quai puis, à la course, les sept bons voyageurs sautèrent dans un bateau, une immense chaloupe. La vieille dame en charge du bateau maugréait. Elle s'était fait jouer un tour. Pour autant que Kid ait compris quelques bribes de cantonais, elle se plaignait à qui voulait l'écouter du fait qu'il y avait sept occupants à bord du bateau. Elle ramait et plusieurs fois, refusa de le faire, ne serait-ce que pour se plaindre du fait qu'elle devait ramer dans un bateau occupé par sept personnes. Le petit truc des jeunes filles près des taxis n'avait pas berné les sept voyageurs. Le bateau voguait autour des bateaux de pêcheurs et, au loin, on pouvait apercevoir le fameux restaurant flottant. Disons que ce fut un cas de l'arroseur arrosé ou de l'arroseuse arrosée.

Les études reprirent au Mandarin Training Centre. Le cours accéléré et intensif allait bientôt prendre fin, soit au mois de septembre 1972. Le temps était à la préparation des examens de septembre, les examens finaux qui consacraient un cours intensif de deux ans de chinois.

Kid Nitrof voulut effectuer deux petites randonnées, l'une à Macao et l'autre sur l'île de Pan Dao, une île où habitaient des pêcheurs. Kid avait une barbe de couleur rousse et des cils blonds, il portait une chemise malaise aux motifs très colorés, des pantalons courts comme s'il y avait eu une inondation et il était muni d'un immense parapluie acheté dans un magasin à rayons du continent. Il prit un hydroglisseur qui devait le conduire trois quarts d'heure plus tard à Macao, petite colonie portugaise. Il

monta sur l'hydroglisseur et y prit place. Mais le trajet durant, il passa tout son temps sur le pont de l'hydroglisseur à observer les côtes chinoises. Soudain, deux Japonais, caméra en mains, vinrent au devant de Kid et firent un petit salut. L'un d'eux le tourna comme si Kid était un présentoir de cartes postales. Chacun se posta à côté de Kid pour se faire photographier. Une vieille dame et probablement sa fille, deux touristes japonaises ayant observé la scène, firent de gentils petits saluts et à tour de rôle, se firent photographier aux côtés de Kid. Tout laissait croire qu'il faisait figure de beefeater de la tour de Londres.

Parvenu à Macao, Kid se mit à déambuler dans la petite ville, surtout dans le centre historique de Macao. Il s'arrêta devant la vieille façade de l'Église Sao Paulo. Il se rendit à la maison de Sun Yat Sen, le fondateur de la République de Chine; il visita la vieille ville chinoise, le Temple Tin-Hau. Il contempla la statue de Kun lam.

Macao était une belle ville avec ses petites rues pavées, son passé portugais, avec ses balcons ornés, ses petits restaurants portugais où Kid put prendre un repas arrosé de vin portugais. Macao était une ville ancienne aux maisons de pierre et de bois tantôt de style chinois tantôt de style portugais.

L'après-midi, Kid Nitrof se rendit au seul casino de la place : un édifice en forme de cloche ou de toupie. Au rez-de-chaussée, des machines à sous. Il y joua et y gagna la somme de 85 \$ US. Il encaissa ses jetons. La préposée à l'échange, aussi individualiste que peuvent l'être les Chinois du Sud, exigea un pourboire de l'ordre de 75 %. Elle essuya un refus catégorique et constant lors même qu'elle réduisait ses exigences. Kid Nitrof prit son argent et se dirigea vers le port pour prendre l'hydroglisseur qui le mena à Hong Kong.

Quelques jours plus tard, il reçut un appel de la sœur de l'Immaculée-Conception qui lui avait affirmé avoir trouvé un parrain, un garant, en la personne du père jésuite Jacques Bruyère, condition essentielle pour résider à Taïwan. Kid remplit les formalités nécessaires pour obtenir un visa pour se rendre à Taïwan.

Puis, il voulut visiter l'île de Lantau, une île près de Hong Kong. Il prit un vieux traversier pour s'y rendre. Lorsqu'il descendit la rampe d'embarquement, il y avait beaucoup de bousculade. Il tenta de se frayer un chemin avec ses coudes; il passa près de projeter quelqu'un à la mer. Arrivé à Lan Tau, il contempla le petit village de Tai O, truffé de maisons sur pilotis. Il visita le temple de Yeung Hau. Il contempla un petit village de pierres, tantôt ayant des autels bouddhistes avec chandelles rouges et encens, tantôt ayant des centres de traitement de viande. Il n'était pas rare d'y voir accrochés des porcs la tête en bas. Revenu sur l'île de Hong Kong, il boucla un passage auprès de la compagnie Japan Airlines à destination de Taïwan. Il salua tous les résidents du Robert Black College et le personnel du Mandarin Training Centre. Le jour de son départ, il traversa pour la première fois le tunnel nouvellement construit entre Hong Kong et Kowloon, situé sur le continent. Il monta à bord de l'avion qui vola jusqu'à Taïpei, l'aéroport jouxtant la base militaire américaine.

Chapitre 7 - La belle île : Taïwan ou Formose

Kid subit les formalités de douane. Un individu l'aborda soudainement et lui demanda pourquoi il venait à Taïwan et pourquoi il préférait Taïwan à la République Populaire de Chine. Tout cet interrogatoire donna l'impression que cet individu appartenait à la police. Taïwan vivait sous le joug d'un régime militaire.

Il faut dire qu'en 1972, Taïwan était encore, aux yeux de plusieurs dirigeants internationaux, la République de Chine, le seul détenteur de l'autorité politique en Chine dont la capitale était Nanjing, où se déroulait une rébellion visant à renverser le gouvernement de Chiang Kai-Shek. Ce dernier était surnommé le Generalissimo. Chiang Kai-Shek présidait encore aux destinées de Taïwan.

Passé la douane, Kid fut accueilli par le père Jacques Bruyère. Celui-ci le conduisit à la résidence des Jésuites, dans la paroisse Sainte-Famille. Pour quelques jours, Kid bénéficia de leur hospitalité. Plus tard, alors qu'il venait en visite à Taïpei, il rencontra le père Maurice Lamarche qui dirigeait une école d'étude de la langue chinoise au centre de Taïwan et avec qui il se lia d'amitié. Dans la résidence des Jésuites, deux sortes de repas étaient offerts : l'un chinois, l'autre occidental.

À une occasion, Kid demanda au père supérieur, qui était Chinois, combien de caractères chinois les Chinois étudiaient et connaissaient. La réponse fut la suivante : avant la deuxième grande guerre, ils connaissaient 6 000 caractères. Après la guerre, ils en connaissaient 3 000.

Il fut convenu que l'argent de Kid serait remisé à la procure des Jésuites administrée par le père Bourque. Ce faisant, Kid se sentait plus en sécurité. De plus, il évitait de devoir effectuer plusieurs formalités bancaires. Il évitait de devoir utiliser à cette fin un tampon reproduisant son nom en chinois : Fu Ting Zhang. En français, cela signifie le gardien des sceaux de la Cour. Ce nom lui fut donné en 1971 alors qu'il

suivait des cours de chinois intensif pendant l'été à Middlebury, au Vermont. Partout il fallait utiliser son sceau. Pour le bureau de poste, pas moyen de l'éviter. Le postier devait utiliser le sceau de Kid. De plus, ce dernier avait fait parvenir à ses parents un autre sceau reproduisant son nom et son adresse. Kid Nitrof se rendit à l'École Nationale Normale de Taïwan non loin de la résidence des Jésuites. Il rencontra le directeur pour le tracé des cours à suivre, pour l'inscription à ces cours et pour s'enquérir des lieux où on pourrait l'héberger. Le but de l'hébergement était l'immersion totale en chinois.

On lui fournit une adresse. Il s'y rendit pour y demeurer trois jours. C'était loin de l'école et aucun repas n'était fourni : donc, aucune immersion totale. Il dénicha une autre résidence, celle-ci convenable. Là, on y servait le petit déjeuner : œufs, toasts et café. On y servait le souper pris en famille au complet. Quant au dîner, il fallait le prendre dans différents restaurants entourant l'école de langue. À cette époque, il y avait très peu de restaurants offrant de la cuisine occidentale. Toutefois, il y en avait un. Kid y mangeait des escalopes de veau. Le serveur ne pouvait s'empêcher d'apporter le bol de soupe avec ses deux pouces dans le bol. Quant aux autres restaurants, ils se trouvaient dans des maisons de bois. On y mangeait sur des tables de bois et on prenait des baguettes groupées dans un bocal de bois. Il fallait les essuyer souvent avec son mouchoir. On pouvait apercevoir les serveurs laver la vaisselle dans d'immenses chaudières à l'extérieur du restaurant. L'eau y était rouge et sale.

Pour manger de la nourriture occidentale, il fallait se rendre dans quelques-uns des restaurants se trouvant sur la Zhong Chan Bei Lu, un genre de rue Ste-Catherine. Ils avoisinaient la base militaire américaine.

La résidence qu'habitait Kid était le lieu par excellence pour l'immersion totale. Elle se situait sur la Chao chou chieh. Pour y accéder, il fallait franchir une porte munie d'une sonnerie. La maison était ceinturée d'un mur de ciment comme plusieurs maisons de bois de Taïpei. Les rues étaient à peine deux fois la largeur de deux

trottoirs d'une ville moyenne du Canada. Les maisons étaient en forme de U. Il y avait la résidence principale, puis de petites maisonnettes ou dépendances de chaque côté pour accommoder la servante qui travaillait pour le propriétaire de la maison. Cette servante effectuait toutes les tâches domestiques.

Les pensionnaires, Kid, M. Wang (un ami de la famille) et un Américain de Boston prenaient les repas ensemble, conversaient en chinois et regardaient ensemble la télévision de Taïwan même après les heures de repas. Il y avait de longs romans-fleuve langoureux et lyriques tout pour faire pleurer n'importe qui.

Les transports en communs : de vieux autobus jaunes roulant sur du gravier et couverts de poussière. Beaucoup d'égouts étaient à ciel ouvert. Des bourrasques de vent apportaient de la poussière dont les Taïwanais se prémunissaient à l'aide de masques. À l'extérieur de l'autobus, le décor habituel était celui de plusieurs maisons de commerce faites en bois et placardées d'annonces publicitaires.

À l'École, les cours étaient donnés sur une base privée; c'étaient des cours particuliers. Le coût horaire de chaque cours était de 1,00 \$ US. Kid suivait quinze heures de cours par semaine. Il eut plusieurs professeurs tant masculins que féminins. Le cours consistait en la lecture de pièces de radio chinoise. On parlait de ces pièces et on les commentait. Attention : aucune référence à la Chine continentale comme étant la Chine officielle. Pékin était Beiping. Mao Ze Dong était le bandit Mao. Il fallait soutenir l'effort de combat des Américains au Vietnam. La censure à Taïwan était omniprésente.

La vente de plusieurs livres vendus ailleurs était inexistante. Beaucoup de livres étrangers étaient piratés. Kid Nitrof eut connaissance qu'un étudiant de l'École avait fait l'objet d'une descente de la police car il possédait des livres jugés subversifs par la police. La revue Time, édition asiatique, était souvent vendue avec des pages manquantes ou noircies. Pour lire la copie originale, il fallait demander à un étudiant américain la possibilité de l'accompagner à la bibliothèque de la base américaine.

Souvent, sur les lieux, on en profitait pour aller manger dans une cafétéria qui servait entre autres du Bar B.Q.

Taiwan était une dictature. Le gouvernement ne tolérait pas les cheveux longs chez les étudiants et chez les étudiantes. Il fut des fois où certains jeunes appréhendant la police sautaient dans un taxi. L'uniforme kaki était de règle chez les jeunes étudiants.

La paix régnait dans les rues. Une attaque à main armée le jour valait à son auteur l'emprisonnement à perpétuité sur l'île verte. Une attaque à main armée la nuit valait à son auteur la fusillade : un coup de fusil dans la nuque, méthode en vigueur sur le continent chinois. Si le crime en était un d'espionnage, la mort par empoisonnement était la sentence.

Taiwan était un pays stratifié en fonction de l'origine des ses habitants. Ainsi, les habitants de longue date, ceux qui avaient vécu sous la domination japonaise et bien avant sur l'île de Formose, ne pouvaient accéder à certaines fonctions et assumer toute charge publique, comme le pouvoir judiciaire. En fait, tout ce qui gravitait autour de la politique était l'apanage des continentaux venus avec les armées de Chiang Kai Shek, en 1949. Quant aux Taïwanais d'origine, ils étaient cantonnés aux professions libérales et au commerce en général.

Les Chinois de Taiwan s'enorgueillissaient du fait d'avoir procédé au partage des terres sans liquider qui que ce soit à savoir leurs propriétaires fonciers. Un mot en passant : les professeurs du Mandarin Training Centre de Hong Kong étaient pour la plupart des propriétaires fonciers de la Chine continentale. Les propriétaires fonciers de Taiwan reçurent une compensation monétaire sous forme d'obligations d'État en échange du délaissement de leurs propriétés foncières. Enfin, il y avait une autre catégorie de citoyens : les tribus Amitsu, des autochtones de Taiwan, apparentés aux Malais et autrefois chasseurs de tête. Ils faisaient partie de la troisième classe et étaient objet de discrimination.

Chaque jour, Kid se rendait au Mandarin Training Center de l'École nationale normale de Taïwan pour y suivre ses cours l'avant-midi. L'après-midi était réservé à l'étude et aux promenades dans la capitale pour chercher des occasions de parler mandarin.

En face de la résidence où Kid habitait se trouvait un salon de coiffure où il se faisait couper les cheveux. Chaque fois, on lui donna un journal chinois et un verre de thé. À une occasion, il lui fut demandé s'il provenait du Japon. À quelques reprises, une des coiffeuses lui présenta son bébé pour qu'il le porte dans ses bras.

Comme au Japon, les enfants taïwanais étaient gâtés, mais très tôt, les corrections corporelles étaient appliquées avec de petites branches que l'on frappait sur les jambes des enfants. C'était la méthode utilisée par des voisins commerçants qui possédaient un petit dépanneur. En arrivant à Taïwan, Kid constata que la dame avait eu un enfant : une fille. En quittant Taïwan, il constata que la dame était enceinte. Elle avait déjà trois filles. Attendait-elle un mâle?

Un mot sur la coiffure et la teinte des cheveux. À cette époque, il était mal vu d'avoir les cheveux blancs chez les hommes en tout cas. Le propriétaire de la maison, ancien banquier de la Chine continentale et un ami de la famille, M. Wang qui habitait dans la maison, fermaient toutes les portes. Puis, petits miroirs montés sur une table, ils se teignaient les cheveux.

Les allées et venues à la maison habitée par Kid Nitrof étaient scrupuleusement surveillées. Chaque fois le propriétaire faisait le tour de la maison et pouvait voir qui se trouvait dans les chambres.

Pour une collation, l'après-midi, Kid se dirigeait vers un comptoir de fruits et de pains chinois (mantou). Il se procurait ce dont il avait besoin. Vous savez, la nourriture chinoise ne peut rassasier, la faim ne tarde pas à se faire sentir. Une collation était

nécessaire. Si Kid n'avait pas d'argent pour la payer, le marchand remettait quand même les victuailles. Même si deux semaines s'étaient passées sans que Kid n'achète quoi que ce soit à ce comptoir, le marchand se souvenait du montant d'argent qui était dû. Il y avait un lien de confiance entre les deux personnes (un guanxi) comme on le qualifierait en chinois.

Non loin de la résidence, il y avait un vieux marché intérieur où l'on pouvait, le soir, manger des crêpes faites de beurre d'arachides et de lait de soya dans un certain établissement de restauration rapide.

Parfois le bureau de la chambre de Kid et son lit se mettaient à bouger un peu sûrement sous l'effet d'un séisme. À Taïwan, il y avait plusieurs séismes, plus ou moins reconnaissables. Kid craignait que le mur de bois derrière son lit fende. Le soir, il entendait un animal ronger ou gruger le mur. Dans l'entretoit, un animal courait et aimait rouler une bille. Il mentionna cet état de fait à la servante. Elle lui répondit que jamais, durant ses années d'emploi dans cette maison, elle n'avait vu de rat. Kid croyait que l'animal pouvait être un rat. On disait que plusieurs rats se réfugiaient dans des vieilles maisons de bois là où l'on couvrait les égouts. Un étudiant australien qui fréquentait le même institut que Kid s'était réveillé, une nuit, un rat sur la tête.

Au souper, toute la famille et tous les occupants de la résidence mangeaient autour d'une table ronde. Il y avait une plaque tournante que l'on plaçait devant soi pour prendre de la nourriture. Il n'y avait que des baguettes et on se servait à la chinoise. On pigeait directement avec des baguettes dans les plats principaux mis à la disposition des résidents : aucune cuillère pour prendre sa nourriture, directement au but.

Une fois le souper terminé, certains regagnaient leur chambre; d'autres, comme M. Wang et Kid, enfilaient leur robe de chambre. Le soir, les Chinois aimaient se promener à l'extérieur en robe de chambre ou en pyjama. Les Chinois aimaient beaucoup sortir à l'extérieur. Pour ceux qui appréciaient la télévision, à 18 heures, les

nouvelles. Puis, suivaient des romans- fleuve racontant des récits d'espionnage impliquant Taïwan et la Chine continentale. Il y avait quelques films très sentimentaux mais aussi des films axés sur le kung fu avec toutes les extravagances que l'on peut imaginer.

Dans la salle commune du Mandarin Training Center, il arriva quelques fois que des gens de cinéma viennent recruter des figurants pour ce genre de film : on tâta et touchait les muscles des bras de futurs candidats que l'on voulait recruter.

Devant la maison où Kid Nitrof habitait, se trouvait un bureau de pédiatre non diplômé. À cette époque, à Taïwan, plusieurs médecins et dentistes n'avaient aucun diplôme. Ils apprenaient leur profession de père en fils. Plusieurs disaient que Taïwan était le paradis des dentistes puisqu'il y avait un bureau de dentiste à chaque coin de rue; l'équipement était un peu désuet.

Le pied gauche de Kid Nitrof était enflé. Il avisa l'ami de la famille, M. Wang, de ce problème. Celui-ci, portant une robe de chambre, prit Kid par le bras et traversa la rue. Il parla au pédiatre non diplômé. Ce dernier ne portait qu'une camisole. Il était accompagné de son assistante vêtue de soie des pieds à la tête. Le médecin dit à Kid de se dévêtir et, à l'aide d'une grosse seringue sur laquelle il donna un coup, lui fit une injection, puis lui donna des pilules à prendre à intervalles. Après quelques jours, Kid ne nota aucune amélioration. Il s'enquit auprès des pères Jésuites des possibilités de rencontrer un médecin. On lui conseilla de se rendre à un dispensaire dirigé par la sœur Marie-Marthe de la communauté des sœurs de l'Immaculée-Conception. Elle était infirmière diplômée de l'Hôtel-Dieu de Montréal et médecin diplômé de l'Université de Taïpei. Elle fit voir un médecin à Kid après lui avoir fait visiter sa clinique, moderne et propre. Celle-ci disposait d'un appareil pour faire des électrocardiogrammes. Ayant consulté le médecin, elle fit coucher Kid sur un petit lit et lui fit une injection. Cette dame avait passé la majeure partie de son existence en Mandchourie et à Taïwan. Elle avait vécu la guerre et l'occupation japonaise avec toutes les affres que cela comportait. La fin de la guerre, elle l'avait vécue comme témoin de faits peu élogieux : elle vit des

troupes russes investir le couvent où vivaient les sœurs missionnaires. Elle vit des soldats russes sauter sur les sœurs allemandes et les agresser sexuellement.

Le problème du pied de Kid fut solutionné après la prise de quelques médicaments. La bonne sœur avait fourni à Kid l'adresse d'un bon dentiste de Taïpei, un qui avait étudié aux États-Unis et n'avait pas appris son métier de père en fils comme c'était généralement répandu à Taïwan autant pour les médecins que pour les dentistes.

Chaque fois que Kid prenait l'autobus au Mandarin Training Center, il passait près d'une maison habitée par quelqu'un que l'on désignait comme un intellectuel vu sa connaissance poussée du chinois. Le monsieur souriant portait la fameuse robe noire fendue de chaque côté des genoux.

À une autre occasion, Kid Nitrof aperçut un vieux monsieur habillé d'une robe jaune et verte, portant aussi un petit chapeau rond des mêmes couleurs, une tenue plus répandue avant la dernière grande guerre. Cet homme participait à une fête réunissant tous les anciens étudiants de l'Université catholique de Louvain. Le vieux monsieur y avait étudié avant la dernière grande guerre. C'était une fête bien arrosée de vin et de bière San Miguel (bière des Philippines). Il y eut plusieurs échanges en français. Puis, à un moment donné, tous se rangèrent en ligne pour vénérer Chiang Kai Shek que l'on surnommait « Generalissimo ». Tous firent trois courbettes, façon de saluer poliment en Chine. À quelques occasions, Kid eut l'occasion de dîner avec le père Jacques Bruyère, souvent dans un restaurant situé sur la base américaine.

Un nouveau pensionnaire s'ajouta à la résidence. Il provenait de Boston. Plus tard, devait s'ajouter le fils de l'ambassadeur américain à Paris et à Londres pendant l'administration Kennedy. Il se nommait David Bruce. Il parlait couramment le français mais Kid se demandait bien ce qu'il faisait à Taïwan. Il l'avait connu à Hong Kong. Il parlait de son « chalet » sur l'avenue Chong Shan Bei Lu, une artère centrale de Taïpei qui bouillonnait d'activités.

Parfois Kid communiquait par écrit avec le capitaine Deschamps militaire français étudiant à Hong Kong et qui devait occuper un poste consulaire à Hong Kong. Quant à l'Américain de Boston, ce dernier présenta à Kid quelques-uns de ses amis. Un bon moyen de se rendre sur la base militaire : fréquenter la bibliothèque, ne serait-ce que pour consulter la revue Time non censurée contrairement à l'édition de Taiwan.

Kid fit la connaissance d'une Chinoise qui vivait en banlieue. Il dut aller la chercher chez elle pour se rendre au cinéma. Il lui fallut traverser un champ occupé par des buffles, animaux utilisés pour l'agriculture. Combien de fois Kid calait-il dans la boue. Il parvint à la résidence de cette Chinoise. Au cinéma, cette dernière exhorta Kid à placer ses pieds sur le dossier du siège avant car des rats couraient dans la salle de cinéma. Évidemment, comme bien des Chinoises de Taiwan, elle jouait un rôle pour trouver preneur. Le père Bruyère lui avait présenté cette dernière mais tôt, il regretta de l'avoir fait.

À l'église des Jésuites, plusieurs Chinois louaient les lieux pour simuler un mariage à l'occidental avec tous les accoutrements pour les circonstances. On voyait sortir les supposés époux habillés pour les circonstances. C'était du spectacle. Mais il y avait quelque chose de plus triste. Plusieurs jeunes Taïwanaises probablement influencées par la publicité américaine ambiante désiraient subir une opération aux yeux pour les arrondir de façon à être plus conformes aux images des personnages projetés par la publicité américaine.

C'est un fait que le père Raymond Parent, maintenant décédé, qui dirigeait alors une station de radio catholique, déplorait. Kid put se procurer à cette station des pièces de théâtre mises sur cassettes, ce qui permettait de mieux progresser en chinois. Le père Parent présenta Kid à un autre père Jésuite qui enseignait la psychologie à l'université.

Avec ce dernier, Kid eut l'occasion, à quelques reprises, d'aller déguster des cafés aux essences diverses dans un endroit assez typique dont jamais il n'eut l'occasion de voir la réplique ailleurs après son séjour à Taïwan. Il s'agissait d'un restaurant offrant tout genre de café, tout genre de crème glacée et tout cela dans une ambiance de musique différente chaque soir. À chaque table se trouvait un menu indiquant le genre de musique jouée chaque soir : tel jour, de la musique classique, un autre jour, du jazz.

Non loin, se trouvait un carrefour de la ville fort achalandé et bordé de cabarets de nuit. L'un d'eux affichait que des chanteurs américains y donnaient des spectacles. C'étaient les Ink Spot (en chinois, les Points noirs).

Au fameux café que Kid fréquentait parfois, il fit la rencontre d'un Chinois du nom de « Tu Guo Wei ». Ce dernier fit découvrir à Kid Nitrof plusieurs temples ornant la ville de Taïpei et autres monuments culturels en banlieue. Pour se rendre en banlieue, il fallait prendre un train tiré par une locomotive à vapeur. Il faut dire qu'à cette époque la gare de Taïpei était aussi grosse que l'une des gares de Sherbrooke. Adjacent à la gare se trouvait un restaurant musulman. Tous les serveurs portaient un petit chapeau blanc comme le font tous les musulmans. La nourriture était chinoise sauf que l'on n'offrait pas de viande de porc. À la place, on pouvait manger de la viande d'agneau coupée en lamelles. Non loin se trouvait une piste de patinage intérieure où Kid se rendit quelquefois.

Le samedi soir, Tu Guo Wei aimait aller au cinéma puis après, déguster une bière. Quant aux moyens de transport, Taïpei était le paradis des scooters, des bicyclettes. Une fois, lors d'une rencontre avec Tu Guo Wei, ce dernier lui avait révélé l'origine de la cravate que les occidentaux portaient. Cela datait de la période où les hordes mongoles envahissaient l'Europe. Dans chacun des endroits conquis, on prenait en captivité les jeunes hommes les plus forts et les plus robustes. On leur attachait une corde autour du cou et on les traînait derrière des chevaux jusqu'à total épuisement et jusqu'à une mort certaine. Puis, on coupait la corde. La cravate, c'était

la corde coupée mais encore autour du cou. Au Moyen Âge, il fut des jours où l'on commémorait la mort de ces jeunes gens en portant un genre de cravate.

Les Chinois appréciaient de loin les films langoureux et lyriques du genre de « Mama Dolorès » et « Eddy Duchin Story ». Hommes et femmes versaient de chaudes larmes en regardant ce type de films et des romans-fleuve de même nature. La plupart de ces romans montraient un parent en train de mourir et tous autour du lit pleurant à chaudes larmes pendant la durée du programme, soit une demi-heure.

Tu Guo Wei aimait aller au cinéma. À une occasion, il appela Kid et lui demanda s'il voulait aller voir un certain film. Kid répondit par l'affirmative. Toutefois, Tu Guo Wei ajouta qu'il avait promis à une amie de l'amener voir le film, mais il réitérait avec insistance son désir d'aller au cinéma avec Kid. Cependant, ajouta-t-il, il ne pouvait renoncer à la promesse faite à son amie. Il se disait embarrassé (traduction littérale du mandarin). Il laissait entendre qu'il ne savait pas comment se sortir de cette fâcheuse situation. Puis, il demanda à Kid ce qu'il devait faire. « Comment faire? » demanda-t-il. Kid lui répondit tout simplement de laisser tomber son désir d'aller au cinéma avec lui. Ainsi, Tu Guo Wei se sentit libéré d'avoir à prendre une décision et, de ce fait, du risque de perdre la face.

Dans le monde chinois, à Taïwan du moins, perdre la face était quelque chose qu'il ne fallait pas faire. Il fallait s'habituer à prendre des décisions pour autrui. Même si Tu Guo Wei voulait à tout prix plaire, il fallait dénoter chez lui le désir de ne pas se trouver dans une situation embarrassante. Le fait de parler le chinois, évidemment une obligation continuelle de tous les jours, la nécessité de ne mettre personne dans l'embarras en lui imposant de prendre une décision non voulue, font d'un occidental non pas un wai guo ren (individu de l'extérieur du pays, comprendre de l'extérieur du pays du milieu) mais un occidental (xi fang ren). Cela démontre un lien amical qui se tisse avec un Chinois, une acceptation d'un occidental comme n'étant pas étranger.

Évidemment, vivre l'immersion linguistique dans une famille chinoise et partout à Taïwan, lire partout des caractères chinois et entendre le chinois partout dans la rue, à la radio et à la télévision, tout en suivant des cours intensifs de chinois au Mandarin Training Center, constituent des facteurs propices à l'apprentissage d'une langue.

Un nouveau professeur, fils d'un ancien ambassadeur en Union Soviétique avant la dernière guerre, devint le professeur de Kid. Dans le cadre des cours, on discutait d'histoire internationale à la suite de la lecture d'un livre d'histoire internationale conçu pour les étudiants de l'école secondaire. À une occasion, Kid lisait tout haut un paragraphe décrivant le personnage du roi Louis XIV. Le professeur lui demanda à qui ce roi lui faisait penser. Kid répondit Mao ze Dong. Le professeur se réjouissait de cette réponse.

Kid se rendit dans une maison d'édition à l'extérieur de Taïpei en prenant un de ces fameux vieux bus jaunes. Cette maison était bien surveillée. Kid s'abonna à une revue portant en chinois le titre « Relations internationales ». Dans le cadre des cours, on se servait de cette revue pour converser. Cette revue traitait de tous les événements de nature internationale avec toutefois un biais favorable pour la Chine de Chiang Kai Shek, Taïwan pour ainsi dire. Quand on mentionnait Mao Ze Dong, on le qualifiait de bandit. On nommait Pékin « Beiping », la paix dans le nord. Pour le gouvernement de Taïwan, la véritable capitale se situait à Nankin (Nanjing). La Chine continentale portait le nom de Zhong Gong (Chine communiste).

Une fois, en 1972, le premier ministre Kakuei Tanaka fit une visite officielle à Pékin pour rencontrer Zhou En Lai, premier ministre de la Chine. Il proclama de façon solennelle et sans ambages que c'était la première fois que, depuis la deuxième guerre, il faisait la rencontre d'un Chinois. Quelle bourde! Ce fut la stupeur à Taïwan. Cela provoqua une colère généralisée. Partout on assista à des mouvements de foule énormes. Ces mouvements produisaient quasiment une certaine vibration des rues.

Les membres de la foule qui faisaient partie de ces mouvements projetaient un regard furieux, écume à la bouche. On scandait des messages anti-japonais; on distribuait aussi des tracts anti-japonais. Un Chinois, la bave à la bouche, ivre de rage, donna un de ces tracts à Kid qui observait le mouvement de foule sur le trottoir. Le Chinois en question lui dit qu'il détestait les Japonais, ceux-là mêmes qui avaient perpétré le massacre de Nankin. Chaque soir, aux nouvelles de 18 heures, les téléspectateurs pouvaient visionner un documentaire portant sur le massacre de Nankin. On entendait dire que plusieurs hommes d'affaires japonais se voyaient refuser des chambres d'hôtel. On militait pour boycotter tout ce qui provenait du Japon. Le Japon venait de tourner le dos à Taïwan pour reconnaître la Chine continentale comme seule et véritable Chine. Une trahison pour les Taïwanais.

Pour Kid Nitrof, la république de Chine (Taïwan) constituait l'autre de la culture chinoise. On écrivait les caractères chinois dans leur forme originale, c'est-à-dire non simplifiée comme cela se faisait en Chine continentale. En agissant de la sorte, cette dernière s'est amputée d'une partie essentielle de sa culture en adoptant les caractères simplifiés. L'écriture chinoise constitue une partie essentielle de la culture chinoise.

Taïwan a non seulement préservé cette partie essentielle de la culture chinoise mais elle a conservé les plus beaux objets d'art chinois au monde. Kid visita à quelques occasions le palais du musée national de Taïwan qui comprend plus de 600, 000 œuvres d'art anciennes.

Un autre bel endroit à visiter : Ximinding, endroit fameux pour le magasinage et les spectacles depuis les années 30. Il s'y trouve plusieurs édifices historiques. Quant aux temples, celui qui ressort le plus est le temple Longshan.

La route Xinsheng est réputée pour contenir plusieurs temples, églises et monastères. La route sud Xinsheng est le chemin vers le ciel. Il y a le fameux temple de Buogan, situé dans le site historique de Dalongdong, le temple divin de la Cité Xihai, situé dans la vieille communauté Dadaocheng. Le temple de Confucius date de 1879.

Une fin de semaine, le directeur du Mandarin Training Center, un monsieur Wu, organisa une excursion qui mena le groupe d'étudiants de cet institut au Lac du Soleil et de la Lune pour en admirer la splendeur.

Kid Nitrof revit le père Maurice Lamarche qui se trouvait par hasard à l'église des Jésuites de Taïpei. Il habitait Taïzhong au centre de Taiwan. Au cours d'un repas, le père Lamarche parlait de Chiang Ching Kuo, fils de Chiang Kai Shek. Celui-là avait épousé une Soviétique; le père Lamarche fit la réflexion que rarement Chiang Ching Kuo faisait apparaître ses enfants en public. Semble-t-il que le métissage était un accroc à la culture chinoise.

Le père Lamarche, docteur en langue chinoise d'une grande université américaine, disait que les Chinois avaient une longueur d'avance sur les Occidentaux, en particulier en matière de technologie de pointe. Même si les Chinois utilisaient encore l'abaque comme cela se faisait d'ailleurs en Union Soviétique, en 1968, ils étaient fascinés par tout ce qui pouvait s'appeler technologie de pointe.

En grande partie, la langue chinoise est chiffrée. Beaucoup d'expressions se composent de quatre mots ou caractères. Chercher un mot dans un dictionnaire chinois, c'est comme chercher un site internet sur un ordinateur par des mots clés. En chinois, les mots clés s'appellent les radicaux regroupés en fonction du nombre de traits qui les composent. On examine le caractère qui compose le mot. On calcule son nombre de traits. On calcule le nombre de traits des caractères qui accompagnent le caractère principal, le radical. De là, le chiffre obtenu renvoie à une page où se situe le caractère recherché.

Quand ils fréquentent l'école primaire, les jeunes Chinois apprennent à centrer un caractère dans un cahier truffé de carrés. Ils écrivent les caractères en les centrant bien dans le cahier. Tout est écrit avec les moindres détails et de manière minutieuse.

Pour le secteur de la haute technologie, l'acquisition de cette minutie est un atout majeur.

Il serait bon de parler du jour de l'an chinois. Évidemment, cela se passe en hiver. Dans la chambre de Kid, se trouvaient une petite chaufferette et d'épaisses couvertures. Bien que prenant ses repas en compagnie de la famille qui possédait la résidence où il habitait, Kid devait, pendant le jour de l'an chinois, se rendre dans des restaurants des grandes artères de Taïpei pour prendre ses dîners dans des restaurants de cuisine occidentale. La plupart des restaurants chinois sont fermés pendant le nouvel an chinois.

Dans chaque famille, dans la salle à dîner, on affiche un portrait du dieu de la cuisine. Ce dieu est censé manger une soupe gélatineuse et sucrée. Ainsi, à son retour au ciel, il ne pourra qu'avoir de bons mots pour la famille qui l'a reçu et accueilli.

Une autre anecdote. Comme autant les femmes que les hommes crachaient, il était d'usage, au jour de l'an chinois, d'avertir, avec un son reproduit par la gorge, les esprits environnants qu'ils allaient cracher. C'est inouï de voir combien à cette époque, la croyance aux fantômes était répandue. Quant à l'habitude de cracher, mon professeur de chinois s'y adonnait avant chaque cours. Il crachait dans un panier et l'on pouvait voir le tracé du crachat sous la forme d'une ellipse.

Kid communiqua avec le père Raymond Parent de la radio catholique. Il voulait solliciter son aide pour acheter une robe chinoise comme celle que les anciens Chinois portaient. Quelques soirs et après-midis furent employés pour parcourir les grands magasins afin de trouver une telle robe. On acheta un petit veston semblable à celui porté par Tintin dans le « Lotus Bleu ». Mais on dut se contenter, quant à la robe, de se procurer une robe de chambre tout en soie, brodée, avec des motifs de dragons et de lampes chinoises. Taïpei recelait de grands magasins à rayons.

Kid Nitrof décida de visiter les gorges de Taroko près de la ville de Hualien. Il fallait prendre un avion pour s'y rendre : un vieux Viscount. À l'hôtel, il n'y avait pas de place où se loger, si ce n'est une chambre au sous-sol, où des tatamis étaient étendus sur le sol. La chaleur était torride. Kid ne ferma pas l'œil de la nuit. Le lendemain, il insista pour qu'on lui donne une chambre confortable munie d'un climatiseur.

Puis, il prit un tour guidé des gorges Taroko. La moitié des touristes étaient des Chinois. Il emprunta différents tunnels qui voisinaient les parois abruptes et escarpées des gorges. Taroko était le chef-lieu des aborigènes Amitsu. Ceux-ci étaient apparentés aux Malais et étaient d'anciens chasseurs de têtes.

Les gorges de Taroko contiennent beaucoup de marbre. Les gorges furent sculptées par l'érosion de la rivière Liwu. Aussi, dans les gorges se trouve beaucoup de jade. Les gorges, ce sont des précipices au fond desquels coulent des rivières. De chaque côté des précipices s'incrudent des voies de circulation parfois couvertes parfois non couvertes.

On visita le temple du printemps éternel décoré de magnifiques chutes. De l'un des chemins aux abords des précipices, l'on pouvait jeter un morceau de papier que l'on voyait tout de suite monter. C'était comme le dragon qui quitte son antre et avec ses ailes vole vers le ciel. Dans sa forme traditionnelle, le dragon est écrit comme muni d'ailes. Dans sa forme simplifiée, cela n'apparaît pas. Autant dire que Taïwan est véritablement l'antre de la culture chinoise dans toute son intégrité.

Les précipices se joignent à quelques endroits au moyen de ponts tout aussi cocasses que pratiques. Puis, l'heure du dîner arriva. Parmi les touristes, se trouvait un jeune couple allemand qui disait avoir faim. Arrivés au restaurant de cuisine chinoise, les voyageurs se mirent à table. Les jeunes Allemands et Kid étant la minorité, il fallut bien se soumettre aux coutumes chinoises de prendre sa nourriture à même les plats principaux avec ses propres baguettes. Voyant cela, les deux Allemands perdirent totalement l'appétit.

Après le repas, les touristes visitèrent un village de la minorité Amitsu. Les accoutrements des membres de cette minorité laissaient croire que l'on se trouvait dans les îles du Pacifique sud.

Kid se prépara à quitter par avion la région de Hualien. L'avion atterrit au début de la soirée. Kid prit un taxi qui devait le conduire à sa résidence. Il eut une prise de bec avec le conducteur qui conduisait à très vive allure dans des ruelles larges comme deux trottoirs.

À la résidence, il rencontra les deux Américains qui y logeaient. Déjà, la chaleur devenait suffocante à Taïpei. Aucun climatiseur dans la résidence. Chaque matin, quand ce n'était pas la petite bête qui rongeaient en tout temps l'extérieur du mur de bois derrière son lit, Kid se faisait réveiller de bonne heure par un vendeur de tomates qui criait « tomates » en chinois tout en actionnant la sonnerie de sa bicyclette.

Les nuits torrides et des tremblements de terre assez perceptibles faisaient en sorte que la fatigue s'accumula chez Kid Nitrof. Le mois de mai était le mois de la passation des examens. Kid passa son examen plus tôt que prévu, vu son état de santé. Il obtint d'excellentes notes. La sœur Marie-Marthe constatant qu'il faisait de l'anémie lui avait fortement suggéré de hâter son retour au Canada. Elle-même lui avait affirmé qu'elle avait vécu près de quarante ans dans le monde chinois, Chine continentale et Taiwan, et qu'elle avait peine à s'y adapter. Comme elle le disait si bien, il faut constamment parler le chinois, langue qui n'est pas la nôtre. Il faut constamment faire attention pour que les Chinois ne perdent pas la face.

Kid Nitrof, accompagné de l'ami de la famille chinoise qui hébergeait les étudiants, se présenta dans une librairie chinoise et se procura les aventures d'Arsène Lupin en langue chinoise. Puis les deux se rendirent à la poste pour les expédier au Canada.

Il fallait réserver un billet d'avion. Kid Nitrof voulait passer une semaine au Japon en compagnie de son confrère japonais Hideo Kojima qu'il n'avait pas revu depuis son départ de Hong Kong en septembre 1972. Appréhendant tout accident aérien qui l'empêcherait de revoir son pays, il demanda à une préposée combien d'accidents la compagnie aérienne avait connus dans le passé. Elle énonça une vérité de foi : « Nous n'avons pas d'accidents ». Il acheta son billet.

La veille du départ, Kid fit ses adieux aux membres de la famille qui l'avait hébergé et à tous les résidents de cette résidence. Le jour du départ, portant plusieurs bagages et autres paquets, il se rendit à l'aéroport de Taïpei. Dans un premier temps, il rencontra le père Jacques Bruyère et sa secrétaire qui étaient venus le saluer à son départ. Puis, ce fut le tour de la sœur Marie-Marthe qui salua son départ en lui donnant une médaille avec chaînette.

Kid aperçut un petit magasin de souvenirs où l'on vendait de petits chapeaux ronds que portaient les Chinois traditionnels. Ces chapeaux étaient bleus et rouges, à peu près les mêmes couleurs que la robe de chambre en soie qu'il avait achetée. Encombré de bagages et de paquets, Kid décida de porter le fameux chapeau. Il marcha et contourna un groupe de voyageurs. L'aérogare était exiguë et bondée de monde.

Puis, il arriva face à face avec un Japonais qui le salua et lui demanda en montrant sa tête où il s'était procuré ce fameux chapeau de couleur. Kid lui indiqua le lieu. Puis, il continua à déambuler dans l'aérogare contournant un groupe de voyageurs. Soudainement, apparurent huit Japonais coiffés du fameux chapeau. Celui qu'il avait rencontré auparavant pointa Kid Nitrof et tous, contents de leur achat, se mirent à rire et à le saluer comme le font les Japonais. En passant, les Japonais voyageaient presque toujours en groupe, anxieux à l'idée de se trouver seuls. Leur connaissance de langues étrangères était fort limitée. Kid trouvait qu'ils agissaient comme les neveux de Donald Duck, tous habillés de la même façon. Il était fréquent de voir dans les aérogares lorsqu'un petit drapeau japonais était hissé par un guide

touristique tous les membres d'un groupe de Japonais bousculer tous ceux qui se trouvaient sur leur passage pour s'agglutiner autour du guide. C'était un véritable tsunami de touristes.

Kid prit pour la première fois un appareil 747 pour se rendre à l'aéroport Haneda. Il dénicha un hôtel non loin de la station de télévision. Le Japon lui paraissait très propre. Il trouva un équivalent de la rue Sainte-Catherine de Montréal, la Ginza, mais cent fois plus moderne, très illuminée et très grouillante de passants et surtout très propre.

À l'hôtel, on lui fournit un kimono et une robe de chambre ressemblant à un kimono. Du jamais vu à l'époque, même la brosse à dents et le dentifrice y étaient fournis. Combien de fois des Japonais descendaient-ils à l'entrée de l'hôtel vêtus de leur kimono. Dans la salle à dîner, on pouvait apercevoir de jeunes Japonaises, habillées d'un kimono, sac au dos et fardées de poudre blanche qui mangeaient et fumaient à des tables voisines.

Un matin, Kid Nitrof décida de prendre un tour de ville. Le circuit comprenait une cérémonie de thé ayant lieu chez une dame habitant une vieille maison de bois au centre de Tokyo; la maison et la ruelle ressemblaient à ce que Kid avait connu à Taïpei. Puis, ce fut la visite des jardins impériaux d'où les touristes pouvaient voir le palais de Hiro-Hito. Incidemment, Hiro-Hito quittait le palais dans sa limousine et tous le saluèrent. Plusieurs personnes au loin travaillaient bénévolement dans les jardins. Elles vénéraient encore l'empereur considéré encore par certains Japonais comme d'origine divine. Le temps du dîner arriva et les touristes mangèrent dans un restaurant japonais; le repas fut arrosé de sake. Mais, avant, le groupe de touristes visita un cimetière où furent inhumés douze samourais. Dans le groupe, se trouvaient deux Américains d'origine chinoise. Leur réaction à cette visite fut la suivante : pourquoi faire visiter un cimetière où furent enterrés douze fous?

Le repas terminé, le temps fut consacré à une activité culturelle. Les touristes eurent droit à une représentation de théâtre Nô assez ennuyante pour presque tous les membres du groupe à un point tel que presque tous somnolèrent durant tout le spectacle.

Kid retourna à l'hôtel. La veille, il avait communiqué avec son confrère Hideo Kojima et il fut convenu que ce dernier viendrait le chercher à l'hôtel pour effectuer un voyage de quelques jours à Nikko, une ville montagneuse coiffée de plusieurs temples. Le soir, il faisait assez froid. On s'y rendit par train. Puis, Hideo conduisit Kid à une auberge japonaise. Il y avait, à l'entrée, des casiers en bois où les voyageurs déposaient leurs souliers pour ensuite chausser des sandales. Puis, c'était l'inscription à la réception.

Hideo n'avait cessé de rire. Kid avait une vague idée des motifs de son hilarité. Avant d'entrer dans la chambre fermée par une porte presque de papier, il lui fallut enlever ses sandales et les laisser derrière la porte. La chambre était à peine meublée. Il s'y trouvait un petit tabouret par terre où l'on devait prendre ses soupers. Deux dossiers de chaise se trouvaient dans ce lieu, posés par terre. Il y avait aussi un lavabo avec serviettes, débarbouillettes, dentifrice et brosses à dents. Dans le couloir, il y avait une salle de toilettes commune aux deux sexes. Encore là, il fallait enlever ses sandales et chausser celles prévues pour entrer dans la salle de toilettes.

Hideo ne pouvait s'empêcher de rire. Habillés d'un kimono et d'une robe de chambre ressemblant à un kimono, les deux voyageurs, munis d'un bassin de plastique, d'une serviette, d'une débarbouillette et d'un savon, descendirent à un bain commun. L'eau du bain avait un pied de hauteur. L'eau provenait du sol et était très chaude et il fallait s'y habituer graduellement. La raison de l'hilarité de Hideo était que le bain était commun (comme une piscine) et que tous ceux qui prenaient leur bain étaient nus. Hideo s'imaginait choquer Kid mais ce dernier n'eut aucune réaction semblable. On trempait dans le bain puis, sur les bords, on se savonnait; avec le

bassin de plastique, on se rinçait sur un tabouret de bois. Puis, on regagnait le bain. Hideo a dû être déconcerté de voir que prendre ce genre de bain laissait Kid indifférent.

Pendant tout le séjour à l'hôtel, ce fut le même rituel. Le matin, le lever se faisait à 8 h 30 sans qu'on ne puisse rouspéter. La veille, une jolie hôtesse préparait le lit car les voyageurs couchaient sur le plancher. Le matin, elle pénétrait dans la chambre en respectant le rituel du salut. Elle enlevait les couvertures et il fallait s'habiller rapidement; à l'extérieur, il faisait froid.

Durant tout le séjour, ce fut la visite de temples japonais, surtout shintoïstes. Nikko était une belle ville entourée de montagnes. Quelques lacs entrelaçaient ces montagnes. Plusieurs Japonais y pêchaient. Ils étaient habillés d'une veste à carreaux et coiffés d'une petite calotte. Ces pêcheurs étaient des copies conformes les uns des autres. Ils ressemblaient à une réclame de pêcheurs des magasins Canadian Tire.

Après plusieurs jours de visite de la ville de Nikko, les deux voyageurs revinrent à Tokyo. Kid était étonné de voir combien tout espace qui s'offrait aux yeux des voyageurs était exigu. Il fit ses adieux à son confrère. Le lendemain, il devait reprendre l'avion North West Orient pour le retour au pays.

Avant son départ de Taïpei, il avait communiqué à ses parents le jour et l'heure de son arrivée à Dorval. Il apprit à l'aéroport que le vol avait trois heures de retard. Il fit parvenir un télégramme à sa famille.

Puis, ce fut un vol d'une durée de huit heures jusqu'à Seattle dans un Boeing 747. L'avion était bondé. Il y avait à bord quelques infirmières qui s'occupaient de petits voyageurs. Ceux-ci étaient au nombre de vingt : des bébés coréens qui pleuraient sans cesse. Les infirmières passaient leur temps à manipuler des biberons. Ces bébés avaient été trouvés dans des parcs de la Corée du Sud, dans des poubelles, abandonnés par leur mère. Ils devaient joindre leur famille adoptive aux États-Unis. Assis près de Kid, se trouvait un jeune Coréen plus âgé qui avait été adopté. À

l'aéroport de Seattle, il fallait observer l'empressement des parents adoptifs à étreindre leurs enfants. Plusieurs laissaient couler des larmes de joie. Plusieurs avaient le visage collé contre les vitres séparant les arrivants de ceux qui les attendaient.

Kid devait se dépêcher de prendre le vol pour Vancouver. À Vancouver, le passage à la douane fut un peu long. Kid craignait de manquer son avion pour Montréal. Il fit parvenir un autre télégramme à sa famille pour lui indiquer l'heure d'arrivée à Montréal sur un vol d'Air Canada par DC-9.

Deux ans auparavant, Kid Nitrof était arrivé très tard à Hong Kong. Il était presque seul à l'aéroport. À Dorval, c'était un scénario presque analogue. C'était le soir, l'aéroport était presque désert. Ses parents, ses sœurs et son frère l'attendaient, affichant un large sourire. Ce fut de très belles retrouvailles.

Ce fut aussi la fin de ces longs périples que Kid avait effectués depuis 1968, l'année où il commença ses études à l'Université Catholique de Louvain. Kid profita de ces heureux instants pour distribuer des cadeaux à ses parents, à ses sœurs et à son frère : du jade, souvent sous la forme d'un pendentif, une robe de chambre chinoise.

Plus tard, il reçut une lettre contenant des photos d'Hideo Kojima, de son épouse et de ses enfants. Hideo portait désormais le nom de famille Taguchi, le nom de famille de son épouse. Puisque son épouse provenait d'une famille plus aisée que la sienne, il devait porter le nom de son épouse.

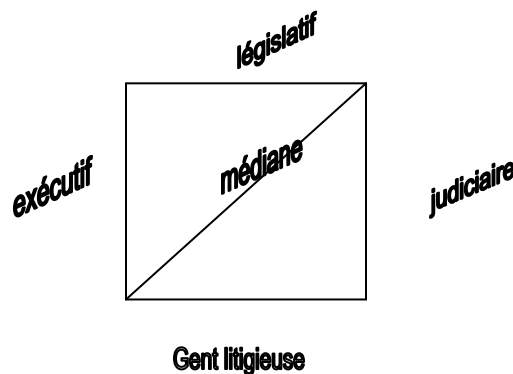
Le titre de ce livre est KID NITROF À LA RECHERCHE DU DIAMANT ÉTERNEL. Pourquoi un tel titre? Kid veut terminer ce livre par un épilogue, une réflexion sur ses études, sur ses expériences de vie et de voyage.

ÉPILOGUE

Plus haut dans son livre, Kid fait mention, avec graphique, du facteur de la médiane qui agence le monde politique au sens général. Le pouvoir judiciaire n'échappe pas à la présence de ce facteur. C'est pourquoi la gent litigieuse et le pouvoir judiciaire sont unis ou au mieux liés par ce facteur.

L'étanchéité entre les trois pouvoirs traditionnels n'existe pas. Il y a toujours une médiane à tracer entre l'un et l'autre. Excusez Kid Nitrof pour ses références à Arsène Lupin. Mais il n'y a rien de mieux que d'adopter une approche ludique pour faire un exposé de nature politique. Dans le monde d'Arsène Lupin, il est écrit que les journaux constituaient vraiment un quatrième pouvoir.¹³

Ce pouvoir est de nature binaire. Il éclaire les contrastes. Il identifie le caméléon là où il se trouve. Le principe de la médiane implique la présence de contrastes. Dans le fonds, le message est le contraste. Le pouvoir de l'information autorégule la médiane. Il la fait apparaître dans toute sa vraie nature. Il identifie le caméléon là où il se cache.



¹³ Jacques Dérourard, *Le Monde d'Arsène Lupin*, Bibliothèque lupinienne II, Encrage, 2003, p. 113.

Il suffit donc de rechercher un équilibre pour accommoder les contrastes. Historiquement, le pouvoir judiciaire appartient au monde de la sophocratie, lieu de sagesse et de recherche de vérité qui contraste avec le monde des producteurs menés par l'instinct et intéressés à la richesse, bref, une classe de commerçants. Il est interdit qu'il y ait union du pouvoir de l'argent avec le pouvoir politique. Il faut éviter toute adultération des facultés supérieures par l'instinct acquisitif.¹⁴

La gent litigieuse inclut tout et chacun ayant un intérêt à défendre, y compris le monde financier au sens large, l'exécutif et toute faction. Pour Alexander Hamilton « l'exécutif, non seulement dispense les honneurs, mais encore tient l'épée de la communauté. La législature, non seulement tient la bourse, mais encore prescrit les règles qui fixent les droits et devoirs des citoyens. Le judiciaire, au contraire, n'a d'influence ni sur l'épée, ni sur la bourse, il ne dirige ni la force, ni la richesse de la société; il ne peut prendre aucune résolution active. On peut dire avec raison qu'il n'a ni force, ni volonté, mais un simple jugement; et c'est en définitive du secours du bras exécutif que dépend l'efficacité de ses jugements. Hamilton fait référence à Montesquieu pour qui la puissance de juger est en quelque façon nulle. Le pouvoir du peuple est supérieur et le pouvoir judiciaire, par le biais de la constitution, traduit ce pouvoir du peuple. Si le droit de nomination était réservé au peuple, ou à des personnes spécialement choisies pour cet objet, il y aurait, chez le juge, un trop grand désir d'acquérir de la popularité pour espérer qu'il ne consulterait jamais que la Constitution et les lois. Les juges sont tributaires de jugements antérieurs. Ils sont liés par des règles strictes et des précédents qui leur indiquent leur devoir dans tous les cas particuliers qui peuvent se présenter devant eux. Ils sont enclavés dans la recherche de la vérité. Ils doivent s'adonner à une étude étendue des registres où ces précédents sont consignés; cela nécessite un pénible travail pour acquérir la connaissance complète. Selon Hamilton, en autant qu'ils se conduisent bien, ils pourront conserver

¹⁴ Jean Jacques Chevallier, *Histoire de la pensée politique*, Payot, 1978, p.46.

leur place toute leur vie et bénéficier d'une indemnité qui leur permette de faire face aux aléas de la vie et aussi éviter de se trouver un emploi. »¹⁵

Il faut protéger le peuple mais c'est l'exécutif qui tient le gros bout du bâton pour la mise en œuvre de jugements et la nomination des juges. Il est assez étonnant que le peuple que l'on veut protéger soit écarté du processus de nomination des juges. Les juges sont le reflet de la sophocratie de Platon.

Madison milite pour une république qui crée des garanties contre le mal que représentent les factions. « Le principe fédératif d'extension de la sphère politique permet de lutter efficacement contre les effets des factions. Donc, il faut tout faire pour éviter la formation de factions qui seraient capables de faire prévaloir leurs intérêts particuliers aux dépens du bien public et de l'intérêt général. On neutralise les factions en multipliant les foyers possibles. »¹⁶

Dans le concept de médiane, la notion de faction prend véritablement son sens. La médiane, c'est un phare. Ce concept éclaire ce qui glisse et se dissimule. Il détermine la possible existence d'un caméléon et le dénonce. En soi, c'est une façon d'introduire le principe du fédéralisme de façon verticale. Celui-ci existe déjà sur le plan horizontal, soit en agençant les rapports entre États et gouvernement central. Le pouvoir de l'information éclaire le cheminement de ce principe et en souligne les contrastes.

Quant à Thomas Jefferson, il souligne l'étanchéité de tout ce qui constitue un esprit de corps. Quant au choix des juges par le peuple mentionné plus haut, Jefferson ajoute : « On a pensé que le peuple n'est pas compétent pour élire des juges instruits dans la loi. Mais je ne sais pas si cela est vrai et, si on en doute, nous devons suivre les principes. En cela, comme dans beaucoup d'autres élections, ils seraient guidés

¹⁵ Alexander Hamilton, John Jay, *Le Fédéraliste* VI, (1902), Kessinger Publishing 's Legacy, Reprints, 2011, pp. 645-659.

¹⁶ Laurent Bouvet, Thierry Chopin, *Le Fédéraliste, La démocratie apprivoisée*, Michalon, Le bien commun, pp. 101-107.

par la réputation, qui ne tromperait pas plus souvent, peut-être, que les modalités actuelles de nomination. Dans au moins un État, le Connecticut de l'Union, cela a été essayé depuis longtemps, et avec le succès le plus satisfaisant. Les juges du Connecticut ont été choisis par le peuple tous les six mois, pendant deux siècles, et je crois qu'il n'y a presque jamais eu d'exemple de changement, si puissant est la bride de la responsabilité permanente. Si l'exemple qui existe chez nous de l'élection périodique des juges par le peuple n'implique pas encore de confiance, conservons la révocabilité par accord des branches exécutives et législatives et la nomination par le seul exécutif. C'est seulement par division et subdivision des devoirs que tous les sujets, grands et petits, peuvent être traités à la perfection. Le résumé de ces amendements est : 1. le suffrage universel; 2. des juges élus ou révocables.»¹⁷

Thomas Jefferson, dans son autobiographie, fait que « la révocation d'un juge par une majorité des deux tiers d'une des deux chambres est impossible, ce qui fait conclure que les juges sont indépendants de la nation. Cela ne doit pas être. Il se refuse à vouloir les inféoder au pouvoir exécutif comme c'était le cas jadis en Angleterre. Mais il est à considérer que pour la bonne gouvernance, il devrait y avoir un contrôle pratique et impartial. Il ne suffit pas que l'on nomme des gens honnêtes et sincères comme juges. Il est de connaissance générale qu'ils sont quand même guidés par la recherche de l'intérêt. Celui-ci domine l'esprit de l'homme. Inconsciemment, son jugement est faussé ou perverti par cette recherche de l'intérêt. À ce penchant, s'ajoute l'esprit de corps qui repose sur la maxime et le credo suivants. Il est de la fonction d'un bon juge de faire croître sa juridiction et d'élargir l'absence de responsabilité. Ils ont l'habitude d'éluder la question qui leur est soumise, de jeter plus loin l'ancre, de saisir toute occasion pour éventuellement augmenter leur pouvoir. En fait, ils font partie d'un régiment à la fois de génie et de mineurs. »¹⁸

¹⁷ Thomas Jefferson, *Écrits politiques*, Les Belles Lettres -Bibliothèque classique de la liberté, 2006, pp. 215-218.

¹⁸ Adrienne Koch, William Peden, *The life and selected writings of Thomas Jefferson*, Random House, 1993, pp. 77-78 (traduction de l'auteur).

C'est ce que souligne plus haut Thomas Jefferson concernant les juges. On peut conclure que la meilleure manière de gérer la médiane, c'est la multiplication d'intérêts divergents, plus particulièrement la multiplication des commissions de médiation qui feront apparaître les factions, les esprits de corps, qui feront opposer l'ambition à l'ambition, qui feront échec au fait de vouloir gruger plus d'influence et de pouvoir. Pour Madison, ce qui prédomine, « c'est le système de freins et de contrepoids. Il souligne le principe qui neutralise, en vertu des effets produits d'empêchement mutuel, les velléités d'abus de pouvoir par chacun des organes détenteurs d'une portion d'autorité, pour la bonne et simple raison que chaque pouvoir surveillera et les empêchera de conduire plus avant leur ambition ».¹⁹

Si on veut révoquer un juge, on peut, pour emprunter un néologisme, « hanséatiser » l'individu. « La hanse, historiquement, est une association professionnelle de marchands exerçant une activité commune. Il s'agit d'un groupe de marchands jouissant de certains privilèges. Elle détient un certain monopole politique. »²⁰ Le danger est que les juges fassent croître leur juridiction et élargissent l'absence de responsabilité, comme vu plus haut, et prennent le pli de la hanse, le monde commercial, partie de la gent litigieuse, pour gonfler indûment leurs émoluments. Ou bien, ils se contentent des émoluments prédéterminés, ou bien, ils quittent la magistrature et joignent la hanse et ce qu'elle comporte, la société commerciale, la gent litigieuse.

Il n'est pas approprié de coiffer les deux chapeaux, celui de la sophocratie et celui de la hanse, monde commercial. L'un exclut l'autre. Vouloir les deux, c'est emprunter la voie de la médiane sans contrôle; celle-ci doit être le domaine des commissions ou groupes de surveillance, comme vu plus haut. Des commissions de médiation doivent jeter la lumière sur le phénomène de la médiane sans contrôle; elles doivent y faire échec.

¹⁹ Laurent Bouvet, Thierry Chopin, *Le Fédéraliste, La démocratie apprivoisée*, Michalon, Le bien commun, pp. 101-107.

²⁰ (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hanse>).

Ce contrôle en est un qui appartient au peuple pour une démocratie plus saine. Fâcheuse est la tendance de certains juges à emprunter alors, en fonction de la médiation, une voie strictement réservée au peuple. Tout aussi fâcheuse est la tendance des détenteurs de pouvoir public qui occupent, au terme de leur nomination, une autre fonction et cumulent deux retraites. Un cornet à deux boules.

Est-ce que le remède ne serait pas d'accorder des mandats plus courts aux détenteurs de pouvoir? « Ceux qui assument une charge publique devraient être imputables, responsables de leurs fautes. Yan Xuetong s'oppose à la sécurité d'emploi à vie, ce qui facilite la corruption, la paresse et la répétition d'erreurs. Dans les sociétés plus méritocratiques, les fonctionnaires, les politiciens inclus, les détenteurs de pouvoir non appropriés pour la fonction à assumer pouvaient être révoqués rapidement, ainsi ce faisant réduisant la probabilité de rendre des décisions erronées. Ainsi, cela s'appliquerait à tout détenteur de pouvoir ou personne assumant une charge publique s'il perdait pour quelque raison que ce soit sa capacité de prendre des décisions appropriées. Cette perte pouvait être attribuable à la corruption par le pouvoir, à ses connaissances surannées, à la diminution de sa capacité de penser, au déclin de sa capacité de réfléchir ou à la détérioration de sa santé. Un système devrait pourvoir au départ de tout semblable détenteur de pouvoir ou de toute personne assumant une charge publique et donner l'occasion à des gens talentueux ou compétents de les remplacer et ainsi réduire la propension à commettre des erreurs .»²¹ De cette façon, le peuple aura un plus grand droit de regard sur la société et concrétisera son vœu de créer une société où la classe moyenne occupe la plus large part, la classe qui occupe l'espace médian entre les riches et les pauvres.

Il y avait un pan de mur carrelé sur lequel le père Lamarche avait attiré l'attention de Kid Nitrof. Une interprétation des figures carrées, soit la reproduction du pictogramme 卍 inversée par rapport à la forme simplifiée (pinyin wàn, équivalent de 萬 « 10 000, myriade »), représente directement un swastika pointant vers la gauche; ce

²¹ .Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, pp.14-15.

pictogramme symbolise dans le bouddhisme chinois la réalisation des dix mille mérites.²²

The paired swastika symbols are included, at least since the Lio Dynasty, as part of the Chinese writing system (卐 and 卐) and are variant characters for 萬 or 万 (wàn in Mandarin, man in Korean, Cantonese and Japanese, van in Vietnamese) meaning "all" or "eternity" (lit. myriad). The swastika marks the beginning of many Buddhist scriptures (traduction explicative de l'auteur) : les symboles swastika font partie, depuis la dynastie Liao, des variations du caractère 10,000, signifiant le tout ou l'éternité.²³

In Chinese and Japanese, the swastika is also an homonym of the number 10,000, and is commonly used to represent the whole of Creation, e.g. 'the myriad things' in the Dao De Jing. The Tao Te Ching, Dao De Jing, or Daodejing (道德經), also simply referred to as the Laozi, whose authorship has been attributed to Laozi, is a Chinese classic text. Its name comes from the opening words of its two sections: 道 dào "way", Chapter 1, and 德 dé "virtue/power", Chapter 38, plus 經 jīng "classic" (traduction explicative de l'auteur) : le swastika est un homonyme du nombre 10,000, représentant toute la création : des choses de myriade dont fait état Laozi dans le classique de la voie.²⁴

During the Chinese Tang Dynasty, Empress Wu Zetian (684-704) decreed that the swastika would also be used as an alternative symbol of the Sun. Traduction de l'auteur : durant la dynastie Tang, le swastika symbolisait aussi le soleil. The swastika has also often been used to mark the beginning of Buddhist texts. In China and Japan, the Buddhist swastika was seen as a symbol of plurality, eternity, abundance, prosperity and long life. Traduction de l'auteur : le swastika a été utilisé comme marquant le début

²² <http://fr.wikipedia.org/wiki/Svastika>

²³ <http://en.wikipedia.org/wiki/Swastika#Buddhism>
http://en.wikipedia.org/wiki/Dao_De_Jing

²⁴ http://en.wikipedia.org/wiki/Dao_De_Jing

des textes bouddhistes. Il représentait le symbole bouddhiste du pluralisme, de l'éternité, de l'abondance, de la prospérité et d'une longue vie.²⁵

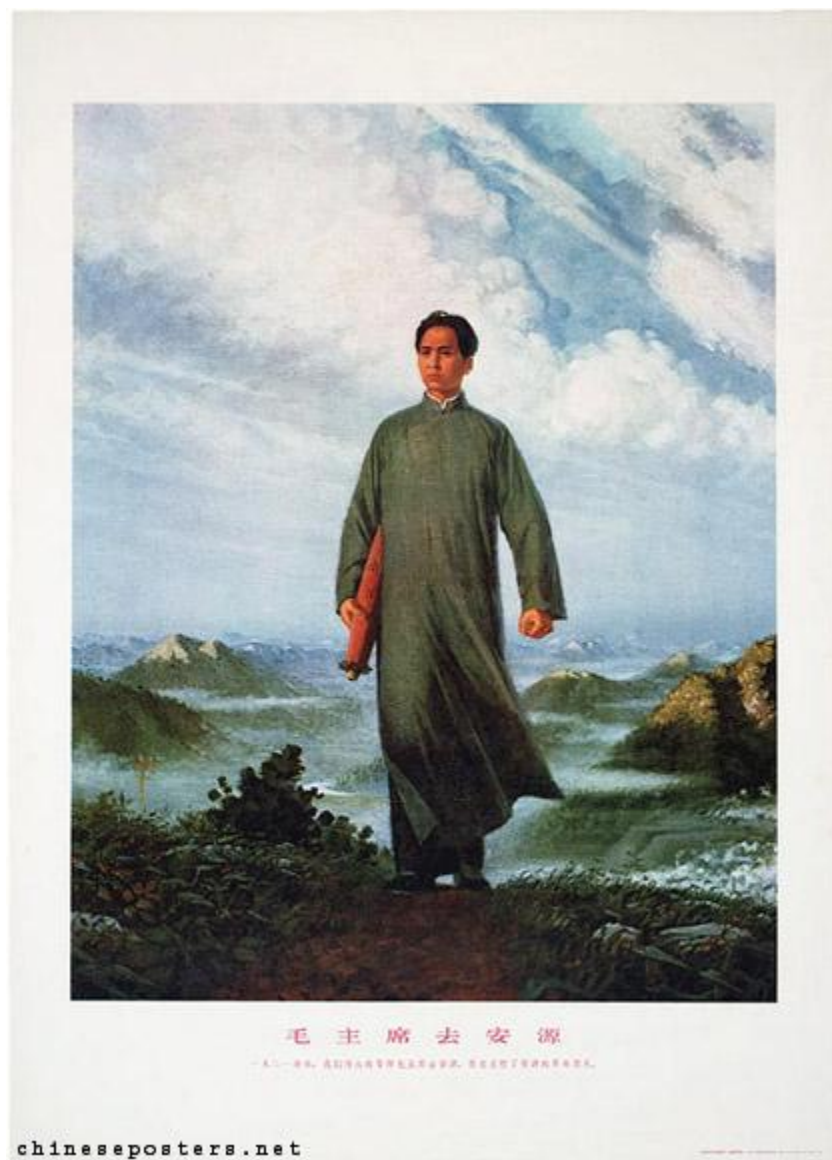
À la façon des aventures d'Arsène Lupin, substituons le sinogramme wan 卐 au sinogramme homonyme 万 10,000 ans accolé au nom du président Mao.



26

²⁵ <http://www.religionfacts.com/buddhism/symbols/swastika.htm>

²⁶ <http://chineseposters.net/themes/mao-cult.php>



Quel message le président Mao voulait-il apporter à Anyuan?²⁷

Tempering red hearts in the vast world

²⁷ <http://chinese-posters.net/themes/mao-anyuan.php>



chinese-posters.net

28

Comme écrit auparavant, il vaut mieux s'élever que de se faire enlever. Avec la modification du sinogramme effectuée plus haut, le message apporté en devient un de pluralisme, d'abondance, d'éternité, de prospérité et de longue vie.

²⁸ <http://chinese-posters.net/themes/mao-anyuan.php>

Mais ce message existait-il en occident?

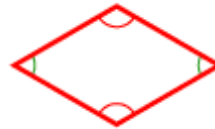
«De même, les 17 triangles des rites de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn sont composés de 17 cases qui représentent le soleil, les quatre éléments et les douze signes du zodiaque. La Grande loge d'Angleterre, qui institua la maçonnerie spéculative, fut fondée en 1717. Le nombre 17 rétablit l'harmonie après les luttes de l'existence. Il est l'image de l'initié qui a réussi son mariage intérieur. Dix-sept est le nombre du Tout, de la résurrection, de la transmutation. Véritable nombre sacré dans tous les cas, 17 est l'arcane de l'Étoile dans le Tarot. La grande étoile centrale est le symbole de la « Puissance Vie » concentrée dans toutes les étoiles dans l'univers d'où elle irradie. Les sept étoiles plus petites représentent les sept centres de forces de l'organisme humain nommées étoiles intérieures en occultisme occidental et chakras par les hindous. Elles se rapportent également aux sept planètes de l'astrologie.»²⁹

À la façon d'Arsène Lupin, additionnons le chiffre 1 et le chiffre 7 et obtenons le chiffre 8. Couchons ce chiffre sur le côté droit de façon horizontale et cela représente une autre manière de désigner le Tout, l'infini.

Le message provenant de la Chine comporte une forme similaire. En Occident, il se traduit par celui de l'unité, de l'infini, du changement ou du Tout. La concordance se fait au niveau des principes de pluralisme, d'éternité, d'abondance et de prospérité, le profil de vie recherché par la classe moyenne, la classe la plus nombreuse. Ainsi, ce profil ne peut mieux se représenter que sous la forme d'un diamant où la partie large entre les deux extrémités horizontales, la gauche et la droite, ou si vous voulez, l'Occident et l'Orient, représente la majorité de la population comme la classe moyenne, la classe de la médiane.³⁰

²⁹ Arnaud de L'Estoile, *Le véritable secret des rois de France*, Édition Pardès, 2009, pp.176-177.

³⁰ <http://www.google.ca/images?hl=fr&gbv=2&tbn=isch&q=diamant%20brut&ct=broad-revision&cd=5&ie=UTF-8&sa=Losange> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Quadrilat%C3%A8re>



En vertu de ce qui fut mentionné plus haut, ce diamant doit être éternel. Dans l'ouvrage de Yan Xuetong cité plus haut, il est fait mention d'imputabilité et de moralité en référence à Lao Zi, auteur du Dao De Jing, le classique de la voie, mentionné plus haut : « All under heaven is a spiritual vessel and cannot be run or grasped. To try to run it ends in failure; to try to grasp it leads to losing it. » (La traduction est de l'auteur : tout sous le ciel constitue un vaseau spirituel et ne peut être conduit ou saisi. Essayer de le conduire culmine en un échec; essayer de l'agripper, de le saisir, mène à sa perte.)³¹

³¹ Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, p.217.

Ouvrages et liens consultés

1. Anissa Bellefqih, *La lecture des aventures d'Arsène Lupin, du jeu au « je »*, L'Harmattan, 2010, p.18
2. Idem référence 1
3. Jacques Déroutard, *Le monde d'Arsène Lupin*, Encre 2003, p. 51
4. http://en.wikipedia.org/wiki/Russian_border_guard#Soviet_period
http://en.wikipedia.org/wiki/Soviet_Border_Troops
 Soviet Border Troops-eNotes.com Reference
5. <http://www.google.ca/search?q=soviet+border+troops>
6. <http://www.enotes.com/topic/Eastern-Bloc-Emigration-And-defection>
 Eastern Bloc emigration and defection-eNotes.com Reference
http://en.wikipedia.org/wiki/Eastern_Bloc_emigration_and_defection
7. <http://action-ukraine-report.blogspot.com/2009/11/aur943-nov-28-ukraine-3000-candles>
http://hssu.kmu.gov.ua/sbu/control/en/publish/article?art_id=89112&cat_id=89111
<http://www.telusplanet.net/public/mozuz/holodomor/holodomor20091128AUR943.html>
8. <http://en.wikipedia.org/wiki/Holodomor>
9. <http://www.ukrweekly.com/old/archive/1983/098323.shtml>
10. V.P. Artemiev, *The Soviet Secret Police*, in Simon Wolin and Robert M. Slusser, eds, *The Protection of the Frontiers of the U.S.S.R.*, p. 260 à p. 279, Greenwood Press; new Edition edition, 1974, 408 pages.
11. *Post War Europe, a history of Europe since 1945*. Tony Judd, Penguin Books, 2005, pp. 138-139.
12. Tony Judd, *Post War Europe, a history of Europe since 1945*, Penguin Books, 2005, p. 71
13. Jacques Déroutard, *Le Monde d'Arsène Lupin*, Bibliothèque lupinienne II, Encre 2003, p. 113.
14. Jean Jacques Chevallier, *Histoire de la pensée politique*, Payot, 1978, p.46.
15. Alexander Hamilton, John Jay, *Le Fédéraliste VI*, (1902), Kessinger Publishing 's Legacy, Reprints, 2011, pp. 645-659.
16. Laurent Bouvet, Thierry Chopin, *Le Fédéraliste, La démocratie apprivoisée*, Michalon, Le bien commun, pp. 101-107.
17. Thomas Jefferson, *Écrits politiques*, Les Belles Lettres -Bibliothèque classique de la liberté, 2006, pp. 215-218.
18. Adrienne Koch, William Peden, *The life and selected writings of Thomas Jefferson*, Random House, 1993, pp. 77-78 (traduction de l'auteur).
19. Laurent Bouvet, Thierry Chopin, *Le Fédéraliste, La démocratie apprivoisée*, Michalon, Le bien commun, pp. 101-107.
20. (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hanse>).
21. Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, pp.14-15.
22. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Svastika>
23. <http://en.wikipedia.org/wiki/Svastika#Buddhism>
http://en.wikipedia.org/wiki/Dao_De_Jing
24. http://en.wikipedia.org/wiki/Dao_De_Jing
25. <http://www.religionfacts.com/buddhism/symbols/swastika.htm>
26. <http://chineseposters.net/themes/mao-cult.php>
27. <http://chineseposters.net/themes/mao-anyuan.php>
28. <http://chineseposters.net/themes/mao-anyuan.php>
29. Arnaud de L'Estoile, *Le véritable secret des rois de France*, Édition Pardès, 2009, pp.176-177.
30. <http://www.google.ca/images?hl=fr&gbv=2&tbn=isch&q=diamant%20brut&ct=broad-revision&cd=5&ie=UTF-8&sa=>
 Losange <http://fr.wikipedia.org/wiki/Quadrilat%C3%A8re>

- 31.** Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, p.217.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
Chapitre 1 - Un parcours sinueux.....	2
Chapitre 2 - Le paysage de la guerre froide	32
Chapitre 3 - Sur les traces de l'Orient-Express	82
Chapitre 4 - Au pays de la biche, Walter Ulbricht	95
Chapitre 5 - Éléments chinois	107
Chapitre 6 - Une perle d'Orient	126
Chapitre 7 - La belle île : Taïwan ou Formose	156
ÉPILOGUE.....	178
Ouvrages et liens consultés	190
<u>PHOTOS A: Europe</u>	
<u>PHOTOS B: Asie</u>	

A)



Café terrasse Bucarest :une rom fut expulsée



centre de Sofia,1970



Palais royal Bucarest,1970



maison d'Albert Schweitzer, Weimar, 1970



Prague,1969



centre-ville de Dresden, RDA,1970

A)



Karlovy Vary, Tchécoslovaquie, 1969



Dresden, l'Elbe, RDA, 1970



Léningrad, cathédrale St-Isaac, 1969



Leipzig, RDA, 1970



Frontière austro-tchécoslovaque photographiée
en Tchécoslovaquie, 1969



frontière entre RDA et RFA, 1970

A)



Frontière austro-tchécoslovaque photographiée en Tchécoslovaquie, 1969



Aéroport de Varsovie, 1968

Avenue principale Budapest, 1969



Dresden, l'Elbe, RDA, 1970

Vieux marché Cracovie, Pologne, 1971

A)



Palais swinger, Dresden ,RDA,1970



Frontière austro-tchécoslovaque photographiée
en Tchécoslovaquie, 1969



Léningrad, une voie principale, 1968



Budapest,1969



Yaroslav Sainer, membre obligé du parti
communiste tchécoslovaque,1969



Prague, place Wenceslas au loin, 1969

A)



Dresden l'Elbe, RDA, 1970



Vieux marché Cracovie, Pologne, 1971



Bibliothèque de l'Université de Louvain



Mur de Berlin, 1971



Mur de Berlin, 1971



Alexander Platz, Berlin-Est, 1970

A)



Centre de Varsovie, Place Sigismond 2, 1971



mon confrère Benoît Bérubé et Michel, 1971



Rue commerçante à Erfurt, RDA, 1970



Collège des faucons , Université de Louvain



Maria, amie de la famille Sainer, ma guide à
Prague, 1969



Maintenant, tribunal administratif de l'Allemagne,
Leipzig, 1970

A)



Wroclav , Pologne, rugissement des lionnes



Vieux marché de Louvain



Robert Black college



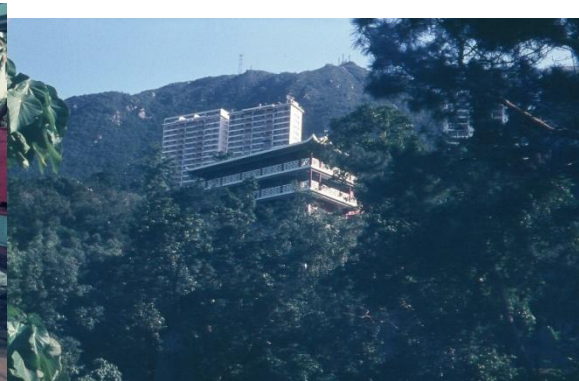
Hong Kong vue du mont Victoria



Temple chinois où les trois divinités observent les touristes partout où ils se déplacent, Penang



Khlong Bangkok



Robert Black college



Route qui conduit au lac de Taal, Philippines



Klhong , Bangkok



Jardin intérieur de Robert Black college



maison que l'auteur a habitée à Taipei



Gorges de toroko à Taiwan



église hollandaise Malacca, Malaisie



Robert Black college



Hideo Kojima, confrère de l'auteur, Béthanie



auteur, Béthanie



village des pêcheurs à Aberdeen, Hong kong



Maison habitée par l'auteur à Taïpei



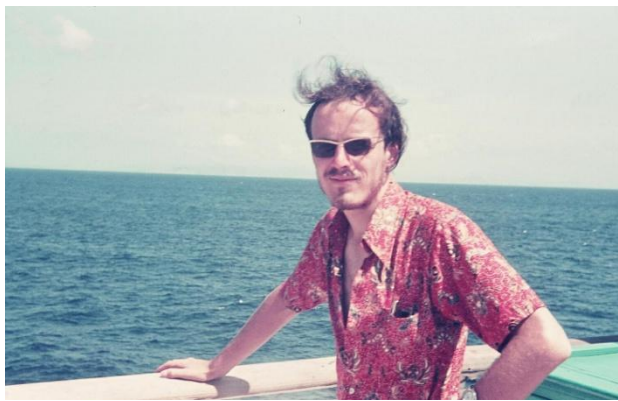
Macau



promenade Elizabeth, Singapour



lac de Taal, Philippines



photographié par des Japonais



vue du jardin intérieur de Robert Black college



Enceinte du palais royal , Bangkok



Musée national de Taïpei



Moines bouddhistes, Bangkok



intérieur de l'enceinte du palais royal, Bangkok



Pagsanjan falls



temple de Nikko, Japon



Robert Black college



rue où habitait l'auteur, Taïpei



Hong Kong vue de Kowloon